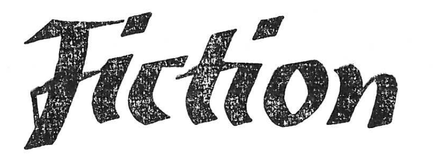
14e Année

N° 153



Chaque mois

Août 1956

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Gilles de Cock

Un classique incontesté

Pour sa quatrième sélection, le Club du Livre d'Anticipation présente la réédition de l'œuvre la plus demandée, la plus plébiscitée par la majorité de ses membres : **LE MONDE DU NON-A** et **LES JOUEURS DU NON-A** de A. E. van Vogt, romans édités autrefois en France sous les titres **Le monde des A** et **Les aventures de A.**

Ce volume est complété par la bibliographie des œuvres inédites de l'auteur, une photo récente et une postface : **Tentative d'explication rationnelle,** par Jacques Sadoul.

On ne présente pas le cycle du non-A, ouvrage considéré comme **LE** chef-d'œuvre de la littérature de science-fiction par presque tous les amateurs, ou comme la pire des élucubrations par un petit nombre de récalcitrants ! Lire le non-A, c'est chevaucher une avalanche, dit-on. En tout cas il faut l'avoir lu car — au même titre que les meilleurs Jules Verne ou **La guerre des mondes** de H.G. Wells — c'est un livre qui a marqué l'anticipation scientifique de façon indélébile.

Après ce grand classique, le Club mettra en vente un volume entièrement inédit : **LA NUIT DU JUGEMENT** et **LA DERNIERE AUBE,** deux romans de Catherine L. Moore, l'auteur prestigieux de **Shambleau** et **L'aventurier de l'espace.**

Voir annonce au dos de la couverture

Bon de commande page suivante

A notre prochain sommaire :

La révolte des mâles

par WILLIAM TENN

Les pèlerins

par JACK VANCE

Aphrodite 2080

par MICHEL DEMUTH

Une véritable perle

par KIT REED

Parution le 26 août

Au prochain sommaire de "Galaxie" :

Après-guerre

par FREDERIK POHL

L'Essaim de Pierres

par FRED SABERHAGEN

Saint-George et la dragonmotive

par ROBERT F. YOUNG

Les sculpteurs

par C.C. MacAPP

Les guerriers de lumière

par ROBERT SILVERBERG

Parution le 12 août

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

BRIAN W. ALDISS	62	Le nouveau père Noël
	63	Comment tuer un brontosaure
	64	Le cœur d'une ville
	100	Le monde vert — 1/La grande montée
	101	Le monde vert — 2/Le nomansland
	102	Le monde vert — 3/La Bouche Noire
	103	Le monde vert — 4/Du côté de la nuit
	104	Le monde vert — 5/...et revivre à jamais
	115	Jusqu'en Ton sein...
	117	Echardes
MICHEL DEMUTH	77	La ville entrevue
	S. 2	La pluie de l'après-midi
	92	Projet Information
	97	La route de Driegho
	100	...qui revient d'une longue chasse
	105	L'automne incendié
	112	Les huit fontaines
	113	Lune de feu
	S. 4	L'homme de l'été
	122	La bataille d'Ophiuchus
	123	Les jardins de Ménastrée
	125	Nocturne pour démons
	S. 5	A l'est du Cygne
	131	L'Empereur, le Servile et l'Enfer
	140	L'été étranger
	141	Le fief du félon
	145	Les grands équipages de lumière
	146	Gamma-Sud
PHILIP K. DICK	4	Le sacrifié
	9	Le soulier qui trouva chaussure à son pied
	29	Le père truqué
	137	Le retour des explorateurs
HENRY SLESAR	116	La crypte
	125	Changements à vue
DANIEL WALTHER	145	Les étrangers
	151	Retour dans l'île

BRIAN W. ALDISS

L'arbre à salive

Tout en étant tournée vers le futur, la science-fiction est souvent enracinée dans le présent et se penche avec tendresse sur le passé. Du dernier terme de cette proposition, une preuve est donnée par ce récit, où l'on assiste à une « invasion » extra-terrestre dans l'Angleterre des années 1900, époque où Mr Herbert George Wells était au faîte de sa renommée littéraire. L'auteur de **La guerre des mondes** joue d'ailleurs un rôle dans l'aventure tout à la fois fantaisiste et terrifiante que nous conte, avec une verve malicieuse et une bonhomie attendrie, Brian Aldiss.

1

« Tu sais, je suis vraiment intrigué par la quatrième dimension, » dit le jeune homme aux cheveux blonds, avec toute la conviction voulue dans la voix.

— « Hum, » proféra son compagnon, les yeux levés vers le ciel nocturne.

— « Il en est beaucoup question de nos jours. Ne trouves-tu pas que l'on en décèle une trace dans les dessins d'Aubrey Beardsley ? »

— « Hum, » refit son compagnon.

Postés tous deux sur une légère éminence à l'est de la ville somnolente de Cottersall, dans l'est de l'Angleterre, ils observaient les étoiles, en frissonnant un peu dans l'air frisquet de février.

Ils avaient l'un et l'autre une vingtaine d'années. Celui que préoccupait la quatrième dimension s'appelait Bruce Fox. Blond et de haute taille, il travaillait comme petit commis à l'étude d'avoués Prendergast et Tout, de Norwich. L'autre garçon, qui n'a encore daigné nous gratifier que d'un ou deux « *hum* », bien qu'il soit le principal héros de notre histoire, se nommait Gregory Rolles. Il était grand et brun, avec des yeux gris éclairant un beau visage intelligent. Il avait fait le serment avec Fox d'avoir l'esprit large, afin de se distinguer, du moins à leur point de vue, des autres

habitants de Cottersall, en ces dernières années du XIXe siècle.

— « En voici un autre ! » s'exclama Gregory, en renonçant enfin à s'exprimer par monosyllabes. Il pointait un doigt ganté vers la constellation d'Auriga, le Cocher. Un météore venait de sillonner le ciel comme un flocon s'échappant de la Voie Lactée et s'était perdu dans l'espace.

— « Magnifique ! » dirent-ils ensemble.

— « C'est drôle, » ajouta Fox, préludant à ses paroles par une locution souvent employée, « comme les étoiles sont en étroite liaison avec l'esprit humain et l'ont toujours été, même au cours des siècles d'ignorance qui ont précédé Charles Darwin. Elles semblent toujours jouer un rôle mal défini dans les affaires de l'homme. En outre, elles m'aident à élargir ma pensée, pas toi, Greg ? »

— « Tu connais mes idées : je crois que certaines de ces étoiles peuvent être habitées. Par des gens, veux-je dire. » Il respira profondément, oppressé par ses propos. « Des gens qui sont peut-être meilleurs que nous, vivant dans une société plus juste, des gens merveilleux... »

— « Je sais, ce que certains appellent des socialistes ! » s'exclama Fox. C'était là un point sur lequel il ne partageait pas les idées avancées de son ami. Ayant entendu ce que Mr. Tout en disait à l'étude, il croyait mieux savoir que son riche ami comment ces socialistes, dont on parlait tant à cette époque-là, étaient en train de saper la société. « Des étoiles pleines de socialistes ! »

— « Cela vaut mieux que des étoiles pleines de chrétiens ! Voyons, si les étoiles étaient pleines de chrétien, aucun doute qu'ils nous auraient déjà envoyé des missionnaires par ici pour prêcher leur Evangile. »

— « Je me demande s'il y aura jamais des voyages planétaires, comme le prédisent Nunsowe Greene et Monsieur Jules Verne... » commença Fox, mais l'apparition d'un nouveau météore l'arrêta au milieu de sa phrase.

Comme le précédent, ce météore semblait arriver en provenance d'Auriga. Il se déplaçait lentement, brillait d'un éclat rouge et avançait carrément vers eux. Les deux jeunes gens poussèrent une exclamation en même temps et s'agrippèrent le bras. La magnifique lueur flambait dans le ciel, sans cesse grandissante, et son reflet rouge donnait l'impression d'entourer un noyau orange plus étincelant. Le météore passa au-dessus de leurs têtes (plus

tard ils discutèrent pour savoir s'il n'avait pas produit un léger bruit en passant) et il disparut derrière un boqueteau de saules. Ils surent qu'il était tout près. Pendant un instant sa lumière avait éclairé le paysage.

Gregory fut le premier à parler.

— « Bruce, Bruce, tu as vu cela ? Ce n'était pas un bolide ordinaire ! »

— « Il était si grand ! Qu'était-ce ? »

— « Peut-être que notre céleste visiteur est enfin arrivé ! »

— « Hé, Greg, il a dû atterrir près de la ferme de tes amis — la propriété des Grendon — ne crois-tu pas ? »

— « Tu as raison ! Il faut que je rende visite demain au vieux Mr. Grendon pour savoir si lui ou les siens ont aperçu quelque chose. »

Ils discutèrent fébrilement, en trépignant tandis qu'ils s'époumonaient. C'était une conversation de jeunes gens pleins d'optimisme et qui abordaient beaucoup de questions spéculatives avec des : « Ne serait-ce pas merveilleux si... », ou bien des : « Supposons seulement que... » Puis ils s'arrêtèrent et se mirent à rire de leurs propres billevesées.

— « Ainsi, tu vas voir demain toute la famille Grendon ? » demanda Fox malicieusement.

— « Cela me paraît probable, à moins que cet incandescent vaisseau planétaire ne les ait déjà tous emportés dans un monde meilleur. »

— « Sois sincère, Greg : c'est surtout cette jolie Nancy Grendon que tu veux voir ? »

Gregory frappa pour rire son ami à l'épaule.

— « Pas besoin d'être jaloux, Bruce ! Je vais voir le père et non la fille. Bien que l'une ait l'avantage d'appartenir au sexe féminin, l'autre est un progressiste et c'est ce qui doit m'intéresser le plus en ce moment. Certes, Nancy a pour elle la beauté, mais son père... ah ! son père a l'électricité ! »

Eclatant de rire, ils se serrèrent cordialement la main et se séparèrent pour aller se coucher.

A la ferme Grendon la soirée s'était beaucoup moins bien passée, comme Gregory allait l'apprendre.

Le lendemain matin, Gregory Rolles se leva, suivant son habitude, avant sept heures. Ce fut pendant qu'il allumait le manchon

de la lampe à gaz, en souhaitant que Mr. Fenn (le boulanger qui logeait Gregory dans sa maison) installât l'électricité, qu'il repensa brusquement à l'objet prodigieux apparu dans le ciel, la veille au soir. Il laissa son imagination vagabonder à l'extrême dans le domaine de toutes les possibilités mises à jour par le « météore ». Il décida de monter à cheval sur l'heure pour aller voir Mr. Grendon.

Il avait la chance de pouvoir, à cette époque de sa vie, disposer de son emploi du temps selon son bon plaisir, car son père était riche. Il avait eu la bonne fortune, pendant la guerre de Crimée, de faire la connaissance d'Escoffier et, avec l'aide de ce chef réputé, il avait lancé sur le marché une levure, l'« Eugenol », qui, légèrement plus savoureuse et moins nuisible à l'estomac que ses rivales, avait obtenu un grand succès commercial. Il en était résulté que Gregory avait pu faire des études supérieures à Cambridge.

A présent, ayant obtenu un diplôme, il était sur le point de choisir une carrière. Mais quelle carrière ? Il avait acquis certaines connaissances scientifiques — plus par ses relations avec d'autres étudiants que par des personnes chargées officiellement de l'instruire ; ses essais d'écrivain avaient reçu des louanges et quelques-uns de ses poèmes avaient été publiés, ce qui l'inclinait vers la littérature ; d'autre part, un sentiment de malaise à la pensée que la vie, en dehors des classes privilégiées, réservait une trop grande part de misère à la collectivité, l'incitait à songer sérieusement à une carrière politique. Il avait également de solides notions de théologie, mais l'idée d'entrer dans les ordres ne le tentait guère.

Tout en s'attaquant à l'avenir, il résolut de vivre loin de chez lui, car ses relations avec son père n'étaient jamais sans heurts. En menant une vie rustique à l'Est de l'Angleterre, il espérait réunir les éléments d'un ouvrage au titre prometteur de *Voyages à l'aventure d'un naturaliste socialiste*, qui satisferait toutes les tendances de son ambition. Nancy Grendon, qui avait un joli coup de crayon, pourrait même dessiner un petit emblème pour la page du titre... Peut-être se permettrait-il de dédier l'ouvrage à un écrivain de ses amis, Mr. Herbert George Wells...

Il s'habilla chaudement, car la matinée était froide et grise, et descendit à l'écurie du boulanger. Ayant sellé Daisy, sa jument, il

l'enfourcha et la fit trotter sur une route que sa monture connaissait bien.

Le terrain s'élevait légèrement vers la ferme, l'espace autour de la maison formant une sorte d'île au milieu d'un sol marécageux et de flaques d'eau irrégulières qui reflétaient la teinte gris foncé du ciel. La grille sur le petit pont était, comme d'habitude, grande ouverte ; Daisy se fraya un chemin à travers la boue vers les écuries, où Gregory la laissa bâfrer de l'avoine à satiété.

Comme d'habitude, Taloche et son chiot Lardie aboyèrent bruyamment sur les talons de Gregory et il leur caressa la tête en se dirigeant vers la maison.

Nancy accourut à sa rencontre avant même qu'il ne fût arrivé à la porte d'entrée.

— « Nous avons eu une grande émotion hier soir, Gregory, » dit-elle. Il fut heureux de remarquer qu'elle venait enfin de l'appeler par son prénom. « C'était quelque chose de brillant et de flamboyant ! » poursuivit-elle. « J'allais me coucher quand j'entendis ce bruit et vis cette lumière. Après quoi il y a eu ce gros objet en forme d'œuf qui a plongé dans notre étang. » L'accent chantant du comté de Norfolk perçait dans ses paroles, surtout lorsqu'elle était émotionnée.

— « Le météore ! » s'excama Gregory. « Bruce Fox et moi, nous étions sortis hier soir, comme avant-hier soir, pour admirer les adorables Aurigides qui viennent toujours en février, lorsque nous en avons aperçu une d'une dimension particulièrement grande. J'ai alors dit qu'elle était tombée très près d'ici. »

— « Pour sûr, la chose a failli atterrir sur notre maison, » répondit Nancy. Elle était gentille, ce matin-là, avec ses lèvres rouges, ses joues brillantes, ses cheveux châtains aux boucles folles. Pendant qu'elle parlait sa mère surgit, en tablier et bonnet, avec un fichu jeté à la hâte sur ses épaules.

— « Nancy, rentre à l'intérieur, au lieu de rester plantée là, à geler ! T'es pas cinglée, ma fille ? Hello, Gregory, comment va ? Je ne croyais pas comme ça qu'on vous verrait aujourd'hui. Entrez donc vous chauffer. »

— « Bien le bonjour, Mrs. Grendon, je suis en train d'écouter l'histoire de votre merveilleux météore d'hier soir. »

— « C'était une étoile filante, d'après Bert Neckland. J'suis pas sûre de ce que c'était, moi, mais ça a certainement agité les bêtes, ça j'peux le dire. »

— « Aperçoit-on quelque chose dans l'étang ? » demanda Gregory.

— « Je vais vous le montrer, » répondit Nancy.

Mrs. Grendon rentra dans la maison. Sa démarche était lente et majestueuse. Elle avait le dos très droit, mais le ventre anormalement alourdi. Nancy était sa fille unique ; il y avait un fils plus jeune, Archie, un gars entêté, en bisbille avec son père et qui faisait son apprentissage de forgeron à Norwich ; il n'y avait pas d'autres enfants. Trois bébés n'avaient pas survécu au régime des brouillards alternant avec les aigres bises de l'est qui constituent l'hiver typique de Cottersall. Mais voilà que la femme du fermier était de nouveau tombée enceinte à l'improviste et donnerait un autre bébé à son mari au début du printemps.

Tandis que Nancy conduisait Gregory vers l'étang, il aperçut Grendon et ses deux garçons de ferme qui travaillaient dans le champ de l'ouest, mais ils ne lui adressèrent aucun signe de bienvenue.

— « Votre père a dû être tout retourné par l'événement d'hier soir ? »

— « Je pense bien... sur le moment ! Il est sorti avec son fusil de chasse et Bert Neckland l'a accompagné. Mais il n'y avait rien à voir qu'un bouillonnement au fond de l'eau et de la vapeur à la surface. Alors, ce matin il n'a pas voulu en discuter, car il dit que le travail doit continuer, quoi qu'il arrive. »

Ils se tenaient près de l'étang, sombre et vaste étendue d'eau, dont le bord le plus éloigné s'étale en pleine campagne. A main gauche de l'endroit où ils regardaient sa surface troublée, se dressait la forme noire et massive d'un moulin à vent. C'est ce dernier maintenant que Nancy montrait du doigt.

De la boue avait éclaboussé très haut les planches latérales du moulin ; on en voyait même au bout de l'aile blanche la plus rapprochée. Gregory observait tous ces détails avec intérêt. Toutefois les pensées de Nancy suivaient toujours leur petit bonhomme de chemin.

— « Ne croyez-vous pas que père travaille trop, Gregory ? Quand il n'est pas dehors occupé avec les travaux de la ferme, il lit ses brochures et ses manuels d'électricité. Il ne se repose jamais, sauf quand il dort. »

— « Hum. Quel que soit l'objet qui est tombé dans l'étang, il a dû produire une fameuse secousse ! Il n'y a plus aucune trace

du bolide, n'est-ce pas ? Il est vrai que l'eau est si trouble qu'on ne voit rien en dessous de deux à trois centimètres de la surface. »

— « Comme vous êtes ami avec père, m'man a pensé que vous pourriez peut-être lui en souffler un mot. Il va toujours se coucher si tard — quelquefois ce n'est pas loin de minuit, et puis il est de nouveau debout à trois heures et demie. Voulez-vous lui en parler ? Vous savez bien que ma mère n'ose pas. »

— « Nancy, nous devrions voir ce qui est tombé dans l'étang. Ça n'a pas pu se dissoudre. Quelle est la profondeur de l'eau ? Est-ce très profond ? »

— « Oh ! vous ne m'écoutez pas, Gregory Rolles ! Au diable ce vieux météore ! »

— « C'est dans l'intérêt de la science, Nancy. Ne comprenez-vous pas... »

— « Oh ! votre sacrée science ! Eh bien, je ne veux rien entendre. J'ai froid, à rester ici. Vous pouvez continuer à reluquer l'étang si ça vous chante, mais moi je rentre avant d'être changée en glaçon. Ce n'était qu'une vieille pierre tombée du ciel, car j'ai entendu mon père être d'accord là-dessus avec Bert Neckland. »

— « Comme si ce gros tas de Bert Neckland connaissait quelque chose dans ces questions ! » s'exclama Gregory dans le dos de la jeune fille qui s'éloignait.

Il baissa les yeux vers l'eau sombre. Quel que fût l'objet arrivé la veille au soir, il était là, tout près, à quelques mètres seulement de lui. Il mourait d'envie de découvrir ce qui en restait. Son imagination lui faisait miroiter des images frappantes : son nom dans les gros titres du *Morning Post*, la Royal Society le nommant membre honoraire, enfin son père l'embrassant et le suppliant de rentrer à la maison.

Tout pensif, il se dirigea vers la grange. Quand il y entra, des poules se sauvèrent en gloussant sur son passage. Il leva les yeux, attendant qu'ils s'accommodent à la pénombre. Il se souvenait qu'il y avait là un petit bateau à dames. Peut-être, à l'époque où il lui faisait la cour, le vieux Mr. Grendon l'utilisait-il pour emmener sa femme en excursion sur l'Oast. Il était certain que la barque n'avait pas servi depuis des années. Il la sortit de la grange et la glissa sur les hauts-fonds de l'étang. Elle flottait. Les planches étaient desséchées, elle prenait l'eau par une ou deux fis-

sures, mais pas suffisamment pour décourager le jeune homme. Embarquant avec précaution parmi la paille et la crasse, il rama vers le large.

Quand il atteignit approximativement le milieu de l'étang, il remonta ses avirons et regarda par-dessus le bordage. L'eau était agitée et l'on ne pouvait rien voir, bien qu'il imaginât bien des choses.

Tandis qu'il avait les yeux fixés d'un côté, le bateau se pencha de l'autre côté à l'improviste. Gregory fit volte-face. Le bateau donnait fortement de la bande sur la gauche, de sorte que les avirons qu'il avait embarqués roulèrent de ce côté. Il ne pouvait rien voir. Pourtant, il entendait quelque chose. C'était un son qui ressemblait beaucoup au halètement poussif d'un chien de chasse. Et l'être ou l'objet inconnu qui le produisait était sur le point de faire chavirer le bateau.

— « Qu'est-ce que c'est ? » articula-t-il, tandis qu'un frisson lui glaçait le dos, en remontant jusqu'au crâne.

Le bateau fit une embardée, comme si un être invisible essayait d'y monter coûte que coûte. Effrayé, il empoigna une rame et, sans réfléchir, il la plongea de ce côté du bateau.

La rame frappa quelque chose de solide là où il n'y avait que de l'air.

La laissant tomber sous l'effet de la surprise, il étendit la main. Elle toucha quelque chose qui fléchissait. En même temps il fut violemment frappé au bras.

Il agit ensuite par simples réflexes, sans penser à ce qu'il faisait. Il saisit de nouveau sa rame, qu'il abattit au même endroit. Elle frappa quelque chose. Il y eut un éclaboussement et le bateau se redressa si subitement qu'il faillit piquer du nez dans l'eau. Il tanguait encore que déjà Gregory ramait éperdument vers les hauts-fonds. Il ramena le bateau sur la terre ferme et courut se mettre à l'abri dans la maison du fermier.

Il ne s'arrêta que devant la porte. Il revenait à la raison et les palpitations affolées de son cœur se calmaient petit à petit. Il regardait le bois fissuré du porche, en essayant de se rendre compte de ce qu'il avait vu et de ce qui était réellement arrivé. Mais qu'était-il arrivé ?

Se faisant violence pour revenir vers l'étang, il se tint près du bateau et parcourut des yeux la morne surface de l'eau. L'étang ne paraissait pas troublé, à part quelques rides superfi-

cielles. Il examina la barque. Il y avait pas mal d'eau au fond. « Tout cela est arrivé, » songea-t-il, « parce que j'ai failli chavirer et que mes craintes idiotes m'ont fait fuir. » Hochant la tête, il ramena le bateau dans la grange.

Comme il le faisait souvent, Gregory resta déjeuner à la ferme, mais il ne vit pas le fermier avant l'heure de la traite.

Joseph Grendon approchait de la cinquantaine et il était de quelques années plus âgé que sa femme. Il avait un maigre visage à l'expression grave et portait une forte barbe qui le vieillissait. Malgré sa mine sévère, il accueillit Gregory avec assez de civilité. Ils se tenaient tous deux, à la tombée de la nuit, devant l'étable, tandis que les vaches entraient dans leurs stalles respectives. Ensemble ils gagnèrent le hangar de la machine, qui se trouvait à côté. Grendon y alluma les brûleurs à pétrole. Ils mirent en mouvement la machine à vapeur actionnant la génératrice qui produirait l'étincelle indispensable.

— « Je subodore ici l'avenir, » déclara Gregory en souriant. Il avait déjà oublié sa grande frayeur de la matinée.

— « L'avenir devra se passer de moi. Je serai mort d'ici là. » Le fermier parlait comme il marchait, en plaçant chaque mot devant l'autre avec assurance.

— « C'est ce que vous dites toujours. Vous avez tort — l'avenir se précipite vers nous. »

— « Vous êtes assez dans le vrai, Mr. Gregory, mais je crois bien que je n'y aurai aucune part. Je suis déjà un vieil homme. La voilà ! »

Cette dernière exclamation désignait une lueur vacillante dans la lampe témoin au-dessus de leurs têtes. Ils restèrent sur place, contemplant avec satisfaction la merveilleuse machine. A mesure qu'augmentait la pression de la vapeur, la grande courroie de transmission tournait de plus en plus vite et le scintillement de la lampe témoin prenait plus d'éclat. Bien que Gregory fût habitué dans la demeure paternelle au double éclairage au gaz et à l'électricité, ce n'est qu'ici, dans cette campagne perdue, qu'il éprouvait de l'exaltation en songeant que la lampe à incandescence la plus proche se trouvait sans doute à Norwich, presque à une journée de voyage de la ferme.

A présent une pâle lumière scintillante éclairait le local. Par contraste, tout ce qui se trouvait à l'extérieur paraissait obscur.

Grendon hocha la tête d'un air satisfait, fit un réglage des brûleurs et sortit avec Gregory.

N'ayant plus dans les oreilles le tintamarre de la machine à vapeur, ils purent entendre le tapage anormal que faisaient les vaches. D'habitude les bêtes étaient calmes à l'heure de la traite ; quelque chose avait dû les troubler. Le fermier se précipita vers l'étable, avec Gregory sur ses talons.

La nouvelle lumière, rayonnant d'une lampe suspendue au-dessus des stalles éclairait les bêtes qui s'agitaient en roulant leurs gros yeux. Bert Neckland se tenait le plus loin possible de la porte, étreignant son gourdin et ouvrant une grande bouche.

— « Que regardes-tu là, diantre, avec cet air ahuri, gars ? » s'enquit Grendon.

Neckland referma lentement sa bouche.

— « On a eu grand-peur, » dit-il. « Quelque chose est entré ici. »

— « Avez-vous vu ce que c'était ? » demanda Gregory.

— « Non, il n'y avait rien à voir. C'était un fantôme, voilà ce que c'était. Il est entré tout droit ici et il a touché les vaches. Il m'a touché aussi. C'était un fantôme. »

— « Un vagabond plutôt, » grogna le fermier. « Tu n'as pas pu le voir parce qu'il n'y avait pas encore de lumière. »

Son journalier secoua énergiquement la tête. « Il ne faisait pas encore si sombre. Je vous le dis, je ne sais pas ce que c'était, mais c'est venu droit sur moi et ça m'a touché. » Il s'interrompit, montra du doigt le rebord d'une stalle. « Regardez là ! Voyez, je ne vous raconte pas de mensonge, mon maître. C'était bien un fantôme et voilà l'empreinte humide de sa main. »

Ils entourèrent pour l'examiner le coin d'une cloison séparant deux stalles. Une indéfinissable tache humide assombrissait le bois usé et mâchonné. Gregory se remémora sa mésaventure sur l'étang et un frisson désagréable lui parcourut de nouveau l'échine. Mais le fermier déclara résolument : « Ne sois pas stupide, c'est un peu de bave de vache. Maintenant, continue à traire, Bert, et qu'on ne lambine plus, parce que je veux prendre mon thé. Où est Taloche ? »

Bert avait l'air agressif.

— « Si vous ne me croyez pas, peut-être que vous croirez la

chienne. Elle a vu le fantôme et lui a couru après. Il l'a écartée à coups de pied, mais c'est elle qui l'a fait déguerpir d'ici. »

— « Je vais voir si je la trouve, » répondit Gregory.

Il sortit en courant et se mit à appeler la chienne. A présent la nuit était presque entièrement tombée. Il ne voyait rien bouger dans le grand espace de la cour de ferme, aussi prit-il une autre direction, par le sentier qui menait à la porcherie et aux champs. Tout le long du chemin il appelait Taloche. Soudain il s'arrêta. Des grognements rauques et sauvages se faisaient entendre devant lui, sous les ormes. C'était Taloche. Il avança lentement, maudissant à ce moment-là le fait que la lumière électrique pût exclure l'usage de lanternes et regrettant, en outre, de ne pas être armé.

— « Qui est là ? » s'écria-t-il.

Le fermier apparut à son côté. « Chargeons-les ! »

Ils coururent en avant. Les troncs des quatre grands ormes se détachaient nettement sur le ciel du couchant. Derrière eux, de l'eau miroitait comme une coulée de plomb. La chienne était maintenant visible. A peine Gregory aperçut-il Taloche qu'elle vola en l'air, tourbillonna et retomba sur le fermier. Il leva ses bras à temps pour l'écarter. Au même moment Gregory sentit passer une bouffée d'air, comme si quelque chose d'invisible l'avait rapidement frôlé. Une odeur corrompue de vase lui remplit les narines. Il se retourna en titubant. La blafarde lumière des étables se répandait à travers le sentier entre les dépendances et la ferme. Au-delà de la partie éclairée, derrière le silo à grains, s'étendait la campagne silencieuse.

— « Ils ont tué ma vieille Taloche, » dit le fermier.

Gregory s'agenouilla près de lui pour regarder la chienne. On ne voyait aucune trace de blessure sur elle, mais elle était morte, sa fine tête gisait toute flasque.

— « Elle savait qu'il y avait quelque chose ici, » fit Gregory. « Elle est partie attaquer l'ennemi invisible, mais c'est lui qui a frappé le premier. Qu'était-ce ? Au nom du ciel, qu'était-ce ? »

— « Ils ont tué ma vieille Taloche, » répéta le fermier, sans l'écouter. Il ramassa le corps et l'emporta dans ses bras vers la maison. Gregory resta cloué sur place, l'esprit et le cœur également inquiets.

Un bruit de pas tout proche le fit violemment sursauter. C'était Bert Neckland.

— « Alors quoi, cette espèce de fantôme a tué la vieille chienne ? » demanda-t-il.

— « La chienne a certainement été tuée, mais par quelque chose de plus terrible qu'un fantôme. »

— « C'est un de ces fantômes, gars. J'en avions vu tout plein dans ma vie. J'n'ai pas peur des fantômes, et vous ? »

— « Vous n'en meniez pas large tout à l'heure, dans l'étable. »

Le garçon de ferme mit les poings sur ses hanches. Il n'avait qu'un an ou deux de plus que Gregory. C'était un jeune gars trapu, avec des taches de rousseur et un nez camard qui lui donnait à la fois un air comique et menaçant. « Vraiment, Mr. Gregory ? Eh bien, vous avez l'air d'avoir une jolie frousse en ce moment, ici. »

— « J'ai très peur, cela m'est égal de l'admettre. Mais simplement parce que nous avons ici quelque chose qui est beaucoup plus nuisible qu'un spectre quelconque. »

Neckland s'approche un peu plus.

— « Alors si vous avez tant la trouille, peut-être vous tiendrez-vous à l'avenir à l'écart de la ferme. »

— « Certainement pas. » Il essaya de se glisser vers la partie éclairée, mais le garçon de ferme lui barra la route.

— « Si j'étais que de vous, je me tiendrais à l'écart. » Il mit l'accent sur son point de vue en enfonçant un coude dans le manteau de Gregory. « Et rappelez-vous bien que Nancy s'intéressait à moi longtemps avant que vous ne vous soyez amené, gars. »

— « Ah ! c'est donc cela ! Je pense que Nancy peut décider elle-même à qui elle s'intéresse, pas vous ? »

— « Mais puisque je vous le dis, à qui elle s'intéresse, vu ? Et tâchez de ne pas l'oublier, vu ? » Il appuya ses dires d'un nouveau coup de coude. Gregory repoussa son bras avec colère. Neckland haussa les épaules et s'écarta. Il dit avant de partir : « Vous aurez affaire à pire que des fantômes si vous continuez à traîner par ici. »

Gregory était bouleversé. La violence à peine refrénée par la voix de l'homme venait de lui révéler les intentions malveillantes qui couvaient chez lui depuis un certain temps. Sans se douter de rien, Gregory s'était toujours efforcé de se montrer cordial avec lui, considérant son humeur morose comme une simple lenteur d'esprit et il avait fait tout son possible, en bon socialiste, pour supprimer la barrière qui les séparait. L'idée de suivre Neckland

pour essayer de s'entendre avec le gars lui passa dans la tête, mais c'eût été là un signe de faiblesse. Aussi, prenant le même chemin que le fermier qui avait emporté la chienne morte, se dirigea-t-il vers la maison.

2

Ce soir-là Gregory rentra trop tard à Cottersall pour rencontrer son ami Fox. Le lendemain soir le temps se mit au froid et Gabriel Woodcock, le plus vieil habitant, pronostiqua de la neige avant la fin de l'hiver, (une prédiction pas tellement hasardeuse, car elle se réalisa dans les quarante-huit heures, impressionnant de la sorte la plupart des villageois, qui aimaient être impressionnés et s'exclamaient à qui mieux mieux : « Ben vrai, c'est pas possible ! »). Les deux amis se rencontrèrent à la *Taverne du Voyageur*, où l'on était mieux chauffé, bien que la bière fût moins forte qu'aux *Trois Braconniers*, à l'autre bout du village.

Ayant soin de n'omettre aucun détail dramatique dans son récit, Gregory raconta les événements de la veille, en passant toutefois sous silence l'humeur batailleuse de Neckland. Son ami Fox l'écoutait, fasciné au point de négliger à la fois sa pipe et sa bière.

— « Ainsi donc, Bruce, tu vois comment se présente la situation, » conclut Gregory. « Dans les profondeurs de l'étang, près du moulin, se dissimule une sorte de véhicule, celui-là même que nous avons aperçu dans le ciel. A l'intérieur habite un être invisible et mal intentionné. Tu comprends les craintes que j'éprouve pour mes amis de là-bas. Crois-tu que je devrais en informer la police ? »

— « Je suis certain que cela ne rendrait pas service aux Grendon d'avoir le vieux Farrish bousculant tout chez eux avec sa bringuebalante charrette à deux sous, » répondit Fox, en faisant allusion au représentant local de la loi. Il tira longuement sur sa pipe et but ensuite un bon coup. « Mais je ne suis pas sûr que tes conclusions soient très justes, Greg. Comprends-moi, je ne mets pas les faits en doute, si stupéfiants qu'ils soient. J'entends par là que nous attendions plus ou moins des visiteurs célestes.

L'épanouissement récent de notre monde, avec ses villes éclairées au gaz et à l'électricité, doit avoir signalé à la moitié des nations de l'espace que nous étions maintenant civilisés ici-bas. Du reste, nos visiteurs ont-ils fait volontairement du mal à quelqu'un ? »

— « Ils ont failli me noyer et ils ont tué la pauvre Taloche. Je ne vois pas où tu veux en venir. Ce n'étaient pas là des manières très amicales pour faire connaissance, n'est-ce pas ? »

— « Mets-toi à leur place pour te rendre compte de leur situation. Suppose qu'ils arrivent de Mars ou de la Lune — nous savons que leur monde doit être totalement différent de la Terre. Ils peuvent être terrifiés. On ne peut vraiment qualifier d'inamicale leur tentative de monter dans ta barque. C'est toi qui as fait le premier geste inamical en donnant des coups de rame. »

Gregory se mordit la lèvre. Son ami venait de marquer un point. « J'avais très peur. »

— « C'est peut-être parce qu'eux aussi ont eu très peur qu'ils ont tué Taloche. Après tout, la chienne les a attaqués, n'est-ce pas ? J'ai pitié de ces créatures, isolées dans un monde hostile. »

— « Tu persistes à en parler au pluriel ! A notre connaissance, il n'y en a qu'une seule. »

— « Je vais te donner mon avis, Greg. Ton attitude n'est plus du tout celle d'un esprit éclairé, comme précédemment. Vous voulez tous massacrer ces malheureux, au lieu d'essayer de leur parler. Souviens-toi de ce que tu disais au sujet d'autres mondes pleins de socialistes. Essaye d'imaginer ces types-là comme des socialistes invisibles et vois si cela peut faciliter les rapports avec eux. »

Gregory se tapota pensivement le menton. Dans son for intérieur il reconnaissait que les paroles de Bruce Fox avaient produit sur lui une grande impression. Il avait laissé la panique obnubiler son jugement ; de ce fait, il s'était conduit avec la frénésie d'un sauvage de quelque possession lointaine de l'Empire, apercevant pour la première fois une locomotive.

— « Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de revenir à la ferme et d'éclaircir cette histoire dès que possible, » dit-il. « Si ces choses ont besoin d'être secourues je m'y emploierai. »

— « C'est cela. Mais essaye de ne pas considérer ces êtres comme des « choses » mais comme des... comme des... Je sais · comme des Aurigiens. »

— « Va pour Aurigiens. Mais ne sois pas si content de toi, Bruce. Si tu avais été dans ce bateau... »

— « Je sais, vieux frère, je serais mort de peur. » A cet aveu plein de tact, Fox ajouta : « Fais comme tu dis, retourne là-bas pour éclaircir cette histoire dès que possible. Je brûle de connaître la suite de ce mystérieux roman-feuilleton. C'est vraiment l'aventure la plus formidable depuis Sherlock Holmes. »

Gregory Rolles revint à la ferme. Mais il lui fallut plus de temps pour éclaircir l'histoire dont Bruce lui avait parlé qu'il ne le prévoyait. Cela venait surtout du fait que les Aurigiens semblaient se confiner tranquillement dans leur nouvelle demeure, après les ennuis de la première journée.

Ils ne sortirent plus de l'étang, à sa connaissance ; du moins ne semèrent-ils plus le désordre. Le jeune diplômé regretta fort leur absence, car il avait pris très à cœur les propos de son ami et désirait prouver sa largeur de vues et sa bienveillance à l'égard de cette étrange forme de vie. Au bout de quelques jours il vint à penser que les Aurigiens devaient être partis aussi inopinément qu'ils étaient arrivés. Puis un incident de peu d'importance le persuada du contraire ; et ce même soir, dans sa chambre douillette au-dessus de la boulangerie, il le raconta à son correspondant de Worcester Park, dans le Surrey.

Cher Mr. Wells,

Je dois m'excuser pour ne pas vous avoir écrit plus tôt, faute de nouvelles concernant l'affaire de la ferme Grendon.

C'est seulement aujourd'hui que les Aurigiens se sont de nouveau montrés ! — Si vraiment « se montrer » est le terme qui convient à des créatures invisibles.

Nancy Grendon et moi étions dans le verger, en train de nourrir les poules. Il y a encore beaucoup de neige qui recouvre le sol et tout est très blanc. Tandis que la volaille accourait vers la bassine de Nancy, j'avisai une perturbation plus loin, dans le verger — simplement de la neige qui tombait de la branche d'un pommier, mais le mouvement attira mon regard et c'est alors que j'aperçus une succession *de chutes de neige qui se produisait d'arbre en arbre dans notre direction. L'herbe est très haute à cet endroit et je ne tardai pas à remarquer que les touffes s'écar-*

taient sous l'effet d'une action inconnue! *J'attirai l'attention de Nancy sur ce phénomène. Le mouvement dans l'herbe s'arrêta seulement à quelques mètres de nous.*

Nancy était suffoquée, mais je résolus de me comporter avec plus de flegme anglais que précédemment. En conséquence je m'avançai et demandai : « Qui êtes-vous? Que désirez-vous? Nous sommes vos amis si vos intentions sont amicales. »

Il n'y eut pas de réponse. J'avançai de nouveau, l'herbe se rabattit de nouveau et je pus voir, à la façon dont elle était foulée, que la créature devait avoir de grands pieds. D'après ses mouvements dans l'herbe, je compris que l'Aurigien se sauvait. Je courus derrière lui, en l'appelant à grands cris. Il contourna le côté de la maison, après quoi je perdis sa trace dans la boue gelée de la cour de ferme. Toutefois, poussé par l'instinct, je m'aventurai au-delà de la grange, vers l'étang.

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que je vis alors l'eau froide et boueuse s'enfler et rejaillir, comme si elle engouffrait un corps qui s'y glissait tranquillement. Des morceaux de glace brisée furent rejetés sur les côtés et un remous centrifuge m'indiqua la direction prise par cet être bizarre. Il avait disparu, troublant l'eau dans un petit tourbillon, et je ne doute pas qu'il ait plongé vers le mystérieux véhicule stellaire.

Ces choses — cette peuplade — je ne sais comment les appeler — doivent être aquatiques; peut-être ces êtres vivent-ils dans les canaux de la Planète Rouge. Mais imaginez, monsieur — une humanité invisible! L'idée est presque aussi merveilleuse et fantastique qu'une page de votre roman, La machine à explorer le temps.

Je vous prie de me donner votre appréciation et de bien croire à mon bon sens et à ma véracité de reporter!

Bien amicalement vôtre,
Gregory Rolles

Ce qu'il omit de dire, c'est la façon dont Nancy s'était ensuite accrochée à lui, dans la tiédeur de la salle de séjour, et lui avait avoué sa peur. Comme il repoussait l'idée que ces êtres pouvaient être hostiles, il lut de l'admiration dans ses yeux. Il trouva qu'elle était, après tout, une fille rudement jolie et qui méritait sans doute que l'on bravât pour elle le courroux de deux adver-

saires bien différents : Edward Rolles, son père, et Bert Neckland, le garçon de ferme.

Ce fut à déjeuner, une semaine plus tard, alors que Gregory était de nouveau à la ferme, ayant amené un article sur l'électricité comme prétexte à sa visite, que le sujet de la rosée puante fut discuté pour la première fois.

Grubby fut le premier à en parler devant Gregory. Grubby et Bert Neckland étaient les seuls ouvriers agricoles de Joseph Grendon ; mais, tandis que Neckland était considéré comme assez dégrossi pour être logé dans la maison des fermiers, (il avait un cagibi sous les combles), Grubby était seulement jugé digne de dormir dans une petite hutte à la maçonnerie grossière, très à l'écart de la demeure. Sa «maison», comme il appelait pompeusement cette misérable cabane, était située en contrebas du verger et près de la porcherie, dont les occupants endormaient Grubby en le berçant de leurs grognements.

— « Reconnaissez, Mr. Grendon, qu'on n'a jamais eu une rosée comme ça auparavant, » dit-il, sur un ton qui suggérait à Gregory qu'il avait déjà fait cette remarque dans la matinée ; Grubby ne se hasardait jamais à dire quelque chose d'original.

— « Forte comme une rosée d'automne, » déclara résolument le fermier, comme s'il y avait eu désaccord à ce sujet.

Il y eut un silence, uniquement troublé par un bruit général de mastication et, chez Grubby, un gargouillement particulier, tandis que chacun attaquait d'énormes assiettes de civet de lapin et de pâtés.

— « C'était pas de la rosée ordinaire, que je sache, » fit Grubby au bout d'un moment.

— « Ça empestait les champignons vénéneux, » dit Neckland, « ou l'eau croupie de l'étang. »

Nouvelles mastications.

— « C'est peut-être quelque chose qui a un rapport avec l'étang, » dit Gregory. « Une sorte de phénomène d'évaporation. »

Neckland émit un grognement. Depuis sa place au bout de la table, le fermier, s'arrêtant de piocher dans son plat, pointa sa fourchette vers Gregory.

— « Vous devez avoir raison. Car je vais vous dire une bonne chose, c'est que cette espèce de rosée n'est tombée que sur notre

terre et notre propriété. A un mètre de l'autre côté du portail la route était sèche. Archi-sèche qu'elle était. »

— « Vous êtes dans le vrai, not'maître, » acquiesça Neckland. « Et tandis que cette matière suintait sur tout le champ de l'ouest, j'ai vu de mes yeux que la fougeraie de l'autre côté de l'enclos n'était nullement humide. Ah ! c'est un drôle de gâchis ! »

— « On dira ce qu'on voudra, mais on n'a jamais eu une rosée pareille, » dit Grubby, qui parut résumer ainsi le sentiment général.

L'étrange rosée ne reparut point. Elle avait suscité peu de commentaires et même à la ferme, où il y avait peu de nouveautés pour alimenter la conversation, elle fut oubliée en quelques jours. Février passa, ni pire, ni meilleur que la plupart des mois de février, et se termina par des pluies torrentielles. Mars arriva, amenant un printemps froid à la campagne. Les animaux de la ferme commencèrent à mettre bas.

Les femelles eurent des portées en nombre stupéfiant, comme pour bouleverser les opinions du fermier concernant l'improductivité de sa terre.

— « J'ai jamais vu une chose pareille ! » dit Grendon à Gregory. Gregory, lui, n'avait jamais vu le taciturne fermier aussi agité. Il prit le jeune homme par le bras et l'entraîna vers la grange.

Trix, la chèvre nounou, était couchée là. Contre son flanc se pressaient trois chevreaux nouveau-nés, bruns et blancs, tandis qu'un quatrième se tenait à côté, titubant sur ses jambes graciles.

— « Quatre d'un coup ! Avez-vous jamais entendu parler d'une chèvre mettant bas *quatre* petits ? Vous devriez écrire aux journaux de Londres pour leur en parler, Gregory ! Mais venez donc voir les étables à cochons. »

Un concert de grognements plus bruyant que d'habitude s'élevait de la porcherie. Tout en suivant le sentier qui s'y dirigeait, Gregory levait les yeux vers les grands ormes, aux contours poudrés de vert, et il lui semblait déceler quelque chose de sinistre dans ce vacarme, une sorte d'hystérie qui allait peut-être de pair avec certain côté du comportement de Grendon.

Les porcs de Grendon étaient de races croisées, avec une prépondérance de Grands Noirs. Ils mettaient bas généralement une di-

zaine environ de porcelets. Or, il n'y avait aucune portée qui n'en eût au moins quatorze ; une énorme truie noire avait dix-huit cochonnets grouillant autour d'elle. Le bruit était terrible et, tout en contemplant cette vie fourmillante, Gregory songeait que c'était insensé de sa part d'imaginer qu'il y eût là quelque chose de surnaturel ; il s'y connaissait si peu en élevage. Après qu'il eut déjeuné avec Grendon et ses gens — Mrs. Grendon et Nancy étaient parties en ville avec le cabriolet — Gregory alla se promener seul autour de la ferme, toujours sous l'impression profonde et (se disait-il) déraisonnable d'être en proie à un malaise intérieur.

Un pâle soleil éclairait l'après-midi. Ses rayons ne pouvaient pénétrer beaucoup dans les eaux de l'étang. Toutefois, alors que Gregory se tenait près de l'abreuvoir, parcourant des yeux cette étendue liquide, il y vit pulluler des têtards et des grenouilles. Ce qu'il avait considéré comme un bassin d'eau stagnante était animé d'une multitude de bestioles qui nageaient. Il aperçut un grand escarbot émerger des profondeurs et happer un têtard. Les têtards procuraient également la pitance à un couple de canards qui, suivis de leur progéniture, nageaient le long des roseaux, de l'autre côté de l'étang. Combien de petits avait ce couple de palmipèdes ? Une véritable armada de canetons défilait derrière eux parmi les joncs.

Le jeune homme resta un moment indécis, puis il rebroussa lentement chemin. Ayant traversé la cour, Gregory alla à l'écurie. Il sella Daisy, mit le pied à l'étrier et partit sans dire au revoir à personne.

Arrivé à Cottersall, il se rendit tout droit à la place du marché. Il aperçut le cabriolet des Grendon, auquel était attelé Hetty, le petit poney de Nancy, arrêté devant la boutique de l'épicier. Justement Mrs. Grendon et Nancy en sortaient. Sautant à terre, Gregory mena Daisy par la bride vers les dames et les salua.

— « Nous allons rendre visite à mon amie Mrs. Edwards et à ses filles, » déclara Mrs. Grendon.

— « Si ce n'est abuser de votre bonté, Mrs. Grendon, je vous serais très obligé de me permettre un entretien privé avec Nancy. Ma logeuse, Mrs. Fenn, a un petit salon dans son arrière-boutique

et je sais qu'elle nous autorisera à y entrer pour parler. Ainsi ce sera tout à fait respectable. »

— « Au diable la respectabilité ! Moi je dis : que les gens pensent ce qu'ils veulent. » Néanmoins elle resta quelque temps pensive. Nancy se tenait près de sa mère, les yeux baissés vers le sol. Gregory la regardait et semblait la voir sous un jour nouveau. Elle portait une robe de taffetas à carreaux orange et marron, sous un manteau bleu garni de fourrure ; un bavolet la coiffait. Son teint était clair et pur, elle avait une peau de pêche, ferme et délicate, et de longs cils recouvraient ses yeux noirs. Ses lèvres étaient pulpeuses, pâles et bien dessinées, avec d'attirantes fossettes aux commissures. Il se sentait un peu comme un voleur, en train de dérober la vision de ses charmes, alors qu'elle ne le regardait pas.

— « Je vais donc aller chez Mrs. Edwards, » finit par déclarer Marjorie Grendon. « Je ne veux pas m'occuper de ce que vous allez faire, tous les deux, pourvu que vous soyez sages — mais si vous ne m'avez pas rejointe dans une demi-heure ça ira mal. Tu entends, Nancy ? »

— « Oui, maman. »

La boulangerie se trouvait dans la rue d'à côté. Nancy et Gregory s'y rendirent sans se parler. Le jeune homme enferma sa jument à l'écurie et le couple entra dans le petit salon par la porte de la cour. A cette heure de la journée Mr. Fenn se reposait à l'étage et sa femme prenait soin de la boutique, aussi la petite pièce était-elle inoccupée.

Nancy s'assit sur le rebord d'une chaise et se tint rigide. « Eh bien, Gregory, » fit-elle, « que signifie tout cela ? Quelle idée de m'avoir arrachée ainsi à ma mère en pleine ville ! »

— « Nancy, ne soyez pas fâchée. Il fallait que je vous voie. »

Elle fit la moue. « Vous venez assez souvent à la vieille ferme sans manifester un désir particulier de m'y voir. »

— « C'est absurde. J'y viens toujours pour vous voir — surtout ces derniers temps. Du reste, Bert Neckland vous intéresse davantage, n'est-ce pas ? »

— « Bert Neckland, vraiment ! Pourquoi m'intéresserait-il ? Ce n'est pas que cela vous regarde. »

— « Cela me regarde, Nancy. Je vous aime, Nancy ! »

Il n'avait pas eu l'intention de lâcher cet aveu sous cette forme, mais à présent c'était fait et il aggrava son cas en allant

s'agenouiller à ses pieds et en lui prenant les mains. « Nancy, Nancy chérie, dites que vous avez un peu d'affection pour moi. Donnez-moi un espoir. »

— « Vous êtes un gentleman distingué, Gregory, et j'ai beaucoup d'amitié pour vous, c'est certain, mais... »

— « Mais ? »

Elle lui fit de nouveau la faveur de baisser les yeux.

— « Votre rang social est très différent du mien et d'autre part — eh bien, vous êtes un oisif. »

Il fut si choqué qu'il resta sans voix. Avec la présomption naturelle de la jeunesse il n'avait pas envisagé sérieusement qu'elle pût lui opposer une fin de non-recevoir absolue ; mais elle venait de lui révéler subitement la vérité, du moins telle qu'elle la voyait, sur la position fausse où il se trouvait.

— « Nancy... je... ma foi, il est vraisemblable qu'à vos yeux je ne sois pas en train de travailler actuellement. Mais je lis et j'étudie beaucoup ici et je corresponds avec plusieurs importantes personnalités mondiales. En outre, je me prépare tous ces temps à prendre une grande décision au sujet du choix d'une carrière. Je tiens à vous assurer que je ne suis pas un fainéant, si c'est ce que vous pensez de moi. »

— « Non, je ne le pense pas. Mais Bert dit que vous passez souvent de joyeuses soirées à la *Taverne du Voyageur.* »

— « Ah ! il dit ça, vraiment ? Et qu'est-ce que ça peut lui faire — et à vous-même, si l'on en vient par là ? Quel sacré culot ! »

Elle se leva. « Si vous n'avez plus rien à proférer que des jurons, je vais aller retrouver ma mère, avec votre permission. »

— « Oh ! bon sang, quel gâchis ai-je fait ! » Il lui saisit le poignet. « Ecoutez, ma douce amie. Je ne vous demande qu'une chose c'est que vous me considériez avec faveur. De plus, je voudrais que vous me laissiez vous dire un mot au sujet de la ferme. Il s'y passe d'étranges choses et je suis sérieusement inquiet à la pensée que vous y restez la nuit. Toutes ces petites créatures qui viennent au monde, tous ces petits cochons — c'est singulier ! »

— « Pas plus que mon père, je ne vois pas ce qu'il y a là de singulier. Je sais qu'il travaille très dur et il a fait de la bonne besogne en élevant ses bêtes, voilà tout. Il est de loin le meilleur fermier de la région de Cottersall. »

— « Oh ! certainement. C'est un homme merveilleux. Mais il

n'a pas placé sept ou huit œufs dans un nid de moineau sur une haie, n'est-ce pas ? Il n'a pas rempli l'étang de têtards et de tritons jusqu'à ce qu'il ressemble à un bouillon, n'est-ce pas ? Il se passe quelque chose d'étrange à votre ferme cette année, Nancy, et je veux vous protéger si je le peux. »

Ses paroles pressantes, jointes peut-être au fait qu'il se tenait très près d'elle et lui serrait ardemment la main, contribuèrent beaucoup à attendrir Nancy.

— « Cher Gregory, vous n'y connaissez rien à la vie de la ferme, à mon avis, malgré tous vos livres. Mais vous êtes très gentil de vous faire du souci. »

— « Je me ferai toujours du souci pour vous, Nancy, vous êtes si belle. »

— « Vous allez me faire rougir ! »

— « Faites-le, je vous prie, car vous aurez l'air alors plus adorable encore que d'habitude ! » Il l'enlaça. Quand elle leva les yeux vers lui il la serra contre sa poitrine et l'embrassa avec ferveur. Haletante, elle se détacha de lui, mais sans trop de hâte.

— « Oh ! Gregory ! Oh ! Gregory ! Je dois aller retrouver maintenant ma mère ! »

— « Pas avant un autre baiser ! Je ne vous lâche pas avant d'en avoir eu un autre. »

Il le prit et se tint près de la porte, frémissant d'émotion tandis qu'elle partait. « Revenez nous voir bientôt, » chuchota-t-elle.

— « Avec le plus vif plaisir, » lui répondit-il. Mais sa visite suivante lui procura plus d'épouvante que de plaisir.

La grande charrette se trouvait dans la cour, remplie de porcelets glapissants, lorsque Gregory arriva. Le fermier et Neckland s'affairaient autour de ce chargement. Le premier accueillit joyeusement Gregory.

— « J'ai une occasion de faire un bon et rapide profit avec ces petits gars. Les vieilles truies ne peuvent les nourrir, mais les cochons de lait sont payés un bon prix à Norwich, aussi Bert et moi allons les conduire à Heigham pour les mettre dans le train. »

— « Ils ont grandi depuis que je les ai vus la dernière fois ! »

— « Oh ! ils prennent plus de deux livres par jour. Bert, nous ferions bien d'aller chercher un filet pour l'étendre sur tout ce

lot, sinon ils vont sauter dehors. Ils sont si pleins de vie! »

Les deux hommes se frayèrent un chemin vers la grange, marchant d'un pas lourd dans la boue. Gregory entendit un clapotement derrière lui et se retourna.

Dans la boue qui s'étendait entre l'écurie et la charrette des empreintes apparaissaient, formant deux traces parallèles. Elles semblaient s'imprimer d'elles-mêmes, sans action extérieure. Une terreur surnaturelle glaça le sang de Gregory, paralysant ses mouvements. Le décor semblait gris et figé à mesure qu'il voyait les traces s'approcher de lui.

Le cheval de trait hennit avec inquiétude, les empreintes atteignirent la charrette, celle-ci craqua, comme si quelqu'un venait d'y grimper. Les porcelets glapirent d'effroi. L'un d'eux bascula pardessus les ridelles. Un silence affreux s'ensuivit.

Gregory était toujours incapable de bouger. Il entendit un bruit bizarre de succion dans la charrette, mais ses yeux restèrent rivés sur les traces boueuses. Ces empreintes différaient de celles d'un homme : elles appartenaient à un être aux pieds traînants ayant des contours semblables aux pattes palmées d'un phoque. « *Mr. Grendon!* » cria-t-il.

Ce n'est que lorsque le fermier et Bert accoururent de la grange en apportant le filet que Gregory osa regarder ce qui se passait dans la charrette.

Un dernier porcelet, au moment même où il levait les yeux, semblait se dégonfler rapidement, comme un ballon en baudruche percé. Il devint flasque et s'affaissa parmi les autres petits sacs vides des peaux de cochon. La charrette craqua. Quelque chose pataugea lourdement à travers la cour de ferme en direction de l'étang.

Grendon ne s'aperçut de rien. Accouru près de la charrette, il jetait un regard consterné, de même que Gregory, sur les corps dégonflés. Neckland avait également les yeux rivés sur eux. Il fut le premier à retrouver l'usage de la parole.

— « Ils ont tous attrapé une sorte de maladie, c'est comme ça! Probable que c'est une de ces nouvelles épidémies qui nous viennent de l'Europe continentale. »

— « Ce n'est pas de la maladie, » prononça Gregory. C'est à peine s'il pouvait parler, car il venait tout à coup de se rendre compte qu'il ne restait pas d'os à l'intérieur ou autour des cada-

vres des cochonnets. « Ce n'est pas de la maladie... regardez, le cochon qui s'est sauvé est toujours vivant. »

Il montra du doigt l'animal qui avait sauté de la charrette. Il s'était blessé une patte en tombant et gisait à présent, tout haletant, dans une rigole, à quelques mètres de là. Le fermier s'y rendit pour le tirer de là.

— « Il a échappé à la maladie en sautant dehors, » fit Neckland. « Mon maître, nous ferions bien d'aller voir comment se portent ceux qui sont restés dans la porcherie. »

— « Ah ! en effet, » dit Grendon. Le visage figé, il tendit le cochonnet à Gregory. « Il est inutile d'en amener un seul au marché. Je vais charger Grubby de dételer le cheval. Entre-temps, voudriez-vous avoir la bonté d'apporter ce petit gars à Marjorie ? Au moins pourrons-nous tous manger du rôti du porc au dîner de demain. »

— « Mr. Grendon, ce n'est pas de la maladie. Faites venir le vétérinaire de Heigham pour lui faire examiner ces corps. »

— « Ne m'apprenez donc pas comment diriger ma femme, jeune homme. J'ai assez d'ennuis comme ça. »

Malgré cette rebuffade, Gregory ne pouvait se tenir à l'écart. Il fallait qu'il voie Nancy et cela, quoi qu'il arrive à la ferme. Dans la matinée qui suivit l'horrible mésaventure des cochons il reçut une lettre de son correspondant le plus admiré, Mr. H.G. Wells, qui écrivait ceci dans un paragraphe : *Au fond, je pense que je ne suis ni optimiste ni pessimiste. J'ai tendance à croire que nous nous trouvons à la fois au seuil d'une époque de magnifique progrès — certainement à portée de notre main — et que nous pouvons avoir atteint cette « fin du monde » prédite par les prophètes de malheur de notre fin de siècle. Je ne suis nullement surpris d'apprendre qu'un aussi vaste aboutissement puisse avoir lieu dans une ferme perdue aux environs de Cottersall, dans le comté de Norfolk — à l'insu de tout le monde, excepté de nous deux. Ne croyez pas que j'en éprouve autre chose que de la terreur, même lorsque je ne puis m'empêcher de m'exclamer : « Quelle bonne blague ! »*

Trop préoccupé pour que cette lettre le passionnât comme elle l'aurait fait en temps normal, Gregory la glissa dans une poche de son veston et alla seller Daisy.

Avant déjeuner il déroba un baiser à Nancy et lui en appliqua un autre sur sa joue gauche surchauffée, tandis qu'elle se tenait

près de l'immense fourneau de la cuisine. A part cela cette journée fut peu agréable. Grendon avait été rassuré en constatant que les petits cochons restés à la porcherie n'avaient pas souffert de l'étrange maladie dégonflante, mais il était toujours sur le qui-vive pour le cas d'une recrudescence éventuelle de ce mal. Entre-temps, un autre miracle s'était produit. Dans une cabane effondrée près d'un pâturage en contrebas de la ferme, une de ses vaches avait vêlé durant la nuit. Il ne pensait pas que la bête puisse survivre, car elle avait mis au monde quatre petits veaux, mais ceux-ci semblaient assez bien portants et Nancy put les nourrir au biberon.

Le fermier avait les traits tirés, ne s'étant pas couché de la nuit à cause de la vache en travail, et il restait pensivement assis au bout de la table lorsque l'on servit le rôti de porc.

Il était immangeable. Ils durent tous rejeter avec dégoût ce qu'ils avaient ingurgité. Cette viande avait un goût amer que Neckland fut le premier à définir.

— « C'est avarié ! » grogna-t-il. « Cette bête-là a eu la maladie tout le temps. Nous n'aurions pas dû goûter à cette viande, vu qu'on pourrait tous être morts d'ici une semaine. »

Ils furent obligés de faire un repas léger de bœuf froid salé, de fromage et d'oignons marinés, menu qui ne convenait guère à Mrs. Grendon dans son état. Elle monta dans sa chambre en pleurant sur l'insuccès du plat qu'elle avait préparé avec soin et Nancy courut derrière elle pour la consoler.

Après ce triste repas Gregory eut un entretien avec Grendon.

— « J'ai décidé de me rendre demain à Norwich pour quelques jours, Mr. Grendon, » dit-il. « Je crois que vous avez des ennuis à la ferme. Y a-t-il quelque chose, une affaire que je puisse régler pour vous en ville ? Puis-je vous trouver là-bas un bon vétérinaire ? »

Grendon lui tapota l'épaule. « Je sais que vous le proposez dans une bonne intention et je vous en remercie, mais vous n'avez pas l'air de vous rendre compte que les vétérinaires ça coûte un tas d'argent et qu'ils ne sont pas toujours d'un trop grand secours quand ils viennent. »

— « Alors laissez-moi faire quelque chose pour vous, Joseph, pour vous remercier de vos bontés à mon égard. Permettez-moi de ramener un vétérinaire de Norwich à mes propres frais, seulement pour jeter un coup d'œil général, rien de plus. »

— « Que je sois pendu si vous n'êtes pas un entêté à vouloir les faire venir ! Je vous préviens, comme le faisait mon père, que si je trouve sur ma terre un particulier que je n'ai pas prié de venir, je décroche mon fusil de chasse et je le crible de chevrotines, pareil que je l'ai fait avec ces deux vieux clochards l'an dernier. C'est assez clair ? »

— « Je le suppose. »

— « Alors je dois aller m'occuper de la vache. Cessez donc de vous tourmenter pour des choses que vous ne comprenez pas. »

3

GREGORY passa la majeure partie de la semaine suivante à Norwich, en visite chez un oncle qui possédait une maison dans cette ville. Son appréhension le reprit, en conséquence, lorsqu'il s'approcha de nouveau de la ferme de Grendon par la route accidentée de Cottersall. Il fut surpris de constater combien la campagne avait changé depuis qu'il avait emprunté la dernière fois ce chemin. A présent le feuillage verdoyait partout et même la lande paraissait plus riante. Néanmoins, en arrivant à la ferme il remarqua que cette végétation envahissait tout. De grands sureaux déchiquetés et du persil sauvage arborescent s'élevaient si haut qu'ils masquaient, à première vue, tous les bâtiments. Il s'imagina que la ferme s'était volatilisée jusqu'à ce que, ayant éperonné sa monture, il aperçût le moulin noir qui émergeait derrière un massif de verdure tout proche. Une herbe épaisse recouvrait les prairies du sud. Même les ormes paraissaient plus touffus que naguère et dressaient leurs silhouettes menaçantes au-dessus de la maison.

Tandis que sa jument martelait les planches du pont et, par la grille ouverte, entrait dans la cour, Gregory remarqua d'immenses orties velues qui jaillissaient des fossés en bordure. Partout des oiseaux frétillaient. Pourtant l'impression qu'il éprouvait était plutôt celle de la mort que de la vie. Un grand calme régnait sur l'endroit, comme s'il fût sous le coup d'une malédiction qui abolissait tout bruit et toute espérance.

Il réalisa que cette impression venait en partie de ce que Lardie, la petite chienne colley qui avait succédé à Taloche, n'était

pas accourue en aboyant, comme elle le faisait en général pour les visiteurs. La cour était déserte. Même la volaille habituelle était partie. Quand il mena Daisy à l'écurie il vit que le premier box était occupé par un lourd cheval pie et le reconnut comme appartenant au Dr. Crouchorn. Son angoisse prit forme.

Ne trouvant plus de place à l'écurie, il conduisit sa jument vers l'abreuvoir de pierre près de l'étang et l'attacha sur place avant de se rendre à pied à la ferme. La porte principale était ouverte. D'énormes pissenlits dentelés croissaient contre le porche. Des plantes grimpantes, jusqu'ici clairsemées, se pressaient contre les fenêtres du rez-de-chaussée. Un mouvement dans l'herbe épaisse attira son regard et il baissa les yeux, en reculant la pointe de sa botte. Un énorme crapaud était accroupi dans l'herbe, tenant dans sa bouche la tête d'une couleuvre qui se tortillait encore. Le crapaud semblait regarder fixement Gregory, comme pour déterminer si l'homme avait envie de sa proie. Frissonnant de dégoût, Gregory se hâta d'entrer dans la maison.

Des sons étouffés arrivaient de l'étage supérieur. L'escalier tournait en spirale autour du massif manteau de la cheminée et il était séparé des pièces du rez-de-chaussée par une porte fermée au loquet. Gregory n'avait jamais été invité dans les chambres du haut, mais il n'hésita point. Ouvrant brusquement la porte, il s'engagea dans la sombre cage de l'escalier et presque aussitôt tomba sur quelqu'un.

A son tendre contact il reconnut Nancy ; elle pleurait dans le noir. Au moment même où il la saisissait et l'appelait dans un souffle elle se dégagea de son étreinte et se sauva en escaladant les marches. Les bruits étaient maintenant plus distincts ; on entendait pleurer — bien que pour le moment il n'écoutât point. Nancy se précipita vers la porte d'un palier en haut des marches, fit irruption dans sa chambre et s'y enferma. Quand Gregory essaya d'ouvrir il entendit le verrou poussé à l'intérieur.

— « Nancy ! » appela-t-il. « Ne vous cachez pas de moi ! Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? »

Elle ne répondit pas. Il restait là, décontenancé, devant la porte close, lorsque la porte voisine s'ouvrit dans le passage et le Dr. Crouchorn apparut, étreignant son petit sac noir. C'était un homme grand et sombre, dont le visage profondément buriné inspirait une telle crainte à ses patients qu'un remarquable pour-

centage d'entre eux lui obéissaient à la lettre et guérissaient. Il portait, même ici, le haut-de-forme qui, simplement par le fait qu'il restait toujours vissé sur sa tête, contribuait à la réputation du médecin dans le voisinage.

— « Que s'est-il passé de grave, docteur Crouchorn ? » demanda Gregory, pendant que l'homme de science refermait la porte derrière lui et commençait à descendre l'escalier. « La peste a-t-elle frappé cette maison ou quelque chose d'aussi terrible ? »

— « La peste, jeune homme, la peste ? Non, c'est quelque chose de beaucoup plus surnaturel que cela. »

Il dévisageait Gregory sans sourire, comme s'il s'était promis de ne bouger aucun muscle avant que Gregory ne lui pose la question inévitable.

— « Quel est l'objet de votre visite, docteur ? »

— « L'heure de la délivrance a sonné cette nuit pour Mrs. Grendon, » répondit-il.

Gregory se sentit soulagé d'un gros poids. Il avait oublié la mère de Nancy ! « A-t-elle eu son bébé ? Etait-ce un garçon ? »

Le docteur acquiesça lentement. « Elle a mis au monde deux garçons, jeune homme. » Il hésita, puis un muscle de son visage se contracta et il dit tout d'une traite : « Elle a aussi mis au monde sept filles. Neuf enfants ! Et ils sont tous... tous vivants. »

Gregory trouva Grendon en tournant à l'angle de la maison. Le fermier avait sur son épaule une fourche pleine de foin qu'il transportait vers les étables. Gregory se mit sur son chemin mais il passa outre.

— « Je voudrais vous parler, Joseph. »

— « Il y a du travail à faire. C'est malheureux que vous ne le compreniez pas. »

— « Je voudrais vous parler de votre femme. »

Grendon s'abstint de répondre. Il besognait comme un damné, entassant le foin, allant en chercher d'autre. De toute façon, il était difficile de se parler. Les vaches et les veaux, serrés de près, semblaient émettre une perpétuelle rumeur tourmentée de sourds grognements qui n'avaient rien de bovin. Gregory suivait le fermier autour de la meule de foin, mais l'homme marchait comme un possédé. Ses yeux semblaient enfoncés dans sa tête, sa bouche

était si crispée qu'on ne lui voyait pas les lèvres. Quand Gregory posa une main sur son bras, il se dégagea d'une secousse. Brandissant une énorme fourchée de foin, il la balança si violemment vers les étables que Gregory dut faire un bond pour s'écarter de son chemin.

Gregory se mit en colère. Ayant suivi Grendon dans l'étable, il poussa la partie inférieure de la porte à double volet, la verrouilla à l'extérieur. Quand Grendon revint, il ne bougea pas.

— « Joseph, qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? Pourquoi cette subite indifférence ? Votre femme a sûrement besoin de votre présence, non ? »

Il jeta sur Gregory un regard curieusement dénué d'expression. Tenant la fourche devant lui à deux mains, presque à la façon d'une arme, il dit : « Je suis resté avec elle toute la nuit, gars, pendant qu'elle ne cessait d'accoucher. »

— « Mais maintenant... »

— « Elle a une garde-malade de Dereham Cottages près d'elle maintenant. Je suis resté avec elle toute la nuit. Maintenant il faut que je m'occupe de la ferme — les choses continuent à pousser, savez-vous. »

— « Elles poussent trop fort, Joseph. Arrêtez-vous et songez... »

— « Je n'ai pas le temps de bavarder. » Laissant choir la fourche, il écarta d'un coup de coude Gregory de son chemin, déverrouilla la porte et l'ouvrit toute grande. Empoignant avec fermeté le jeune homme par le bras, il se mit à le propulser le long des plants de légumes, du côté des prairies du sud.

On y voyait des laitues précoces qui étaient gigantesques. Tout hérissait à profusion le sol. Grendon arpenta hardiment les rayons de primeurs, arrachant des poignées de radis, carottes, oignons nouveaux, qu'il jetait par-dessus son épaule aussi vite qu'il les cueillait.

— « Regardez, Gregory... vous n'en avez jamais vu d'aussi grands et ils ont des semaines d'avance ! On aura une récolte exceptionnelle. Regardez les champs ! Regardez le verger ! » D'un geste large il balaya de la main les alignées d'arbres fruitiers, enfouis sous des monceaux de fleurs neigeuses ou roses. « Quoi qu'il arrive, nous devons en profiter. Cela ne se reproduira peut-être plus l'an prochain. Vraiment, c'est comme un conte de fées ! »

Il n'ajouta plus rien. Ayant tourné les talons, il semblait déjà avoir oublié Gregory. Les yeux baissés vers le sol qui venait de

donner subitement une production d'une telle abondance, il regagna l'étable.

Nancy était à la cuisine. Neckland lui avait apporté une cruche de lait frais, qu'elle sirotait d'un air las dans une louche.

— « Oh ! Greg, je *suis* navrée d'avoir fui en vous voyant. J'étais si bouleversée. » Elle alla vers lui, tenant toujours la louche, mais posa ses bras sur les épaules du jeune homme, avec une familiarité *inhabituelle*. « Pauvre maman, je crains qu'elle n'ait l'esprit dérangé avec... avec tous ces enfants qu'elle a mis au monde. Elle dit de si étranges choses, dont elle ne m'a jamais parlé avant, et j'ai la nette impression qu'elle se figure être redevenue elle-même une enfant. »

— « Quoi d'étonnant à cela ? » dit-il, en lui caressant les cheveux. « Elle ira mieux quand elle se sera remise de sa commotion. »

Ils s'embrassèrent et, au bout d'un moment, elle lui offrit une louche de lait. Il en but une gorgée et la recracha aussitôt avec dégoût.

— « Pouah ! Qu'y a-t-il dans ce lait ? Est-ce Neckland qui essaye de vous empoisonner ou bien quoi ? L'avez-vous goûté ? C'est amer comme chicotin ! »

Elle eut une expression perplexe. « Je lui ai trouvé un goût assez étrange, mais non désagréable. Dites, laissez-moi y goûter encore. »

— « Non, c'est trop mauvais. Du liniment Sloane a dû y être mélangé. »

Malgré son avertissement, elle porta la grande cuillère de métal à ses lèvres et but à petits coups, puis elle secoua la tête. « Vous vous faites des idées, Greg. Il a un goût un peu différent, c'est vrai, mais qui n'est pas anormal. Vous resterez bien manger un morceau avec nous, j'espère ? »

— « Non, Nancy, je me sauve. J'ai reçu une lettre à laquelle il faut que je réponde ; elle est arrivée pendant mon séjour à Norwich. Ecoutez, mon adorable Nancy, c'est une lettre d'un docteur Hudson-Ward, une vieille connaissance de mon père. Il dirige un collège à Gloucester et désire m'engager comme professeur aux conditions les plus avantageuses. Aussi vous voyez que je ne resterai peut-être plus longtemps oisif ! »

Elle s'accrocha à lui, rieuse. « C'est merveilleux, mon chéri ! Quel beau maître d'école tu feras. Mais Gloucester, c'est de l'autre

côté du pays. Je suppose que nous ne te reverrons plus quand tu seras là-bas. »

— « Rien n'est encore décidé, Nancy. »

— « Tu vas partir dans une semaine et nous ne te reverrons jamais. Une fois arrivé à cette vieille école, là-bas, tu ne penseras plus jamais à Nancy. »

Il prit son visage entre ses mains arrondies en coupes. « Es-tu bien ma Nancy ? As-tu de l'affection pour moi ? »

Ses grands cils ombragèrent ses yeux noirs. « Greg, il y a un tel embrouillamini ici... je veux dire... oui, j'ai de l'affection pour toi et je tremble à la pensée de ne plus te revoir. »

C'est en se rappelant ces paroles qu'il repartit un quart d'heure plus tard, le cœur en joie — et tout à fait oublieux des dangers auxquels il la laissait exposée.

Il tombait une pluie fine lorsque Gregory Rolles se rendit ce soir-là à la *Taverne du Voyageur*. Son ami Bruce Fox était déjà là, pelotonné dans un des fauteuils douillets au coin du feu.

Cette fois-là Fox se montra plus enclin à fournir des détails sur le prochain mariage de sa sœur qu'à écouter ce que Gregory avait à raconter. D'autre part, comme des amis de son futur beau-frère ne tardèrent pas à arriver et que chacun offrit une tournée, la soirée fut aussi joyeuse qu'insouciante. Bientôt, sous l'effet de la bière, Gregory oublia de son côté ce qu'il voulait dire et se divertit de grand cœur avec ces gais lurons.

Le lendemain matin, au réveil, il avait la tête lourde et se sentait déprimé. Il faisait trop humide pour qu'il sorte et fasse de l'exercice. D'humeur maussade, il resta assis près de la fenêtre, remettant à plus tard sa réponse au Dr. Hudson-Ward, directeur d'école. Il reprit machinalement la lecture d'un petit volume relié en cuir qui traitait des serpents et qu'il avait acheté à Norwich quelques jours plus tôt. Au bout d'un moment un passage attira particulièrement son attention :

« La plupart des serpents de la catégorie venimeuse, excepté les opisthoglyphes, retirent leurs crochets dès qu'ils ont piqué leurs victimes. Celles-ci meurent dans certains cas en quelques secondes, alors que dans d'autres cas la mort peut être différée de plusieurs heures ou de plusieurs jours. La salive de certains serpents ne contient pas seulement du venin mais un suc diges-

tif spécial. Le mortel serpent corail du Brésil, bien que ne mesurant pas plus d'une trentaine de centimètres, possède cette propriété en abondance. Conséquemment, lorsqu'il mord un animal ou un être humain, non seulement sa victime est foudroyée en quelques secondes, mais toutes les parties internes de son corps sont dissoutes, de sorte que même les os deviennent liquides comme de la gelée. Alors le petit serpent peut vider sa victime en aspirant une sorte de soupe ou de bouillon par la blessure originale dans sa peau, cette dernière restant seule intacte. »

Gregory resta longtemps assis près de la fenêtre, avec le livre ouvert sur ses genoux, pensant à la ferme Grendon et à Nancy. Il se reprocha d'avoir fait si peu de chose là-bas pour ses amis et mit graduellement au point un plan d'action pour la prochaine fois qu'il irait chez eux ; mais sa visite devait être retardée de quelques jours : le temps pluvieux avait sévi avec plus de persistance qu'il n'était généralement permis à la fin d'avril et au début de mai.

Gregory essaya de se concentrer pour écrire au digne Dr. Hudson-Ward, dans le comté de Gloucestershire. Il savait qu'il devrait accepter la place, il se sentait vraiment disposé à le faire ; mais avant tout il lui fallait assurer la sécurité de Nancy. Cette hésitation lui fit remettre au lendemain sa réponse au docteur, réponse évasive où il déclarait qu'il serait heureux d'accepter le poste qu'on lui offrait aux conditions indiquées, mais qu'il sollicitait un délai de réflexion d'une semaine. Quand il alla porter la lettre à la postière, aux *Trois Braconniers*, la pluie tombait toujours.

Un beau matin, les pluies cessèrent subitement, on revit le vaste ciel bleu de l'est de l'Angleterre et Gregory, ayant sellé Daisy, parcourut à cheval, une fois de plus, le chemin bourbeux qu'il avait pris si souvent. Quand il arriva à la ferme, Grubby et Neckland étaient occupés dans le fossé, qu'ils déblayaient avec des pelles. Il les salua et trotta dans la cour. Comme il allait mener la jument à l'écurie, il aperçut Grendon et Nancy, qui se tenaient sur une parcelle de terrain inculte à l'est de la maison, qui n'avait pas de fenêtres de ce côté. A pas lents il se dirigea vers eux, en remarquant la sécheresse du sol à cet endroit, comme si aucune pluie n'y était tombée depuis une quinzaine. Une vision effarante bouleversa le cours de ses pensées :

Grendon était en train de planter neuf petites croix sur neuf tas de terre fraîchement retournée.

Nancy pleurait. Tous deux levèrent les yeux à l'arrivée de Gregory, mais Grendon poursuivit obstinément sa tâche.

— « Oh ! Nancy, Joseph, comme je suis désolé ! » s'exclama Gregory. « Dire qu'ils sont tous... mais où est le pasteur ? Où est le pasteur, Joseph ? Pourquoi est-ce *vous* qui les enterrez, sans service religieux, ni bénédiction ? »

— « Je l'ai dit à père, mais il ne m'a pas écoutée ! » s'écria Nancy.

Grendon avait atteint la dernière tombe. Il saisit la dernière croix de bois rustique, la leva au-dessus de sa tête et l'enfonça dans la terre comme s'il voulait percer le cœur de ce qui reposait dessous. Ce n'est qu'alors qu'il se redressa et prit la parole.

— « On n'a pas besoin de pasteur ici. Je n'ai pas de temps à perdre avec les pasteurs. J'ai du travail à faire, si vous n'en avez pas. »

— « Mais ce sont vos enfants, Joseph ! Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? »

— « Ils font partie de la ferme, à présent, comme ils l'ont toujours fait. » Il se détourna, retroussa un peu plus ses manches de chemise sur ses bras musclés et laissa tomber le jeune couple, en se dirigeant vers les travaux de déblaiement du fossé.

Gregory prit Nancy dans ses bras et regarda son visage trempé de larmes. « Comme tu as dû souffrir pendant ces derniers jours ! »

— « Je... je croyais que tu étais parti pour Gloucester, Greg ! Pourquoi n'es-tu pas venu ? J'attendais chaque jour ta visite ! »

— « Il pleuvait tant et tout était inondé. »

— « Il a fait un temps superbe depuis que tu es venu la dernière fois. Regarde comme tout a poussé ! »

— « A Cottersall, il a plu à torrents chaque jour. »

— « Eh bien, tu m'en diras tant ! Cela explique pourquoi l'Oast est en crue et qu'il y a tant d'eau dans les fossés. Mais nous n'avons eu que quelques ondées. »

— « Nancy, dis-moi, comment ces pauvres petits gosses sont morts ? »

— « J'aimerais mieux ne pas te le dire, si cela ne te fait rien. »

— « Pourquoi ton père n'a-t-il pas fait venir le pasteur Landon ? Comment a-t-il pu manquer à ce point de sentiment ? »

— « Parce qu'il ne voulait pas que quelqu'un du monde extérieur fût au courant. Vois-tu... oh ! je dois te le dire, mon chéri... c'est ma mère. Elle n'a plus du tout sa tête, plus du tout ! C'était avant-hier soir quand elle fit son premier tour en sortant par la porte de derrière. »

— « Est-ce que tu entends par là que c'est elle qui... »

— « Aïe, Greg, tu me fais mal aux bras ! Elle... elle s'est faufilée en haut sans qu'on la remarque et là, elle... elle a étouffé chaque bébé à tour de rôle sous le meilleur oreiller de plume. »

Il sentit que ses joues perdaient toute couleur. Pleine de sollicitude, Nancy l'emmena derrière la maison. Ils s'assirent côte à côte sur la balustrade du verger, tandis qu'il restait sans voix, accablé par cette révélation.

— « Comment va maintenant ta mère, Nancy ? »

— « Elle ne dit rien. Père a dû l'enfermer dans sa chambre, par mesure de sécurité. La nuit dernière elle a beaucoup crié. Mais ce matin elle est calme. »

Il regarda autour de lui d'un air hébété. Il voyait toute chose avec des taches rouges, comme si le retour du sang dans sa tête l'avait en quelque sorte infectée d'une éruption. La plupart des arbres fruitiers n'étaient plus en fleurs dans le verger et déjà des embryons de pommes donnaient des signes de croissance. Tout près, de grosses fèves ployaient sous le poids de leurs cosses énormes. Surprenant le regard de son compagnon, Nancy plongea la main dans la poche de son tablier et en sortit une botte de radis d'un rouge éclatant, aussi gros que des mandarines.

— « Goûte à l'un de ces radis. Ils sont croustillants, humides et chauds, juste comme ils doivent l'être. »

Il l'accepta machinalement et mordit l'appétissante boule rouge. Aussitôt il dut recracher le morceau. Une fois de plus il retrouvait l'exécrable saveur amère !

— « Oh ! mais ils sont exquis ! » protesta Nancy.

— « Alors, cela n'a plus seulement « un goût assez étrange »... c'est maintenant « exquis » ? Nancy, ne comprends-tu donc pas qu'il se passe ici quelque chose de surnaturel et de terrifiant ? Je regrette, mais je ne puis le considérer autrement. Toi et ton père vous devriez partir d'ici tout de suite. »

— « *Partir* d'ici, Greg ? Simplement parce que tu n'aimes pas le goût de ces succulents radis ? Comment pouvons-nous partir d'ici ? Où irions-nous ? Tu vois cette maison ? Mon grand-père y

est mort et son père avant lui. C'est notre *chez nous*. Nous ne pouvons pas partir au pied levé, même après ces quelques ennuis. Goûte à un autre radis. »

— « Au nom du ciel, Nancy, écoute-moi, on dirait que leur saveur a été prévue pour des créatures ayant un palais complètement différent du nôtre. Oh... » Il la regarda fixement. « Et peut-être qu'ils sont... Nancy, je te dis que... »

Il s'interrompit, glissant de la balustrade. Neckland venait de surgir par un côté, encore plâtré de boue après son travail dans le fossé, sa chemise sans col flottant, grande ouverte. Il brandissait un vieux pistolet de l'armée.

— « Je fais feu avec ça si vous approchez, » dit-il. « Il fonctionne bien, soyez tranquille, et il est chargé, Mr. Gregory. Maintenant vous allez m'écouter ! »

— « Bert, retirez cette arme ! » s'exclama Nancy. Elle s'avança vers lui, mais Gregory la tira en arrière et se mit devant elle.

— « Ne faites pas l'idiot, Neckland. Retirez ça ! »

— « Je te tuerai, gars, je te tuerai, je le jure, si tu traînes tes guêtres par ici. » Ses yeux flamboyaient et l'expression de son sombre visage ne laissait aucun doute sur la sincérité de sa menace. « Tu vas me jurer que tu vas fiche le camp de la ferme sur ton canasson et ne jamais y revenir. »

— « Bert, je vais aller tout de suite prévenir mon père, » menaça Nancy.

La main se crispa sur le pistolet.

— « Si vous bougez, Nancy, je vous préviens que je tire une balle dans la jambe de votre beau freluquet. De plus, votre père ne s'intéresse plus du tout à Mr. Gregory — car il a des choses plus importantes qui lui donnent du souci. »

— « Comme de trouver ce qui ce passe ici ? » déclara Gregory. « Ecoutez, Neckland, nous sommes tous dans l'ennui. Cette ferme est au pouvoir d'un groupe de sales petits monstres. Vous ne pouvez les voir parce qu'ils sont invisibles... »

Le pistolet tonna. Tandis qu'il parlait, Nancy avait essayé de s'enfuir. Sans hésiter, Neckland fit feu en visant les genoux de Gregory. Le jeune homme sentit que la balle n'avait fait qu'un accroc à son pantalon et qu'il était indemne. Rendu furieux en voyant cela, il se jeta sur Neckland et le frappa violemment au-

dessus du cœur. Tombant à la renverse, Neckland lâcha son pistolet et agita sauvagement son poing. Gregory le frappa de nouveau. Ce faisant il fut agrippé par l'autre et ils se mirent à échanger des coups furieux. Quand Gregory parvint à se dégager, Neckland se colleta de nouveau avec lui. Ils se bourrèrent les côtes de plus belle.

— « Lâche-moi, espèce de s... ! » hurla Gregory. Soudain, il fit un croc-en-jambe à Neckland et tous deux roulèrent dans l'herbe. A cet endroit une sorte de glacis avait été aménagé depuis longtemps contre l'inondation entre la maison et le verger en contrebas. Les deux hommes dévalèrent de ce remblai et furent violemment projetés contre le mur de pierre de la cuisine. Ce fut Neckland qui eut le dessous, s'étant cogné la tête à l'angle du mur. Il resta étendu sur place, assommé. Quant à Gregory, il était en train de contempler deux pieds couverts de bas ridicules. Il se releva lentement et se trouva face à face avec Mrs. Grendon, à moins d'un mètre de distance. Elle souriait.

Il resta là et se redressa petit à petit, la regardant avec anxiété.

— « Alors te voilà, Jacquot, mon petit Jactant, » dit-elle, la bouche de plus en plus fendue d'un sourire qui n'en était pas un. « Je voulais te parler. Tu es le seul qui soit au courant de ces choses qui marchent sur les rayons, n'est-ce pas ? »

— « Je ne comprends pas, Mrs. Grendon. »

— « Ne m'appelle pas de ce vieux nom de cinglé, fiston. Tu es au courant de tout ce qui concerne ces petites choses grises qu'on suppose ne pas être là, n'est-ce pas ? »

— « Oh ! ces... Admettons que j'aie dit que je suis au courant. »

— « Les autres méchants enfants feront semblant de ne pas comprendre ce que je veux dire, mais toi tu comprends, n'est-ce pas ? Tu es au courant des petites choses grises. »

La sueur perlait au front de Gregory. Elle s'était approchée. Elle se tenait presque contre lui, le regardant les yeux dans les yeux, sans le toucher ; mais il sentait nettement qu'elle pouvait le toucher à tout moment. Du coin de l'œil il vit Neckland remuer et s'éloigner en rampant de la maison, mais il avait d'autres sujets de préoccupation.

— « Avez-vous sauvé les neuf bébés de ces petites choses grises ? » demanda-t-il.

— « Les choses grises voulaient les embrasser, vois-tu je ne pouvais pas les laisser faire. J'ai été maligne. Je les ai cachés sous le bon oreiller de plume, si bien que même *moi* je ne peux pas les trouver ! » Elle se mit à rire, avec un bruit de gorge horrible et rauque.

— « Ils sont petits, mouillés et gris, palmés comme chez les grenouilles, mais ils sont lourds et de courte taille, n'est-ce pas, et ils ont des crochets à venin comme les serpents, n'est-ce pas ? »

Elle eut un air dubitatif. Puis son regard sembla surprendre un mouvement insolite. Ses yeux se fixèrent sur le côté. « En voici une qui vient, la femelle, » dit-elle.

Gregory se tourna dans la même direction. Rien n'était visible. Il avait les lèvres sèches. « Combien y en a-t-il, Mrs. Grendon ? »

C'est alors qu'il vit le gazon remuer, s'aplatir et se soulever à portée de la main et laissa échapper un cri d'alarme. Otant d'un geste prompt sa botte de cavalier, il la projeta violemment contre le sol. Elle heurta quelque chose d'invisible dans un espace restreint. Presque aussitôt il reçut un coup terrible à la cuisse et tomba à la renverse. Malgré la douleur qu'il ressentait, la peur le remit tout de suite sur pied.

Mrs. Grendon se transformait. Sa bouche fléchissait, comme si elle allait dépasser un coin du visage. Sa tête pendait sur le côté. Ses épaules s'affaissaient. Ses traits s'empourprèrent momentanément, puis elle devint exsangue et, à mesure qu'elle était saignée à blanc, elle rétrécissait comme un ballon en baudruche qui se dégonfle. Gregory tomba sur ses genoux, en gémissant, enfouit son visage dans ses mains et piqua une tête dans l'herbe. Il fut la proie des ténèbres.

Il ne dut perdre conscience que pendant un moment. Lorsqu'il revint à lui l'enveloppe presque vide de vêtements féminins se tassait encore lentement sur le sol.

— « Joseph ! Joseph ! » hurla-t-il. Nancy s'était enfuie. Dans un accès de panique et de fureur, il remit sa botte et prit ses jambes à son cou. Contournant la maison, il se précipita vers l'étable.

Neckland se tenait à mi-chemin entre la grange et le moulin, se frottant le crâne. Dans son affolement, à la vue de Gregory qui semblait se lancer à sa poursuite, il se sauva.

— « Neckland ! » cria Gregory, en courant à perdre haleine

pour le rejoindre. Neckland fila vers le moulin, sauta à l'intérieur, essaya de tirer la porte, s'énerva et escalada vivement l'escalier de bois. Gregory monta derrière lui en vociférant.

La poursuite les amena tout en haut du moulin. Neckland n'avait même pas eu la présence d'esprit de pousser du pied le loquet de la trappe. Gregory se propulsa sur ses talons, en haletant. Subjugué, Neckland se mit à reculer par l'ouverture accédant à la petite plate-forme au-dessus des ailes.

— « Vous allez tomber, espèce d'idiot, » l'avertit Gregory. « Ecoutez, Neckland, vous n'avez pas de raison d'avoir peur de moi. Je ne veux pas d'hostilité entre nous. Il y a un ennemi plus dangereux que nous devons combattre. Regardez ! »

Il s'avança vers le portillon et baissa les yeux sur la sombre surface de l'étang. Neckland s'agrippa à la poulie au-dessus de la tête et ne répondit rien.

— « Regardez en bas dans l'étang, » fit Gregory. « C'est là que vivent les Aurigiens. Mon Dieu, Bert, regardez, en voici un qui arrive ! »

Sa voix pressante obligea le garçon de ferme à regarder dans la direction indiquée. Les deux hommes aperçurent alors un sillon qui glissait sur l'eau noire ; une chaîne ondulante de rides se formait derrière. A peu près vers le milieu de l'étang le sillon subit une secousse. Il se produisit un petit tourbillon, de courte durée, et les rides s'effacèrent.

— « Voilà votre fantôme, Bert, » haleta Gregory. « Ce doit être celui qui s'en est pris à la pauvre Mrs. Grendon. Vous y croyez à présent ? »

— « Je n'ai jamais entendu parler d'un fantôme qui vivrait sous l'eau, » hoqueta Neckland.

— « Un fantôme n'a jamais fait de mal à personne — or, nous avons déjà eu un exemple du pouvoir de ces êtres terrifiants. Allons, Bert, serrons-nous la main, comprenez que je ne vous garde pas rancune. Allons-y, mon vieux ! Je connais vos sentiments à l'égard de Nancy, mais elle doit être libre de choisir elle-même son parti. »

Ils se serrèrent la main, en échangeant un sourire assez penaud.

— «Nous ferions bien d'aller raconter au patron ce qu'on a vu, » dit Neckland. « Je crois qu'il est arrivé la même chose hier soir à Lardie. »

— « A Lardie ? Que lui est-il arrivé ? Il m'a bien semblé ne pas avoir vu aujourd'hui cette bonne bête. »

— « Il lui est arrivé la même chose qu'aux petits cochons. Je l'ai trouvée à l'intérieur de la grange. Il ne lui restait que la peau, c'est tout. Rien dedans ! Comme si on l'avait vidée avec une pompe aspirante ! »

4

Il fallut vingt minutes à Gregory pour convoquer le conseil de guerre auquel il songeait. On se rassembla dans la salle commune de la ferme. Dans l'entre-temps, Nancy s'était quelque peu remise du choc que lui avait causé la mort de sa mère et se tenait blottie dans un fauteuil, avec un châle sur les épaules. Son père était à côté d'elle, les bras croisés, l'air impatient, tandis que Bert Neckland se vautrait près de la porte. Seul Grubby manquait. On lui avait demandé de continuer le curage du fossé.

— « Je vais faire une nouvelle tentative pour vous convaincre tous que vous courez un très grave danger, » déclara Gregory. « Vous ne voulez pas vous en rendre compte par vous-mêmes. Nous sommes tous dans la situation d'animaux rassemblés. Vous souvenez-vous de l'étrange météore tombé du ciel l'hiver dernier, Joseph ? Et vous souvenez-vous de cette rosée nauséabonde au début du printemps ? Ces deux phénomènes n'étaient pas sans liaison et ils sont en rapport avec tous les événements actuels. Ce météore était une sorte de machine de l'espace, j'en suis fermement convaincu, et qui apportait une forme de vie qui... qui n'était pas tant hostile à la vie terrestre qu'*indifférente à l'égard de sa qualité*. Les créatures de cette machine — je les appelle des Aurigiens — ont répandu la rosée sur la ferme. C'était un accélérateur de croissance, un fumier, un engrais, destiné à activer le développement des plantes et des animaux. »

— « C'est tant mieux pour nous ! » dit Grendon.

— « Non, ce n'est pas tant mieux. Tout pousse exagérément, certes, mais le goût est altéré pour convenir aux palais de ces êtres là-bas. Vous avez vu ce qui s'est passé. Vous ne pouvez plus rien vendre. Les gens ne veulent plus de vos œufs, de votre lait ou de votre viande — ils ont un goût trop fétide. »

— « Mais tout ça c'est des âneries. Nous les vendrons à Norwich. Nos produits sont les meilleurs qui aient jamais été. Nous en mangeons bien, non ? »

— « Oui, Joseph, *vous* en mangez. Mais quiconque mange à votre table est condamné. Ne comprenez-vous pas que vous êtes... « engraissés », exactement comme des cochons ou des poulets ? Votre propriété a été transformée en super-ferme et vous êtes tous de la nourriture pour les Aurigiens. »

Ces mots firent peser un silence dans la pièce et ce fut Nancy qui le rompit d'une petite voix. « Vous ne pouvez croire une chose pareille. »

— « Je suppose que ce sont ces invisibles créatures qui vous ont raconté tout cela ? » dit Grendon férocement.

— « Rendez-vous à l'évidence, comme je le fais. Votre femme — je dois être brutal, Joseph — a été dévorée, comme le chien et les cochons. Comme tout le sera avec le temps. Les Aurigiens ne sont même pas des cannibales. Ils ne sont pas comme nous. Il ne se préoccupent pas plus de notre âme ou de notre intelligence que nous nous préoccupons réellement de celles des bœufs. »

— « Personne ne va me manger, » déclara Neckland, l'air nettement écœuré.

— « Comment pouvez-vous les en empêcher ? Ils sont invisibles et je crois qu'ils peuvent mordre comme des serpents. Ils sont aquatiques et je ne pense pas qu'ils aient une taille de plus d'une soixantaine de centimètres. Comment pouvez-vous vous protéger ? » Il se tourna vers le fermier. « Joseph, le danger est immense et pas seulement pour nous en ces lieux. Au début, ils ont pu ne nous causer aucun mal parce qu'ils voulaient nous jauger — sinon je serais mort dans votre barque. A présent il n'y a plus aucun doute quant à leurs intentions hostiles. Je vous prie de me laisser aller à Heigham pour téléphoner au chef de la police de Norwich ou, tout au moins, à la milice locale, pour leur demander de venir à notre secours. »

Le fermier secoua lentement la tête et tendit le doigt vers Gregory.

— « Vous avez vite oublié, gars, ces conversations que nous avons eues sur l'avènement du socialisme et sur la manière dont les pouvoirs de l'Etat allaient être foudroyés. Dès qu'on a un peu d'ennuis, vous voulez faire appel aux autorités. Il suffirait de

quelques chiens méchants comme ma vieille Taloche pour mater n'importe quels fauteurs de trouble et je ne dis pas que je ne vais point me procurer un couple de molosses, mais vous me prenez pour un benêt si vous croyez que je vais faire venir ici les autorités. Joli retournement pour un vieux socialiste ! »

— « Vous êtes mal placé pour en parler ! » s'exclama Gregory. « Pourquoi n'avez-vous pas laissé Grubby venir ici ? Si vous étiez un socialiste, vous traiteriez les hommes sur un pied d'égalité. Au lieu de cela, vous le laissez dehors dans le fossé. Je voulais qu'il assiste à la discussion. »

Le fermier se pencha vers lui d'un air menaçant par-dessus la table.

— « Oh ! c'est ce que vous vouliez, hein ? Depuis quand cette ferme est-elle à vous ? Votre Grubby pourra aller et venir comme ça lui plaît quand elle sera à lui, aussi mettez cela dans votre poche et votre mouchoir par-dessus, gars ! Pour qui vous prenez-vous, au juste ? » Il s'approcha de Gregory, apparemment heureux de dissiper sa terreur en piquant une colère. « Vous essayez de nous faire peur à tous sur ce vieux lopin de terre, n'est-ce pas ? Eh bien, les Grendon ne sont pas des peureux, sachez-le ! Maintenant je vais vous dire quelque chose. Vous voyez ce fusil accroché là au mur ? Il est chargé. Si vous n'avez pas quitté la ferme avant midi ce fusil-là aura quitté le mur. Il sera ici, gars, ici même, dans mes deux mains, et je le ferai partir sur vous à l'endroit où cela vous fera le plus mal. »

— « Tu ne peux pas faire ça, père, » dit Nancy. « Tu sais que Gregory est notre ami. »

— « Pour l'amour de Dieu, Joseph, » ajouta Gregory, « ouvrez les yeux sur l'endroit où se cache votre ennemi. Bert, racontez à Mr. Grendon ce que nous avons vu sur l'étang, allez-y ! »

Neckland était loin d'être emballé pour se compromettre dans cette discussion. Il se gratta la tête, défit un mouchoir à pois rouges et blancs noué autour de son cou, afin de s'essuyer le visage, et murmura : « Nous avons vu une sorte d'ondulation sur l'eau, mais je n'ai rien aperçu de spécial, Mr. Gregory. Je veux dire que cela aurait pu être l'effet du vent, non ? »

— « Vous êtes donc prévenu, Gregory, » répéta le fermier. « Soyez parti de ma propriété avant midi au soleil, avec votre jument, sinon je ne réponds de rien. » Il s'en alla dehors, dans la pâle clarté du soleil, et Neckland le suivit.

Nancy et Gregory restèrent face à face, à se regarder. Il lui prit les mains, qui étaient toutes froides.

— « Tu crois à mes paroles, n'est-ce pas, Nancy ? »

— « Est-ce pour cette raison que la nourriture nous a paru avoir mauvais goût à un moment donné, pour reprendre peu après un goût acceptable ? »

— « Il a pu seulement se faire qu'au début vos organismes n'étaient pas tout à fait adaptés au poison. Maintenant ils le sont. On vous gave, Nancy. exactement comme du bétail. J'en suis certain ! J'ai peur pour toi, ma bien-aimée, j'ai si peur. Que devons-nous faire ? Reviens à Cottersall avec moi ! Mrs. Fenn a un autre joli petit salon à l'étage qu'elle accepterait sûrement de louer. »

— « Ne dis pas de bêtises, Greg ! Comment pourrais-je te suivre ? Que diraient les gens ? Non, tu vas partir maintenant et laisser passer l'orage. Si tu peux revenir demain, papa ne sera plus en colère. J'ai l'intention de l'attendre ce soir et lui parler de toi pour l'amadouer. Que veux-tu, il est à moitié fou de douleur et ne sait pas ce qu'il dit. »

— « Très bien, ma chérie. Mais sors le moins possible. Les Aurigiens, à notre connaissance, n'ont pas encore pénétré à l'intérieur, et l'on s'y trouve peut-être plus en sécurité. Surtout verrouille bien les portes et ferme les volets de toutes les fenêtres avant d'aller te coucher. Enfin conseille à ton père de monter ce fusil dans sa chambre. »

Les jours rallongeaient nettement à l'approche de l'été, aussi Bruce Fox rentra-t-il de son travail avant le coucher du soleil. Ce soir-là, en sautant de sa bicyclette, il trouva son ami Gregory qui l'attendait avec impatience.

Ils prirent le thé ensemble et, tandis que Fox se restaurait copieusement, Gregory lui raconta ce qui s'était passé à la ferme ce jour-là.

— « Tu es ennuyé, » dit Fox. « Ecoute, c'est demain dimanche. Je laisserai tomber le service au temple et je t'accompagnerai. Tu as besoin d'être aidé. »

— « Joseph peut tirer sur moi. Il le fera sûrement si j'amène un étranger. Tu peux m'aider ce soir en me disant où je peux acheter tout de suite un chien de garde pour Nancy. »

— « Pas d'histoires, j'irai avec toi. De toute façon, je trouve insupportable de ne pouvoir vérifier tous ces faits par moi-même. Nous emporterons un petit chien à tout hasard — le forgeron a eu une portée dont il veut se débarrasser. As-tu établi un plan d'action ? »

— « Un plan ? Non, rien de précis. »

— « Il te faut un plan. Grendon ne s'effraye pas trop facilement, n'est-ce pas ? »

— « J'imagine qu'il doit avoir assez peur. Nancy prétend qu'il est terrifié. Il n'a pas assez d'initiative pour trouver d'autre solution que de continuer à travailler à outrance. »

— « Ecoute, je connais ces fermiers. Ils ne croient à rien tant qu'ils n'ont pas le nez dessus. Ce que nous devons faire, c'est leur *montrer* un Aurigien. »

— « Oh ! c'est merveilleux, Bruce ! Et comment l'attraperons-nous ? »

— «Tu lui tendras un piège. »

— « N'oublie pas qu'ils sont invisibles... eh, Bruce, mais oui, pardi, tu as raison ! Il me vient la bonne idée ! Ecoute, nous n'avons plus à nous faire de tracas si nous pouvons en piéger un. Nous pourrons attraper tout le lot, si nombreux qu'ils soient, et tuer ces horribles petits êtres dès que nous les aurons capturés. »

Fox eut un sourire moqueur au-dessus d'une grosse tranche de cake aux cerises. « Nous sommes d'accord, je suppose, sur le fait que ces Aurigiens ne sont plus des socialistes utopiques ? »

Cela faciliterait beaucoup les choses, pensait Gregory, d'avoir une vision sommaire de la forme physique de ces êtres inconnus. A cet égard, le volume sur les serpents avait été une heureuse trouvaille, car non seulement il donnait une idée sur la façon dont les Aurigiens étaient capables de digérer leur proie si rapidement — « une sorte de soupe ou de bouillon » — mais il fournissait en outre une indication valable sur leur apparence. Pour vivre dans une machine de l'espace ils devaient être d'assez petite taille et apparemment des amphibies. Le problème consistait à recréer l'image d'une créature étrange : avec une peau ayant peut-être des écailles de poisson, de grandes pattes palmées comme celles d'une grenouille, une courte stature de tonneau et

une tête minuscule, avec deux grands crochets dans la mâchoire. Il ne faisait aucun doute que l'invisibilité masquait un nabot vraiment hideux !

Tout en évoquant cette sinistre image, Gregory, avec l'aide de Bruce Fox, préparait leur piège. Heureusement Grendon ne s'était pas opposé à leur entrée dans la ferme ; les paroles de Nancy avaient évidemment produit un bon effet. De plus il avait eu un nouveau coup dur. Ce matin même, presque sous ses yeux, cinq volailles avaient été réduites en un petit tas de plumes et de peaux et cela l'avait rendu morose et indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Maintenant il travaillait dans un champ éloigné. Aussi les deux jeunes gens étaient-ils libres de mettre à exécution leur plan sans être importunés — bien qu'en jetant parfois un coup d'œil anxieux sur l'étang — pendant que Nancy les observait avec inquiétude par une fenêtre de la ferme.

Elle avait près d'elle un robuste petit corniaud de huit mois, appelé Gyp, que Gregory et Bruce lui avaient amené. D'autre part, Grendon s'était procuré deux chiens féroces chez un voisin éloigné. Ces molosses aux larges gueules étaient attachés à de longues chaînes mobiles qui leur permettaient de patrouiller depuis l'abreuvoir près de l'étang jusqu'à la partie ouest de la maison, presque jusqu'aux ormes et au pont qui menait au champ de l'ouest. Ils aboyaient avec fureur la plupart du temps et semblaient causer un malaise général parmi les autres animaux, qui donnèrent de la voix sans répit durant cette matinée.

Les chiens seraient une source d'ennuis, avait déclaré Nancy, car ils refusaient de toucher à toute nourriture provenant de la ferme. Il était souhaitable qu'ils en prennent quand ils seraient suffisamment affamés.

Grendon avait planté un grand écriteau à la grille de la ferme, sur lequel il avait marqué en lettres peintes un avis pour en interdire l'entrée à tout le monde.

Armés de fourches, les deux jeunes gens sortirent des sacs de farine du moulin et allèrent les placer sur des points stratégiques à travers la cour jusqu'à la grille. Gregory emmena de l'étable un veau, qu'il attacha au bout d'une certaine longueur de fil retors pour moissonneuse-lieuse — tandis que les chiens aboyeurs lui montraient les dents. Il espéra qu'ils seraient aussi hostiles envers les Aurigiens qu'ils semblaient l'être à l'égard de la vie humaine.

Tandis qu'il tirait le veau à travers la cour, Grubby fit son apparition.

— « Vous feriez mieux de vous éloigner de nous, Grubby. Nous essayons de prendre au piège un des fantômes. »

— « Monsieur, si j'en attrape un, je l'étrangle aussi sec. »

— « Une fourche est une meilleure arme. Ces fantômes sont des petits monstres dangereux quand ils sont près de vous. »

— « J'suis costaud, gars, j'vous le dis ! J'suis capable d'en étrangler ! »

A l'appui de ses dires, Grubby retroussa un peu plus sa manche de chemise rayée et déchirée, montrant à Gregory et à Fox son énorme biceps. En même temps, il branla sa grosse tête et laissa pendre sa langue, peut-être pour mimer quelques effets de strangulation.

— « C'est un très beau bras, » reconnut Gregory. « Mais écoutez, Grubby, nous avons une meilleure idée. Nous allons mettre à mort ce fantôme à coups de fourche. Si vous voulez vous joindre à nous allez en chercher une à l'étable. »

Grubby le regarda d'un air mi-rusé mi-timide et se frappa la gorge. « Je préfère étrangler, gars. J'ai toujours eu envie d'étrangler quelqu'un. »

— « Pourquoi voudriez-vous faire cela, Grubby ? »

Le garçon de ferme baissa la voix. « J'ai toujours voulu voir si ce serait difficile. Je suis fort, voyez-vous. J'ai cultivé ma force étant jeune homme en étranglant parfois ici... mais jamais des hommes, vous savez, rien que du bétail. »

Reculant d'un pas, Gregory répondit : « Cette fois, Grubby, nous nous servons de fourches. » Pour en finir, il entra dans l'étable, prit une fourche et alla la fourrer dans la main de Grubby.

— « Continuons notre affaire, » dit Fox.

Ils étaient tous prêts à commencer. Fox et Grubby s'accroupirent dans le fossé, de part et d'autre de la grille, tenant leurs armes prêtes. Gregory vida un des sacs dans la cour, en étendant de la farine juste devant la grille, de façon que quiconque sortant de la ferme devrait marcher dessus. Puis il conduisit le veau vers l'étang.

Le jeune animal se mit à gémir avec inquiétude et la plupart des bêtes du voisinage parurent lui répondre. Les poules et les poussins s'éparpillèrent, comme frappés de démence, dans la

cour éclairée par un pâle soleil. Gregory sentit la sueur couler dans son dos, bien qu'une angoisse réfrigérante lui glaçât l'épiderme. D'une claque sur sa croupe il força le veau à entrer dans l'étang. L'animal resta dans l'eau, l'air malheureux, jusqu'à ce que Gregory l'en fit ressortir et le ramena lentement à travers la cour, laissant à main droite le moulin et le hangar à grains et à sa gauche le parterre de fleurs négligé de Mrs. Grendon, pour arriver au portail où ses alliés l'attendaient. Or, malgré sa ferme résolution de s'en abstenir, il ne pouvait s'empêcher de se retourner vers la surface plombée de l'étang pour voir si quelque chose le suivait. Il conduisit le veau sous le porche et s'arrêta. Il n'y avait pas d'autres empreintes que les siennes et celles du veau dans la farine répandue.

— « Essaye encore une fois, » conseilla Fox. « Peut-être font-ils la sieste, là-bas. »

Gregory recommença la même opération et la refit une troisième et une quatrième fois, égalisant la farine après chaque passage. Il apercevait chaque fois Nancy, qui l'observait depuis la maison, sans pouvoir l'aider. Chaque fois cette tension l'écœurait davantage.

Pourtant, quand cela se produisit il fut pris au dépourvu. Il venait de ramener le veau à la grille pour la cinquième fois lorsqu'une exclamation de Fox se joignit au concert de cris d'animaux. Rien de suspect n'avait troublé la surface de l'étang, aussi l'Aurigien devait-il avoir rôdé avec de sombres intentions près de la ferme quand soudain ses empreintes à nageoires se dessinèrent dans la farine.

Affolé, Gregory hurla, lâchant le veau qu'il tenait en laisse, et plongea sur le côté. Saisissant près du montant du portail un sac de farine ouvert, il en projeta le contenu sur l'être invisible qui avançait.

La bombe de farine explosa en saupoudrant l'Aurigien tout entier. Sa silhouette se révéla soudain, comme tracée à la craie. Malgré lui, Gregory poussa un cri perçant de terreur devant cette monstruosité qui apparaissait dans sa blancheur tourbillonnante. Sa taille surtout avait un aspect effrayant : cet être redoutable, n'ayant aucune forme humaine, trop grand pour la nature terrestre, mesurait de trois mètres cinquante à trois mètres soixante-cinq ! Invincible et horriblement rapide, il se rua vers Gregory en le menaçant de ses bras multiples !

Le lendemain matin, le Dr. Crouchorn, coiffé de son tube, apparaissait au chevet de Gregory, remerciait Mrs. Fenn qui lui apportait de l'eau chaude, et pansait la jambe blessée du jeune homme.

— « Tout bien considéré, vous vous en êtes tiré à bon compte, » fit le vieux praticien. « Mais si je puis me permettre de vous donner un conseil, Mr. Rolles, vous feriez bien de cesser vos visites à la ferme Grendon. C'est un endroit néfaste et il ne vous y arrivera rien de bon. »

Gregory acquiesça. Il n'avait rien raconté au docteur, excepté que Grendon était arrivé en courant et lui avait tiré un coup de fusil dans la jambe ; ce qui était assez exact, à part le fait qu'il passait sous silence la presque totalité de l'histoire.

— « Quand pourrai-je me lever, docteur ? »

— « Oh ! la jeune chair guérit assez vite, sinon les entrepreneurs de pompes funèbres deviendraient riches et les médecins seraient réduits à l'indigence. Dans quelques jours vous devriez être sur pied. Mais je reviendrai vous voir demain, d'ici là vous devez rester bien à plat sur le dos et garder cette jambe immobile. »

— « Je suppose que je peux écrire une lettre, docteur ? »

— « Je suppose que vous le pouvez, jeune homme. »

Dès que le Dr. Crouchorn fut parti, Gregory prit une plume et du papier et adressa quelques lignes urgentes à Nancy. Dans cette lettre il lui disait qu'il l'aimait de toute son âme et qu'il ne pouvait supporter la pensée qu'elle était restée à la ferme ; qu'il ne pourrait aller la voir avant quelques jours à cause de sa jambe blessée ; qu'elle devait donc seller aussitôt Hetty pour se rendre, avec une valise contenant ses affaires, à la *Taverne du Voyageur*, où il lui louerait une très belle chambre ; que si elle tenait un tant soit peu à lui elle devait mettre ce simple projet à exécution le jour même et le prévenir par un petit mot dès qu'elle serait installée à l'auberge.

Gregory relut deux fois sa lettre avec une certaine satisfaction, la signa et y ajouta des baisers, puis appela Mrs. Fenn en agitant une petite sonnette qu'elle lui avait procurée à cet effet.

Il lui dit que cette lettre devait être expédiée de toute urgence. Il voulait la confier à Tommy, le livreur du boulanger, pour qu'il aille la porter après sa tournée du matin, et lui donnerait un shilling pour sa peine. Bien que Mrs. Fenn se montrât réticente,

il parvint, avec quelques paroles flatteuses, à lui faire promettre qu'elle chargerait Tommy de la commission ; elle quitta la chambre à coucher en emportant la lettre et le shilling.

Aussitôt Gregory commença une autre lettre, adressée celle-là à Mr. H.G. Wells. Il y avait assez longtemps qu'il n'avait pas écrit à son correspondant, aussi son compte rendu des événements était-il plutôt longuet ; finalement il arriva aux péripéties de la veille.

J'étais si horrifié par la vue de l'Aurigien (écrivait-il) *que je restai sur place, incapable de bouger, tandis que la farine volait autour de nous. Et maintenant, comment vous décrire — alors que vous êtes sans doute la personne la plus intéressée à ce sujet vital de toutes les Iles Britanniques — ce monstre aux contours tracés en blanc ? Mes impressions furent, bien entendu, aussi brèves qu'imprécises, mais je suis surtout handicapé parce que rien sur la Terre n'est comparable à cet être surnaturel.*

Il ressemblerait, je suppose, à une oie cauchemardesque, dotee d'un cou aussi épais que le corps, à moins que ce ne soit l'inverse, le tout ne formant qu'un seul bloc. A l'extrémité du cou il n'y avait pas de tête, mais un terrible déploiement de bras de toutes sortes, un nid de cils, d'antennes et de tentacules qui se tortillaient, exactement comme si une pieuvre géante était aux prises avec un navire de guerre portugais de sa taille. L'image vous semble-t-elle ridicule ? Tout ce que je puis vous affirmer c'est qu'il fonçait sur moi, ayant le double de ma taille ou peut-être davantage, et que je trouvais son aspect presque trop terrifiant pour être supportable aux yeux d'un homme. Pourtant je ne le voyais pas en entier, mais simplement les formes révélées par la farine qui s'y trouvait collée !

Cette vision repoussante aurait été la dernière sur laquelle se serait posé mon regard sans l'intervention de Grubby, le modeste journalier dont j'ai eu l'occasion de vous parler précédemment. Il se jeta sur la créature au moment où elle se tournait vers moi. Ceci contraria notre plan, qui prévoyait que lui et Bruce Fox devaient tuer la créature à coups de fourche. Au lieu de cela, il l'étreignit aussi haut qu'il le put et tenta de l'étouffer de toute la force de ses muscles puissants. Quel terrible affrontement ! Quel combat périlleux !

Reprenant ses esprits, Bruce partit à la charge et attaqua avec sa fourche. Ce fut son cri de guerre qui me tira de ma paralysie et me fit passer à l'action. Je courus m'emparer de la fourche de Grubby et chargeai à mon tour. Ce monstre avait assez de bras pour nous combattre tous ! Il les projeta et je suis persuadé maintenant que plusieurs d'entre eux étaient pourvus d'aiguillons empoisonnés, car j'en vis un se diriger vers moi en bâillant comme une gueule de serpent. Dois-je insister sur le danger que nous courions — surtout si l'on se rappelle que l'effet du nuage de farine n'était que partiel et qu'il y avait d'autres bras invisibles qui fauchaient l'air autour de nous !

Ce qui nous sauva, ce fut la lâcheté de l'Aurigien. Je vis Bruce le piquer durement et, l'instant d'après, je pourfendis son pied avec ma fourche. Aussitôt il en eut assez. Il battit en retraite, en faisant tomber Grubby par terre, et retourna vers l'étang, à une vitesse stupéfiante. Nous nous élançâmes à sa poursuite et toutes les bêtes de la basse-cour poussèrent leurs cris sur son passage.

Comme il se jetait à l'eau, Bruce et moi essayâmes de harponner avec nos fourches sa silhouette blanche. Mais il s'éloigna en nageant avec vigueur, puis il plongea, ne laissant à la surface que des rides et un sillage écumeux de farine.

Nous sommes restés là un moment, à contempler l'eau, puis, d'un commun accord, nous sommes retournés en courant vers Grubby. Il était mort. Il gisait, le visage tourné vers le ciel, et il était méconnaissable. L'Aurigien avait dû le mordre avec ses crocs venimeux dès qu'il avait été attaqué. La peau de Grubby était très étirée et luisait curieusement. Son teint était d'un rouge terne. Il n'était plus que la caricature d'un corps humain. Toute sa substance interne avait été liquéfiée par le venin foudroyant de l'Aurigien ; il était comme une charogne ensorcelée ayant la forme géante d'un homme.

Il y avait des traces de blessures à travers sa nuque et sa gorge et ce qui avait été son visage, et sa substance se vidait par ces plaies, de sorte qu'il se dégonflait lentement dans sa couche piétinée de farine et de poussière. Il se peut que la vision de la fabuleuse tête de la Méduse, qui pétrifiait les hommes, n'était pas pire que cela, car nous restions sur place, complètement paralysés. Ce fut un coup de fusil du fermier Grendon qui nous ramena à la réalité.

Il m'avait menacé de tirer sur moi. A présent, en nous voyant piller ses stocks de farine et en nous croyant sur le point de décamper avec un veau, il fit feu dans notre direction. Nous n'avions d'autre salut que dans la fuite. Grendon n'était pas d'humeur à écouter des explications. Cette chère Nancy accourut pour l'arrêter, mais Neckland arrivait aussi à la rescousse, avec une paire de chiens sauvages grognant au bout de leurs chaînes.

Bruce et moi étions venus à cheval sur ma Daisy. Je l'avais laissée sellée. L'amenant au trot de l'écurie, je hissai Bruce en selle et m'apprêtais à monter à mon tour quand retentit une nouvelle détonation et je sentis une cuisante douleur à ma jambe. Bruce me tira à travers la selle et nous partîmes — moi à demi évanoui.

Me voici maintenant alité, mais j'espère être rétabli d'ici deux jours. Heureusement aucun os n'a été atteint par la chevrotine.

Ainsi donc vous pouvez constater que la ferme est devenue un séjour de damnés ! Il fut un temps où je croyais qu'elle pourrait même devenir un nouvel Eden, cultivant la nourriture des dieux pour des hommes pareils à des dieux. Au lieu de cela — hélas ! la première rencontre de l'humanité avec des êtres venus d'une autre planète s'est avérée désastreuse, et l'Eden s'est transformé en champ de bataille pour une guerre des mondes. Comment, après cela, nos anticipations concernant notre avenir ne pourraient-elles être que sombres ?

Avant de clore cet interminable récit, je dois répondre à une question de votre dernière lettre et vous en poser une à mon tour, d'ordre plus personnel que la vôtre.

Vous me demandez d'abord si les Aurigiens sont entièrement invisibles et vous dites — s'il m'est permis de citer votre lettre : « Toute modification dans l'indice de réfraction du cristallin rendrait la vue impossible, mais sans une telle modification les yeux seraient visibles sous forme de globules transparents. En outre, la vision nécessite une choroïde pigmentaire derrière la rétine et une cornée opaque. Alors comment les Aurigiens s'y prennent-ils pour voir ? » La réponse doit être qu'ils se passent de la vue telle que nous la connaissons, car je pense qu'ils doivent conserver à l'état naturel une invisibilité totale. Comment ils peuvent « percevoir » je ne le sais pas, mais quel que soit le sens qui les guide, il est efficace. J'ignore également de quelle façon ils s'expriment — notre énergumène ne fit entendre aucun

son lorsque je lui transperçai le pied! — néanmoins, il est évident qu'ils doivent pouvoir s'exprimer. Peut-être ont-ils tenté au début de communiquer avec nous au moyen d'un sens mystérieux que nous ne possédons pas. Ne recevant de nous aucune réponse, ils nous ont considérés comme aussi muets que le sont pour nous les animaux. S'il en est ainsi, c'est bien tragique!

Passons maintenant à ma demande personnelle. Je sais, monsieur, que vos occupations vous absorbent de plus en plus à mesure que grandit votre renommée, mais j'ai le sentiment que ce qui se passe ici, dans ce coin perdu à l'est de l'Angleterre est d'importance primordiale pour l'avenir du monde. Accepteriez-vous de distraire un peu de votre temps pour nous rendre visite? Vous auriez une chambre confortable dans l'une de nos deux auberges et le voyage en chemin de fer jusqu'ici est commode, encore que monotone — vous pouvez facilement trouver une voiture qui fait le service régulier depuis la gare de Heigham, qui n'est qu'à une douzaine de kilomètres d'ici. Vous pourriez alors voir la ferme Grendon et peut-être aussi un de ces êtres interstellaires. J'ai le sentiment que la lecture des exposés que vous recevez du signataire de ces lignes vous amuse et vous inquiète à la fois, mais je vous jure que pas un détail n'est exagéré. Dites que vous viendrez!

S'il faut vous convaincre, songez à la grande joie que cette visite ne manquera pas de donner à...

Votre sincère admirateur,
Gregory Rolles

Ayant relu cette longue lettre d'un bout à l'autre, en biffant deux adjectifs superflus, Gregory reprit sa position allongée, assez satisfait de lui. Il avait le sentiment qu'il était toujours engagé dans la lutte, bien que temporairement hors de combat.

Mais il reçut en fin d'après-midi d'alarmantes nouvelles. Tommy, le mitron, s'était bien rendu jusqu'à la ferme Grendon. Puis les bruits fâcheux qui couraient au village sur le compte de celle-ci lui revinrent en mémoire et il se demanda s'il allait y entrer. Les animaux de la ferme faisaient entendre un caquetage anormal, entrecoupé par des coups de marteau, et lorsque Tommy s'avança furtivement et aperçut le fermier lui-même, l'air aussi noir qu'un charbonnier, qui dressait dans la cour une grande chose ressem-

blant à un gibet — le garçon perdit la tête et rebroussa chemin à toute allure, sans avoir remis la lettre à Nancy.

Gregory resta couché dans son lit en se faisant du mauvais sang au sujet de Nancy jusqu'à ce que Mrs. Fenn vînt lui monter son souper sur un plateau. Au moins il connaissait maintenant la raison pour laquelle les Aurigiens n'étaient pas entrés dans la maison ; ils étaient beaucoup trop grands pour pouvoir s'y introduire. La jeune fille serait en sécurité aussi longtemps qu'elle resterait à l'intérieur — pour autant que quelqu'un pût être en sécurité sur cette terre vouée à un sort tragique.

Il s'endormit tôt ce soir-là. Au petit matin il eut un cauchemar. Il se trouvait dans une ville étrange, dont tous les bâtiments étaient neufs et dont les habitants portaient des costumes brillants. Un arbre poussait dans un square. Dans son rêve, Gregory était en rapport particulier avec l'arbre : il le nourrissait. Il avait pour tâche de pousser les gens qui passaient près de l'arbre contre son tronc. C'était un arbre à salive. Des lèvres rouges, accrochées aux branches comme des feuilles, laissaient couler le long de son écorce lisse des quantités de salive. L'arbre devenait énorme grâce aux gens dont il se nourrissait. Quand ils étaient projetés contre lui, ils pénétraient dans la substance ligneuse. Un peu de salive rejaillit sur Gregory, mais au lieu de le dissoudre, elle lui donna le pouvoir de dissoudre tout ce qu'il touchait. Ayant eu le malheur d'enlacer la jeune fille qu'il aimait et de tendre vers elle ses lèvres, il vit son visage perdre entièrement sa peau. Il se réveilla en versant des larmes de désespoir et en tâtonnant à l'aveuglette pour allumer le gaz.

5

Le Dr. Crouchorn vint tard dans la matinée et déclara à Gregory qu'il lui fallait au moins encore trois jours de repos complet pour la guérison des muscles de sa jambe. Gregory, restant étendu, était très mécontent de lui. Se rappelant son mauvais rêve, il se dit qu'il s'était montré bien négligent envers Nancy, la jeune fille qu'il aimait. La lettre qu'il lui avait écrite restait en souffrance sur sa table de chevet. Après que Mrs. Fenn lui eût monté son repas, il résolut d'aller voir Nancy lui-même. Sans manger, il se tira du lit et s'habilla lentement.

Sa jambe était plus douloureuse qu'il ne l'aurait cru, mais il descendit l'escalier et gagna l'écurie sans trop de mal. Daisy parut contente de le voir. Il lui caressa le museau et appuya la tête contre sa longue joue, simplement parce qu'il avait du plaisir à la retrouver.

— « C'est peut-être la dernière fois que tu dois entreprendre ce difficile voyage, ma fille, » dit-il.

La seller fut relativement aisé. Par contre, l'effort qu'il dut faire pour monter en selle le fit beaucoup souffrir. Mais enfin il s'installa à son aise et prit la route familière et désolée vers le domaine des Aurigiens. Plus d'une fois il dut arrêter la jument pour attendre que se calment ses élancements. Il vit qu'il perdait son sang en abondance.

En approchant de la ferme il comprit ce que le mitron avait voulu dire au sujet du gibet que Grendon avait dressé. Un poteau avait été planté au milieu de la cour. Un câble aboutissait à son extrémité, sur laquelle était installée une forte lampe à incandescence, de sorte que toute la surface de la cour pouvait être éclairée la nuit.

Il y avait un autre changement dans les lieux. On avait élevé une clôture de bois derrière l'abreuvoir, pour couper l'étang de la ferme. Mais, sur un point, une partie en avait été abattue, après avoir volé en éclats, et semblait écrasée d'une façon sinistre, comme si quelque chose de monstrueux avait traversé la barrière sans y faire attention.

Un chien féroce était enchaîné juste à l'intérieur de la grille, aboyant à tue-tête, à la consternation de la basse-cour. Gregory n'osait pas entrer. Tandis qu'il se demandait comment venir à bout de ce nouveau problème, la porte de la maison s'entrebâilla et Nancy regarda à la dérobée. Il l'appela en lui faisant des signes désespérés.

Elle courut timidement à sa rencontre et le fit entrer, en retenant le chien. Gregory l'embrassa sur la joue, apaisé au contact de son corps pulpeux, qu'il serrait dans ses bras.

— « Où est ton père ? »

— « Mon chéri, ta jambe, ta pauvre jambe ! Elle saigne encore ! »

— « Peu importe ma jambe. Où est ton père ? »

— « Il est dans la prairie du sud, à ce qu'il me semble. »

— « Bien ! Je vais aller lui parler. Nancy, je veux que tu rentres et que tu fasses tes valises. Je t'emmène avec moi. »

— « Je ne peux pas abandonner père ! »

— « Tu le dois. Je vais aller lui parler maintenant. » Tandis qu'il boitillait à travers la cour, elle lui annonça craintivement : « Il a toujours son espèce de fusil avec lui... sois prudent ! » Les deux chiens attachés à la chaîne le suivirent tout le long du chemin, jusqu'à l'angle de la maison, s'étranglant presque dans leurs efforts pour lui sauter dessus, leurs crocs dangereusement proches de ses chevilles. Il aperçut Neckland en contrebas de la petite hutte de Grubby, occupé à scier du bois ; le fermier n'était pas avec lui. Instinctivement, Gregory se dirigea vers la porcherie.

Il faisait sombre là-dedans. Grendon travaillait dans le noir. Il laissa tomber son seau en voyant Gregory et s'avança, l'air menaçant.

— « Vous êtes revenu ? Pourquoi n'êtes-vous pas resté à l'écart ? Vous n'avez donc pas vu l'avis à la grille ? Je ne veux plus vous voir ici, gars. Je sais que vous êtes bien intentionné et je ne vous veux pas de mal, mais je vous tuerai, comprenez-vous, je vous tuerai si jamais vous revenez ici. J'ai assez de soucis comme ça, sans que vous m'en donniez d'autres. Allons, passez votre chemin ! »

Gregory resta sur place.

— « Mr. Grendon, êtes-vous aussi fou que l'était votre femme avant de mourir ? Vous rendez-vous compte que vous pouvez subir le sort de Grubby à tout moment ? Est-ce que vous réalisez ce que vous hébergez dans votre étang ? »

— « J'suis pas tombé sur la tête. Mais supposons que ces choses là-bas mangent tout, y compris les humains. Supposons que cette ferme leur appartient maintenant. Ces choses ont toujours besoin de quelqu'un qui s'en occupe. Alors je crois qu'elles ne me feront pas de mal. Aussi longtemps qu'elles me verront travailler dur elles ne me feront pas de mal. »

— « Elles vous engraissent, comprenez-vous ? Malgré le dur labeur que vous fournissez, vous avez dû prendre plus de six kilos ce dernier mois. Est-ce que ça ne vous fait pas peur ? »

Quelque chose parut flancher pendant un moment dans le maintien du fermier. Il regarda autour de lui d'un air hagard. « J'dis point que j'ai point peur. J'dis que je fais ce que j'ai à

faire. Nos vies ne nous appartiennent pas. A présent faites-moi la faveur de décamper d'ici. »

Le regard de Gregory avait suivi instinctivement celui de Grendon. Pour la première fois il remarqua dans la pénombre la taille des cochons. Il voyait leurs grands et larges dos noirs qui dépassaient le haut des soues. Ils avaient la taille de jeunes bœufs.

— « Ceci est une ferme de la mort, » dit-il.

— « La mort est toujours la fin pour nous tous, qu'on soit un cochon, une vache ou bien un homme. »

— « Ça va, Mr. Grendon, vous êtes libre de le penser si cela vous plaît. Ce n'est pas ma façon de voir et je ne laisserai pas ceux qui dépendent de vous souffrir de votre folie. Mr. Grendon, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille. »

Pendant les trois premiers jours qui suivirent son départ de la ferme, Nancy Grendon resta alitée dans sa chambre de la *Taverne du Voyageur*. Elle était en danger de mort. Il semblait que toute nourriture normale l'empoisonnait. Mais progressivement, grâce aux bons soins du docteur Crouchorn — terrorisée peut-être à la pensée de la colère qu'elle ferait éclater si son état ne s'améliorait point — elle recouvra ses forces.

— « Tu as bien meilleure mine aujourd'hui, » fit Gregory, en lui pressant la main. « Tu seras bientôt sur pied et d'attaque, une fois que ton organisme sera libéré de toute l'alimentation nuisible de la ferme. »

— « Greg, mon chéri, promets-moi de ne plus retourner à la ferme. Tu n'as plus besoin d'y aller maintenant que je n'y suis plus. »

Il baissa les yeux et répondit : « En ce cas tu n'as pas besoin de me demander cette promesse, non ? »

— « Je veux seulement être certaine que nous n'y retournerons ni l'un, ni l'autre. La vie que mène là-bas mon père, j'en suis sûre, est celle d'un homme sur qui on a jeté un sort. Moi-même j'ai l'impression de reprendre ma raison, mais je ne veux pas que tu risques de perdre la tienne ! Supposons que ces espèces d'Aurigiens nous aient suivis jusqu'ici, à Cottersall ? »

— « Tu sais, Nancy, je me suis demandé plusieurs fois pourquoi ils se cantonnaient dans la ferme comme ils le font. On

pourrait croire que, s'étant rendu compte qu'ils pouvaient vaincre si aisément les êtres humains, ils attaqueraient tout le monde ou feraient venir d'autres congénères pour essayer de nous envahir. Or, ils semblent se contenter parfaitement de leur séjour dans cet espace restreint. »

Elle sourit. « Je ne suis peut-être pas très intelligente par comparaison avec toi, mais je peux te donner une réponse à cette question. Je crois qu'il n'y en a que deux, qui sont venus, avec leur machine de l'espace, passer des vacances dans notre vieux monde, exactement comme nous pourrions passer quelques jours à Great Yarmouth pour notre voyage de noces. Peut-être sont-ils en voyage de noces. »

— « En voyage de noces ! Quelle horrible idée ! »

— « Eh bien, en vacances alors. C'est une idée de mon père — il dit qu'ils ne sont que deux, considérant la Terre comme un lieu de séjour tranquille. Les gens aiment une bonne nourriture quand ils sont en vacances, n'est-ce pas ? »

Il regarda Nancy d'un air épouvanté.

— « Mais c'est affreux ! Tu essayes de présenter les Aurigiens comme des êtres *agréables !* »

— « Bien sûr que non, grand bêta ! Mais je suppose qu'ils sont agréables l'un pour l'autre. »

— « Ma foi, je préfère les considérer comme un danger public. »

— « Raison de plus pour t'éloigner d'eux ! »

Mais être loin des yeux ne voulait pas dire hors d'atteinte pour la pensée. Gregory reçut une autre lettre du Dr. Hudson-Ward, aimable et encourageante, mais il n'essaya même pas d'y répondre. Il ne pouvait se faire à l'idée d'accepter un emploi qui l'obligerait à quitter la région, bien que la nécessité de gagner sa vie devînt pressante, vu ses projets matrimoniaux. Les modestes subsides paternels ne pourraient subvenir aux frais d'un ménage. Pourtant il n'arrivait pas à concentrer ses pensées pour s'attaquer à des problèmes d'ordre matériel. C'était une autre lettre qu'il attendait et seules les horreurs de la ferme obsédaient son esprit. Et puis, la nuit suivante, il rêva de nouveau à l'arbre à salive.

Ce soir-là, il s'arma d'assez de courage pour en parler à Fox et à Nancy. Tous trois se réunirent dans la petite arrière-salle douillette du bar de la *Taverne du Voyageur,* un coin discret aux

sièges garnis de peluche rouge, où nul ne les dérangea. Nancy avait retrouvé sa bonne mine et était sortie faire un petit tour l'après-midi, au soleil.

— « Les gens se livraient volontairement à l'arbre à salive. Quant à moi, je n'y p r e n a i s aucune part, mais j'avais la nette impression qu'ils n'étaient pas vraiment tués par l'arbre mais plutôt transformés en autre chose — peut-être de moins humain. Et cette fois-là, je vis que l'arbre était constitué d'un quelconque métal et qu'il grandissait, grandissait grâce à des pompes — dont on apercevait à travers la salive les armatures géantes et les pistons, tandis que par les branches jaillissait de la vapeur. »

Fox se mit à rire, l'air peu compatissant. « Cela me semble une préfiguration de l'avenir, quand on fera même pousser les plantes mécaniquement. Les événements t'obsèdent l'esprit, Greg ! Ecoute, ma sœur se rend demain à Norwich, elle conduira le cabriolet de son oncle. Pourquoi ne l'accompagneriez-vous pas tous les deux ? Elle va acheter quelques parures pour sa robe de mariée, ce qui devrait vous intéresser, Nancy. Vous pourriez ensuite vous arrêter chez l'oncle de Greg pendant deux jours. Je te promets de te prévenir dès que les Aurigiens envahiront Cottersall, de sorte que tu ne rateras pas le spectacle. »

Nancy saisit le bras de son fiancé. « S'il te plaît, Gregory, pouvons-nous y aller ? Il y a bien longtemps que je n'ai pas été à Norwich et c'est une jolie ville. »

— « Ce serait une bonne idée, » répondit-il d'un ton dubitatif.

Ses deux interlocuteurs insistèrent auprès de lui jusqu'à ce qu'il dût céder. Il mit fin à la petite réunion dès qu'il fut convenable de le faire, embrassa Nancy en lui souhaitant bonne nuit et se hâta de retourner à la boulangerie. D'une chose il était certain : même s'il ne devait s'absenter de la région que pendant quelques jours il fallait qu'il jette un coup d'œil sur la ferme avant de partir, pour voir ce qui s'y passait.

Dans le crépuscule d'été, l'aspect de la ferme était tout à fait insolite. Partout s'élevaient d'épaisses clôtures de bois, hautes de trois mètres cinquante, et hâtivement créosotées. On sentait qu'on les avait dressées en désespoir de cause, dans l'intention de masquer la ferme au regard des passants, mais c'était fait en dé-

pit du bon sens. Il n'y en avait pas seulement dans la cour, mais à la limite des terres, à intervalles irréguliers, et aussi, de façon irrationnelle, parmi les arbres fruitiers, également au milieu d'une fougeraie, dans la désolation, enfin en plein marais, hors de propos. Un bruit de martèlement furieux, ponctué par les cris inlassables des bêtes, indiquait que l'on continuait à fabriquer d'autres clôtures.

Mais ce qui donnait surtout à l'endroit son aspect surnaturel c'était l'éclairage. Le poteau dispensant la lumière électrique, jusque-là solitaire, avait maintenant cinq compagnons : un près de la grille, l'autre près de l'étang, le troisième derrière la maison, le quatrième à l'extérieur du hangar de la machine et le cinquième près de la porcherie. Leur hideuse réverbération jaune réduisait le décor à une sorte d'invraisemblable image que l'on pourrait découvrir avec perplexité dans la nuit éternelle d'un tombeau égyptien.

Gregory était devenu trop prudent pour essayer d'entrer par la grille. Il attacha Daisy aux branches basses d'un arbre épineux et se mit en route à travers un terrain inculte pour pénétrer dans la propriété Grendon par la prairie du sud. Tandis qu'il s'avançait à pas de loup vers les dépendances éloignées, il pouvait constater combien le sol de la ferme différait des terres environnantes. Le blé était déjà si haut que son incessant bruissement agité semblait presque une menace dans la nuit. Les fruits avaient mûri vite. Les fraisiers avaient des baies grosses comme des poires. Les courges gisaient sur leur tas de fumier comme des polochons tachés, luisant sous un lointain rai de lumière. Dans le verger, les arbres craquaient, ployant sous le poids de ballons déformés, qui passaient pour des pommes ; l'une d'elles, trop mûre, tomba par terre, avec un bruit lourd de fruit d'automne. Partout dans la ferme il y avait un léger mouvement et du bruit, à tel point que Gregory s'arrêta pour écouter.

Le vent se levait. Les ailes du vieux moulin se mirent à tourner, avec un grincement pareil au cri perçant d'une mouette. Dans son hangar, la machine à vapeur soufflait sans défaillance sur deux notes, en produisant de l'énergie. Les chiens se déchaînaient toujours, accompagnés par le chœur affolé des animaux. Gregory se rappela l'arbre à salive ; ici, comme dans son rêve, c'était comme si l'agriculture était devenue une industrie. On eût dit que les impulsions de la nature avaient été avalées par le

nouveau dieu de la Science. Dans l'écorce des arbres montait la sombre pression de forces nouvelles et inconnues.

Il se dit qu'il devait se hâter de poursuivre son chemin. Il avança prudemment à travers les zones déconcertantes d'ombre et de lumière, découpées par les clôtures et les poteaux électriques. En s'approchant de la porte de derrière de la maison, il vit une lanterne allumée à la fenêtre de la cuisine. Gregory hésitait quand, tout à coup, un fracas de verre brisé retentit à l'intérieur.

Prudemment, il dépassa le fenêtre et regarda avec attention par la porte ouverte. Depuis la salle commune lui parvint la voix de Grendon. Elle avait une curieuse intonation étouffée, comme si l'homme se parlait à lui-même.

— « Reste couché là ! Tu ne me sers à rien. C'est une épreuve de force. Oh ! mon Dieu, protège-moi pour me permettre de faire mes preuves ! Tu avais rendu ma terre stérile jusqu'à présent — maintenant laisse-moi la moissonner ! Je ne sais pas ce que Tu fais. Je n'avais pas l'intention d'abuser, mais cette ferme-ci c'est toute ma vie. Qu'ils soient maudits, qu'ils soient tous maudits ! Ce sont tous des ennemis. » Il continua sur le même ton ; l'homme divaguait comme s'il était ivre. Comme attiré par une horrible fascination, Gregory s'avança jusqu'à ce qu'il eût franchi le carrelage de la cuisine et se trouvât sur le seuil de la grande salle. Il jeta un coup d'œil circulaire par la porte entrouverte jusqu'à ce qu'il aperçut le fermier, silhouette obscure dressée au milieu de la pièce.

Une bougie était posée sur la cheminée éteinte et sa flamme papillotante se reflétait dans des sous-verres qui représentaient de gauches dessins d'animaux. Evidemment on avait coupé l'électricité de la maison pour donner un courant supplémentaire aux nouveaux éclairages extérieurs.

Grendon tournait le dos à Gregory. La bougie éclairait une de ses joues creuses et non rasées. Son dos semblait se courber un peu sous le poids de ce qu'il croyait être ses responsabilités. Malgré tout, Gregory, en fixant les yeux sur ce dos revêtu de cuir, arrivait à éprouver une sorte de respect pour l'indépendance de cet homme et pour le mystère que cachait son apparente simplicité. Il observa Grendon, tandis qu'il sortait par la porte de devant, la laissant grande ouverte, et s'éloignait dans la cour en continuant à marmonner. Il disparut à l'angle de la maison

et le bruit de ses pas se perdit dans une recrudescence d'aboiements.

Ce tumulte n'empêcha pas Gregory d'entendre un gémissement tout proche. Scrutant l'ombre, il aperçut un corps gisant sous la table, qui roula sur lui-même en écrasant du verre brisé. L'homme poussa des cris effarés et, sans le distinguer nettement, Gregory reconnut Neckland. Il enjamba l'homme et lui soutint la tête, en repoussant du pied, ce faisant, un poisson farci.

— « Ne m'tuez pas, patron ! Je voulais seulement partir d'ici. »

— « Bert ? C'est moi, Greg. Bert, êtes-vous gravement touché ? »

Il voyait plusieurs blessures. La chemise du gars avait été littéralement arrachée de son dos et, en roulant dans le verre brisé, il s'était tailladé le dos et les côtes. Plus sérieuse paraissait une grande zébrure au-dessus d'une épaule, dont la couleur fonçait à vue d'œil.

S'essuyant le visage et parlant d'une voix plus normale, Neckland prononça : « Gregory ? Je vous croyais là-bas, à Cottersall ? Que faites-vous ici ? S'il vous trouve là, il vous tuera en cinq sec ! »

— « Que vous est-il arrivé, Bert ? Pouvez-vous vous relever ? »

Le journalier avait repris possession de ses facultés. Il étreignit le bras de Gregory en l'implorant : « Parlez bas, pour l'amour du Christ, sinon il nous entendra et reviendra me régler mon compte une fois pour toutes ! Il a complètement perdu la tête, il dit que ces choses dans l'étang sont ici en vacances. Il a failli m'arracher la tête de l'épaule avec son gourdin ! C'est heureux que j'aie le crâne solide ! »

— « Pourquoi vous a-t-il cherché querelle ? »

— « Je vais vous parler franc, m'sieur, cette ferme me donne vraiment la frousse. Ces choses qui vivent dans l'étang vont me dévorer et me vider jusqu'à la moelle comme elles l'ont fait pour Grubby, si je reste encore là. Alors j'ai déguerpi pendant que Joe Grendon ne me regardait pas et je suis venu ici ramasser mes cliques et mes claques pour quitter la ferme aussitôt. Tout cet endroit est mauvais, c'est le berceau du mal et il devrait être détruit. L'enfer ne doit pas être pire que cette ferme ! »

Tout en parlant il s'était levé, gardant son équilibre avec l'aide de Gregory. Puis il se dirigea en grommelant vers l'escalier.

— « Bert, » l'interpella Gregory, « si nous attaquions Grendon

et le mettions hors de combat ? Nous pourrions alors le porter dans la charrette et partir d'ici ensemble. »

Neckland se retourna pour le regarder, le visage caché dans l'ombre et se massant d'une main son épaule.

— « Je ne vous empêche pas d'essayer ! » dit-il et il se mit à escalader les marches d'un pas ferme.

Gregory ne bougea pas de sa place, observant la fenêtre du coin de l'œil. Il était venu à la ferme sans intention précise, mais à présent que l'idée venait d'être exprimée, il comprit que c'était à lui d'essayer de retirer Grendon de sa ferme. Il se sentit dans l'obligation de le faire ; car, bien qu'il ait perdu son ancienne estime pour Grendon, cet homme continuait à exercer sur lui une sorte de fascination et il était incapable de laisser un être humain, si obstiné qu'il fût, affronter seul les horreurs extra-terrestres de la ferme. Il lui vint à l'esprit qu'il pourrait obtenir du secours de maisons éloignées, les cottages Dereham, si seulement le fermier était mis, d'une manière ou d'une autre, dans l'impossibilité d'accueillir les intrus à coups de fusil.

Le hangar de la machine ne possédait qu'une fenêtre, très haute et munie de barreaux. Il était construit en briques et sa porte massive pouvait être barrée et verrouillée à l'extérieur. Peut-être serait-il possible d'attirer Grendon là-dedans ; on pourrait alors obtenir de l'aide extérieure.

Non sans appréhension, Gregory alla vers la porte ouverte et son regard plongea dans l'ombre confuse. Il scruta anxieusement le sol, à l'affût de traces de pas plus sinistres que celles du fermier, mais les Aurigiens ne donnaient aucun signe d'activité. Il s'avança dans la cour.

Il n'avait pas fait vingt mètres lorsque des cris de femme retentirent. Leur son lui serra la poitrine dans un étau de glace et l'image de cette pauvre folle qu'était Mrs. Grendon lui revint en mémoire. Puis il reconnut, d'après quelques appels stridents, la voix de Nancy. Elle criait encore quand il se mit à courir à toute allure le long du côté de la maison plongé dans l'ombre

Ce n'est que plus tard qu'il se rendit compte qu'il avait eu l'impression de courir à la rencontre de la grande clameur belliqueuse des animaux. Les plus bruyants étaient les cochons, qui faisaient un tapage infernal ; chaque porc semblait adresser un

véhément et incompréhensible discours à un interlocuteur mystérieux. Or, c'est vers la porcherie que courait Gregory, zigzaguant entre les clôtures géantes et les hautes lumières blafardes.

Le vacarme dans la porcherie était assourdissant. Chaque animal attaquait les cloisons de sa soue avec ses pieds fourchus. Une lumière se balançait au-dessus de la stalle du milieu. Grâce à elle, Gregory vit aussitôt combien étaient terribles les changements survenus à la ferme depuis sa dernière visite. Les truies avaient enflé démesurément et leurs grandes oreilles claquaient contre leurs joues comme des battoirs. Leurs échines hirsutes se bombaient presque jusqu'aux chevrons de leur cellule.

Grendon se trouvait à l'entrée opposée. Il tenait dans ses bras sa fille évanouie. Le contenu d'un sac de pâtée pour cochons était répandu à ses pieds. Il avait entrouvert le portillon d'une soue et tentait de se faufiler contre le flanc d'un porc dont la puissante épaule était presque au niveau de la sienne. Il se tourna et regarda fixement Gregory. Sa mine hébétée était plus effrayante que n'importe quelle expression de colère.

Il y avait une autre présence dans la place. Près de Gregory, un portillon de stalle s'ouvrit soudain. Deux truies encastrées dans la soue trop étroite glapirent d'une terrible voix de fausset, car elles flairaient nettement la présence d'un monstre affamé. Elles se mirent à ruer à l'aveuglette et toutes les autres bêtes manifestèrent leur peur par solidarité. Lutter était inutile. Un Aurigien était là. Sa présence invisible et empoisonnée était aussi inéluctable que si la Mort elle-même était apparue avec sa faux toujours prête et le sourire figé de son crâne de squelette. Un flux rosâtre se répandit sur le dos de l'une des truies. Presque aussitôt, sa grande carcasse commença à se dégonfler ; en un clin d'œil sa substance fut ingérée.

Gregory ne resta pas à observer jusqu'au bout l'écœurante opération. Il avait bondi en avant, car le fermier s'était remis en mouvement. Or il était facile maintenant de voir ce qu'il allait faire. Il poussa sa fille dans la dernière soue et la laissa tomber au fond de la mangeoire de métal. Aussitôt les truies s'y tournèrent en claquant des mâchoires pour s'occuper de cette nouvelle provende. Ayant les mains libres, Grendon s'avança vers des tasseaux scellés dans le mur. Ils supportaient son fusil.

A présent, le tumulte dans la porcherie avait atteint son paroxysme. La truie dont la compagne avait été si rapidement in-

gurgitée s'échappa et fit irruption dans le couloir central. Elle resta un moment immobile — et ce fut une chance, sinon Gregory eût été piétiné — comme si elle était déconcertée, ne sachant que faire de sa liberté. Il y eut une secousse et un autre cochon se débattit pour la rejoindre. Des briques se désagrégèrent, des portillons plièrent. Gregory fit un bond de côté pour éviter le deuxième porc, qui se libéra pesamment, et l'instant d'après la porcherie était grouillante d'animaux aux corps grotesques, se bousculant pour se frayer un chemin vers la liberté.

Gregory venait d'atteindre Grendon, mais, au moment même où ils allaient s'affronter, ils furent pris dans la débandade. Un sabot écrasa le cou-de-pied de Grendon. Gémissant de douleur, il bascula en avant et fut aussitôt foulé aux pieds de ses créatures. Gregory eut à peine le temps de sauter dans la soue la plus proche avant qu'elles n'aient passé dans un bruit de tonnerre. Nancy faisait des efforts pitoyables pour grimper hors de la mangeoire, pendant que les deux bêtes auxquelles on l'avait jetée en pâture se démenaient pour se frayer à grands coups de pied un chemin vers la liberté. Avec une force brutale, irraisonnée — presque inconsciente — il redressa la jeune fille. Il se mit à sauter jusqu'à ce qu'il parvînt à s'agripper à l'une des poutres surplombantes, par-dessus laquelle il passa une jambe, puis il se laissa pendre vers le bas, réussit à empoigner Nancy et à la hisser vers lui.

Ils étaient sains et saufs, mais leur sécurité n'était que provisoire. Dans le vacarme et la poussière ils virent que les bêtes géantes obstruaient complètement les deux issues. Dans l'intervalle il y avait une sorte de champ de bataille, où des animaux se mettaient en pièces pour gagner l'extrémité opposée du bâtiment — mais les stalles étaient également menacées de démolition.

— « Il fallait que je te suive, » haleta Nancy. « Mais, père... je crois qu'il ne m'a même pas reconnue ! »

Du moins, songea Gregory, n'a-t-elle pas vu son père piétiné dans cette cohue. Il aperçut par hasard le fusil que Grendon n'avait pas eu le temps de saisir et qui reposait toujours sur ses tasseaux. En rampant le long d'une solive transversale il lui serait facile de l'atteindre. Il pria Nancy de rester assise sur la poutre et avança en se tortillant le long de la traverse, à moins d'un mètre au-dessus des dos ondulants des porcs. Au moins, le

fusil leur procurerait une certaine protection : l'Aurigien, malgré les horribles particularités qui le différenciaient de l'humanité, ne devait guère être immunisé contre une décharge de plomb.

En s'emparant de l'arme désuète, Gregory eut subitement l'intense désir de tuer un de ces monstres invisibles. A cet instant il se rappela ses premiers espoirs à leur sujet : qu'ils pouvaient être d'une essence supérieure, des créatures pleines de sagesse et des esprits éclairés, arrivant d'une société mieux faite, où les activités des citoyens étaient régies par des codes d'une moralité plus haute. Il avait pensé que c'est exclusivement à une telle civilisation que serait dévolu le don divin de pouvoir voyager à travers l'espace planétaire. Or, la vérité pouvait se trouver à l'opposé : peut-être qu'un aussi vaste objectif ne pouvait-il être atteint que par des espèces assez impitoyables pour dédaigner des intentions plus humaines. Dès que cette pensée l'effleura, son esprit fut dominé par une vaste vision morbide de l'univers, dans laquelle les races qui avaient pour idéal l'amour, la bonté, l'intelligence, devaient à jamais se tapir en tremblant sur leurs petites planètes, pendant que les destructeurs de l'univers circuleraient parmi elles, débarquant là où ils pourraient donner libre cours à leurs instincts cruels ou satisfaire leurs appétits incessants.

Il rebroussa chemin vers Nancy, en se propulsant au-dessus de la sanglante mêlée porcine.

En silence, la jeune fille lui montra du doigt l'autre extrémité du local. L'entrée venait de s'écrouler et les truies se ruaient dans la nuit. Mais l'une d'elles tomba, s'empourprant dans sa chute, et s'aplatit sur le sol comme un sac informe. Une autre, passant par le même endroit, subit le même sort.

L'Aurigien était-il en colère? Les porcs, dans leur charge aveugle, l'avaient-ils blessé ? Gregory leva le fusil et l'épaula. Ce faisant, il aperçut un longue forme hallucinante se dessiner faiblement dans l'air ; il y avait eu assez de boue et de sang éclaboussés pour marquer l'Aurigien et le rendre en partie visible. Gregory fit feu.

Le recul faillit le faire tomber de son perchoir. Il ferma les yeux, abasourdi par la détonation, et eut vaguement conscience que Nancy se cramponnait à lui, en criant : « Oh ! tu es un homme merveilleux, un homme merveilleux ! Tu l'as eu, ce vieux sagouin, tu as mis en plein dans le mille ! »

Il rouvrit les yeux et regarda à travers la fumée et la poussière. L'ombre qui représentait l'Aurigien chancelait. Elle tomba. Elle tomba parmi les dépouilles déformées des deux truies qu'elle avait tuées et des fluides corrompus éclaboussèrent les dalles. Puis elle se releva. Les jeunes gens la virent avancer vers la porte défoncée et disparaître.

Pendant un moment, ils restèrent assis, à se regarder, leurs visages arborant une expression de triomphe mêlé de perplexité. A part une bête grièvement blessée, tous les porcs avaient maintenant vidé les lieux. Gregory descendit sur le sol et aida Nancy à le rejoindre. Ils contournèrent de leur mieux les répugnantes souillures et sortirent d'un pas chancelant à l'air frais.

Par-delà le verger, d'étranges lueurs apparaissaient aux fenêtres derrière la maison de la ferme.

— « Il y a le feu ! Oh ! Greg, notre pauvre demeure brûle ! Vite, nous devons ramasser ce que nous pouvons ! Tous les beaux sous-verres de papa... »

Il la retint violemment, penché vers elle de façon à lui parler en pleine figure. « C'est Bert Neckland qui l'a fait ! Il l'a fait ! Il m'a dit que l'endroit devait être détruit et c'est ce qu'il a fait. »

— « Alors, allons-y. »

— « Non, non, Nancy, nous devons laisser brûler la maison ! Ecoute ! Il y a un Aurigien blessé qui rôde ici quelque part. Nous ne l'avons pas tué. Si ces choses éprouvent de la rage, de la colère, du dépit, elles vont essayer de nous tuer maintenant — n'oublie pas qu'elles doivent être plusieurs ! Si nous tenons à la vie nous n'irons pas dans cette direction. J'ai laissé Daisy juste de l'autre côté de cette prairie, elle nous ramènera tous deux à la maison, en sécurité. »

— « Greg, mon chéri, ma maison est ici ! » criait-elle dans son désespoir.

Les flammes bondissaient plus haut. Les fenêtres de la cuisine volèrent en éclats. Gregory courait en entraînant sa compagne dans la direction opposée, en criant avec frénésie : « Ton seul foyer c'est chez moi ! Maintenant, ton seul foyer c'est chez moi ! »

Elle courait à présent avec lui, sans plus protester, et ils s'enfoncèrent tous deux dans les hauts herbages touffus.

Quand ils eurent gagné la piste et retrouvé la jument, qui

s'agitait, ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle et regardèrent derrière eux.

La maison était entièrement embrasée. Il était évident que plus rien ne pouvait la sauver. Des flammèches avaient volé vers le moulin et l'une des ailes avait pris feu. Auprès de ce décor, les lumières électriques brillaient d'un éclat blafard et spectral à l'extrémité des poteaux. Parfois la silhouette d'un gigantesque animal affolé passait en courant n'importe où. Soudain, il y eut comme une lueur d'éclair et toutes les lumières électriques s'éteignirent. Un des animaux pris de panique venait de renverser un poteau qui, en s'écrasant dans l'étang, avait provoqué un court-circuit général.

— « Allons nous-en, » fit Gregory, en aidant Nancy à monter en selle. Comme il montait derrière elle, un grondement naquit, s'amplifia et changea de tonalité. Il cessa brusquement. Un épais nuage de vapeur ondula au-dessus de l'étang, d'où s'éleva la machine de l'espace. Elle monta, monta, monta, vision qui vous glaçait soudain le cœur d'effroi. Elle s'élança dans le doux ciel nocturne, se perdit un moment, se mit à briller faiblement, parut déjà terriblement éloignée.

Gregory la chercha des yeux, désespérément, mais elle était partie, déjà au-delà des fragiles confins de l'atmosphère terrestre. Une terrible dépression s'empara de lui, d'autant plus terrible qu'elle était irrationnelle. Et puis il eut une pensée, qu'il extériorisa de vive voix : « Peut-être n'étaient-ils ici qu'en vacances ! Peut-être se sont-ils bien amusés et qu'ils parleront à leurs amis de cette petite planète ! Peut-être que la Terre n'a qu'un avenir de station d'été pour des millions d'Aurigiens ! »

Minuit sonnait au clocher de l'église quand ils passèrent devant les premières maisons de Cottersall.

— « Nous irons d'abord à l'auberge, » déclara Gregory. « Il ne m'est pas commode de déranger Mrs. Fenn à cette heure tardive, mais ton hôtelier ira nous chercher de la nourriture et de l'eau chaude et veillera à ce que tes écorchures soient pansées. »

— « Je me porte comme un charme, mon amour, mais je serai heureuse que tu me tiennes compagnie. »

— « Je te préviens que je le ferai très souvent désormais ! »

La porte de la taverne était verrouillée, mais une lumière

brillait à l'intérieur et le patron lui-même ne tarda pas à leur ouvrir, très impatient d'entendre quelques nouveaux potins qu'il pourrait répéter à sa clientèle.

— « Il se trouve qu'il y a un monsieur, au numéro trois, là-haut, qui désire vous parler dans la matinée, » dit-il à Gregory. « Un monsieur très bien, qui est arrivé par le train du soir et que la voiture n'a déposé ici qu'il y a une heure. »

Gregory fit la grimace.

— « Mon père, sans doute. »

— « Oh ! non, monsieur. Son nom est Mr. Wills ou Wells ou Walls — sa signature était un brin difficile à déchiffrer. »

— « Wells ! Mr. Wells ! Ainsi donc il est venu ! » Il saisit les mains de Nancy, les secouant dans son exaltation. « Nancy, un des plus grands hommes d'Angleterre est ici ! Personne ne peut s'intéresser plus que lui à une histoire comme la nôtre ! Je vais monter lui parler tout de suite. »

Il l'embrassa légèrement sur la joue, monta en hâte l'escalier et alla frapper à la porte du numéro trois.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : The saliva tree.

MICHEL DEMUTH

Les Galaxiales

Un rivage bleu

(2075)

De divers côtés, nous a été réclamée la suite des « **Galaxiales** ». Rassurons les lecteurs intéressés par cette série : Michel Demuth vient d'achever plusieurs nouvelles, dont la première, que voici, sert de prélude à un récit plus long qui sortira le mois prochain. Ce qui frappe dans cette suite d'histoires, c'est la variété de ton adoptée par l'auteur, qui s'est refusé à écrire une banale « histoire du futur » envisagée toujours sous le même angle, mais tente au contraire chaque fois de varier sa technique et de modifier ses éclairages. Dans **Un rivage bleu,** il a adopté une optique qui au premier abord pourra surprendre. Refusant le support d'une action extérieure, il a cherché à recréer le tourbillon d'impressions psychiques auquel est en proie un homme plongé dans un singulier labyrinthe mental — labyrinthe dont nous ne comprenons qu'après coup la nature et l'origine. Le résultat est une nouvelle dont le ton, assez rare en science-fiction, permet d'obtenir des effets passionnants. Précisons que la prochaine des « **Galaxiales** » — **Aphrodite 2080** — sera par contraste une histoire d'action où apparaît à nouveau le personnage de Hyéronimus, après son arrivée sur la planète Aphrodite de Sirius.

« L'Eglise de l'Expansion, consacrée par la mise en orbite de Saint François d'Outre-Ciel, eut ses saints et ses martyrs. Mais on ignore souvent que, aux premiers temps de la Transmission, elle eut aussi son Enfer et que celui-ci était la Transmission elle-même. Il fallut en effet quelques années pour parvenir à annuler l'Effet de Labyrinthe et l'Eglise de l'Expansion prit une part active à cette victoire de l'ambition humaine... »

LES GALAXIALES

« BONNE chance, mon Fils, » dit le Père Principal Dorphus en appuyant sur le contact. « Restez fort. Vous êtes le messager de l'Homme... Et rappelez-vous : on traverse l'Enfer et l'on en sort, si long soit le trajet... »

....

Au bord de la route de campagne, il y a un tuyau. Un tuyau énorme, prêt à être déposé le lendemain au fond de la tranchée ouverte dans la terre. Près de là, à quelques secondes de trajet sur la bande de transport, il y a une caserne. Du moins, Hyéronimus pense que c'en est une : il a aperçu des antennes et un phare blanc au sommet d'une tour de poutrelles métalliques. Et dans le ciel qui s'assombrit, deux hélicoptères tournent en grésillant. Leurs feux de position se répondent : rouge, vert, rouge, vert.

— « Je veux passer dedans, » dit-il en désignant le premier tronçon de tuyau.

Son père fait les reproches d'usage pendant quelques secondes. Ce sont toujours les mêmes et il est facile de ne pas les entendre. Puis il s'assied sur le tuyau sans regarder son fils. Il a l'air vaguement inquiet tandis qu'il suit du regard les deux hélicoptères. Dans l'ombre, la bande de transport siffle doucement. Au bord de la tranchée, des moustiques tournent en nuage autour d'un buisson à demi arraché qui exhale une odeur de feuilles sèches.

Hyéronimus se penche et entre dans le tuyau. L'intérieur est encore tiède de l'après-midi et sent la poussière et le métal. Demain, on y installera une chaîne de transfert. Il sait que cela fonctionne un peu comme la télévision. Il y a des milliers de petites lampes qui font glisser les choses à toute vitesse, pendant des kilomètres, d'une ville à l'autre. Il n'avait jamais pensé que l'intérieur d'un tuyau pouvait être aussi confortable. Il a envie de s'arrêter, de s'y étendre. Ses genoux et ses pieds font « gong ! gong ! » tandis qu'il avance.

— « Ho ! Hello ! » fait la voix de son père derrière lui.

— « Hello ! » Il s'amuse de sa propre voix. Elle résonne comme dans une des grandes cavernes vitrifiées laissées par la guerre, en Grèce, où ils sont allés l'année dernière. Il se remet en marche dans le roulement de tambour de ses pieds. Il aperçoit devant lui un disque aux couleurs du soir : un bout de route qui s'en va vers l'horizon où une rangée d'arbres se détache à peine sur le violet sombre du ciel.

« Hoho ! » fait Hyéronimus.

Il attend, mais son père, cette fois, ne répond pas. Alors, il tape du poing sur la paroi, suivant le rythme d'une chanson. Son père ne tambourine pas en retour et Hyéronimus se sent tout à coup très inquiet. Il se remet à avancer beaucoup plus vite, cette fois. Le tuyau semble plus long que lorsqu'il y est entré et l'odeur

de poussière tiède est maintenant étouffante. La paroi paraît se resserrer sur lui et il a un peu honte en se disant qu'il a peur. Mais au fond, c'est la faute à son père...

Il arrive pourtant au bout du tuyau et il respire très fort comme un plongeur sortant de l'eau. A genoux dans l'herbe, un peu étourdi, il tourne la tête à droite, à gauche. Et il entend soudain un bruit stupéfiant, une sorte de *vron! vron! vron!* étouffé, et il voit deux formes noires qui s'élèvent de la route. Leurs feux s'allument : rouge, vert, rouge, vert, et il comprend que ce sont les hélicoptères et il sait pourquoi ils se sont posés.

Son père lui a expliqué tant de fois que cela pouvait arriver, il lui a si souvent répété ce qu'il devait faire s'il se retrouvait seul qu'il ne ressent d'abord aucune peur et presque aucune surprise. Il ne comprend simplement pas comment la Police Gouvernementale a pu faire pour savoir qu'ils étaient là. Les deux hélicoptères plongent vers la caserne et le bruit de leurs moteurs devient très faible jusqu'à ce que celui de la bande de transport, au milieu de la route, le domine à nouveau.

Il se redresse. Il reste longtemps immobile à côté du tuyau, guettant les lumières tandis que la nuit devient très sombre. Il n'a pas froid, mais il commence à se sentir très seul et il se dit que c'est normal, qu'il n'est encore qu'un enfant comme dit son père et qu'il doit seulement faire ce qu'il lui a ordonné. Il s'avance sur la route et il va monter sur la bande de transport quand il entend un grondement. Une forme sombre apparaît. Elle vient de la caserne à travers champs et se détache nettement sur le ciel qui, bizarrement, est maintenant plus clair.

Hyéronimus revient alors près du tuyau et s'accroupit. Il se demande si les policiers ont envoyé une machine de guerre pour venir le chercher. Peut-être son père a-t-il dit qu'il l'avait laissé seul ? Mais c'est impossible... Ils ne l'ont sûrement pas encore interrogé. Il faut se cacher et le tuyau semble bien être encore le seul endroit disponible. Hyéronimus se coule de nouveau à l'intérieur et se blottit contre la paroi tiède.

Après quelques secondes, il retrouve assez de courage pour jeter un coup d'œil au-dehors. La grande forme noire n'est plus qu'à deux mètres de la route et elle dissimule complètement les bâtiments de la caserne. Elle fait un bruit terrible et deux phares s'allument soudain à l'avant, révélant les volutes de métal et la corne de proue d'un char de combat virginien. Un officier en cas-

que doré se tient debout sur la tourelle. Le char traverse la route sans ralentir et disparaît entre les buissons. Le grondement de son moteur s'éteint.

Lentement, Hyéronimus ressort du tuyau. Il n'y a plus trace du char et le ciel est redevenu sombre. La caserne a disparu, ainsi que la route, et il s'aperçoit qu'il est dans la cour de la maison. Il a dû tomber car il ressent une brûlure intense à la main droite et son bras est engourdi. Mais sa mère va s'occuper de lui, le soigner même si elle le gronde. Il monte les marches du perron et, arrivé devant la haute porte, il se retourne pour observer la nuit de Virginie. Les bois sont touffus et noirs, tout autour de la maison. Vers le sud, il distingue les lumières de la ville et, plus à gauche, les feux du camp des Sorciers.

— « Tu es blessé ? »

Il tressaille et se retourne, prêt à sourire à sa mère en montrant sa main écorchée. Mais c'est Patricia qui est sur le seuil. Elle est brune, avec des lèvres pleines et excitantes et des mains aux longs doigts fins dont elle connaît le pouvoir et qu'elle fait voler autour d'elle en parlant comme si elle dansait. Elle porte un pyjama translucide et ses cheveux sont rassemblés en deux nattes qui lui donnent l'air d'une enfant.

— « Je crois que j'ai été touché, » dit Hyéronimus sans ôter sa main poisseuse de sang de sa blessure à la cuisse. Il sent sa jambe raide, insensible, et essaie de la bouger, mais à cet instant la tête lui tourne et il agrippe l'épaule de Patricia...

... Il s'éveille dans sa cellule de la Sainte Station, baigné de sueur. Dans un instant, ce sera l'Office du Matin. Il se lève et enfile rapidement la combinaison grise de l'Ordre. Il passe à son cou la chaîne et la médaille des Volontaires et quitte la cellule comme la minuscule statuette de cristal égrène ses dernières notes au chevet du lit.

Deux puits d'accès l'amènent au niveau de la grande coursive de ceinture. Il la suit pendant quelques mètres, tourne à droite et évite de justesse Frère Laizier qui vient de surgir d'un couloir latéral. Il esquisse un sourire et tente de le devancer, mais Frère Laizier lui met la main sur l'épaule :

— « Frère Hyéronimus... On dit qu'une mission se prépare. »

Il doit fournir un effort de volonté intense pour ne pas s'arrêter, pour ne rien révéler du froid pétrifiant qui l'envahit. Dans les bonnes règles de l'Ordre, il sourit à Frère Laizier :

— « Est-ce tout ce que l'on sait, mon Frère ? Je vous croyais mieux informé. »

Il n'est pas dur. Il serait trop facile d'écraser Frère Laizier qui ne fait pas partie des Volontaires mais vit dans l'obsession de cet Enfer dont il semble tout savoir. Il n'est que simple Frère mais on dit qu'il appartient à la Sainte Eglise de l'Expansion depuis sa fondation. Sa tête minuscule et son épaisse toison de cheveux roux lui donnent pourtant un aspect étrangement jeune. Il sourit perpétuellement comme s'il gardait un millier de secrets en réserve.

— « Je suis prêt à servir l'Ordre, » dit Hyéronimus. « Pour quelque mission que ce soit. »

— « Pour vous, il n'y en a qu'une, mon Frère... Avez-vous bien regardé en vous ? »

Il veut répondre, mais il est dans la Salle Commune, déjà. C'est l'heure de l'Office et le grand caveau de plastique clair est plongé dans la pénombre, tandis qu'au fond seul l'autel est illuminé. Hyéronimus gagne sa place à l'extrémité du premier banc. Il cherche d'un regard rapide la lourde silhouette du Père Dorphus. Mais celui-ci n'est pas encore là. Sa place est vide. Ce qui peut signifier que Frère Laizier a raison et que... Hyéronimus serre les poings. Au diable, Frère Laizier ! Il essaie de trouver des mots nouveaux pour exprimer ce qu'il ressent, cette espèce de peur qu'il voudrait étouffer parce qu'elle n'a pas sa place dans le Saint Ordre de l'Expansion. Mais quand il relève la tête, il découvre les yeux de Patricia et c'est sa voix d'enfant qui lui dit :

— « Ça ne te fait plus mal, maintenant ? »

Il secoue la tête. Mais c'est vrai : il ne souffre plus du tout, à présent. Elle lui a fait un pansement énorme et il est étendu sur le divan, tout près de la cheminée. Il voit les flammes claires, la silhouette attentive de Carlos, le grand lévrier. Les rideaux de la fenêtre sont tirés et il ne peut rien apercevoir de la bataille qui continue. Il perçoit seulement les grondements des canons antiques entre deux éclatements de bûches dans la cheminée.

« Tu devrais dormir, maintenant, » dit Patricia.

Il acquiesce en souriant pour lui faire plaisir, mais il ne croit pas qu'il pourra dormir car le désir est plus dur à supporter que la souffrance. Il le sait depuis que Patricia est entrée dans la maison. Il détourne les yeux et il n'est pas surpris de voir, au-dessus

de la cheminée, la Galaxie du Saint Ordre. Mais la cheminée est maintenant l'autel de la Salle Commune.

— « Homme-Saint, Homme-Roi, Empereur des Terres, » récite-t-il à mi-voix en achevant le Chapitre de l'Homme. La Galaxie, dans sa sphère de cristal, brille de chacune des étoiles de diamant, de saphir et de rubis qui la constituent et qui se déplacent selon leur mouvement propre. Au centre, cela recrée une éblouissante Voie Lactée, un nuage où se mêlent les coloris et les reflets.

Il y a tant et tant de soleils, songe Hyéronimus. Comment pouvons-nous espérer survivre assez longtemps pour les conquérir ? L'autel s'enfonce dans le sol et la lumière monte de plusieurs tons. Tous les Frères se lèvent. Les longues tables du réfectoire se déploient en silence et les baies s'ouvrent sur l'espace. Hyéronimus découvre le disque de soufre du soleil et sa couronne qui semble pourpre au travers du filtre. A gauche, Mercure n'est qu'un infime point blanc, à moins de cinq millions de kilomètres de la Sainte Station.

— « Vous savez, Frère Hyéronimus ? » Le visage de Frère Bourboisier est souriant mais un peu tendu.

— « Je sais ce que dit Frère Laizier, » répond Hyéronimus.

— « Il dit beaucoup de choses. »

— « En sait-il autant ? »

— « Il est très vieux, dit-on. Je me demande... »

Mais Frère Bourboisier ne continue pas car l'heure des Devoirs est venue. Ensemble, ils quittent la table. Frère Mègle et Frère Garabessian poursuivent leur discussion à mi-voix. Frère Maumois semble continuer sa prière et Hyéronimus se dit que, peut-être, il a peur. Lui aussi. Il a peur et il en éprouve de la colère.

... Alors, il se pelotonne un peu plus dans le tuyau et il ferme les yeux pour essayer de s'endormir. Mais il continue de penser à son père et il finit par regarder au-dehors. Au-dehors, la nuit est devenue bleue. Mais en réalité ce n'est plus la nuit car il ne voit pas l'horizon de la route. On dirait plutôt une sorte de rivage bleuâtre près d'une mer incertaine. Celle-là même qui baigne les rêves de fatigue où la courbature des muscles se confond avec une inquiétude inventée...

— « Frère Hyéronimus en chapelle ! »

Le Père Dorphus a ménagé ensuite le même silence que lorsqu'il a appelé Frère Smyra ou Frère Copémolde. Et déjà, il continue. Comme si le Devoir de Chapelle était un devoir ordinaire.

Comme si tous les Frères présents ne savaient pas que la chapelle abrite le fantastique Transmetteur.

Est-ce que cela *doit* se passer ainsi ? se demande-t-il. De cette façon rapide ? Comme une exécution politique, un de ces châtiments officiels imprégnés de culpabilité qui consistent à supprimer très vite, quelques heures après un jugement, des gens embarrassants... Mais l'Eglise de l'Expansion n'est pas l'Inquisition, ni aucun gouvernement du XXe siècle.

Et maintenant, la grande Salle Commune est à peu près vide, à l'exception des quatre Frères désignés pour le Devoir d'Autel. Et Hyéronimus se sent isolé, banni déjà de la Station. Le Père Dorphus vient de le condamner, de le maudire, de le rejeter dans le champ périlleux des étoiles.

Il se dirige d'une façon mécanique vers le fond de la salle, contourne l'autel qui vient de resurgir. Derrière, un panneau s'est ouvert sur un étroit couloir qui semble plonger très loin dans les profondeurs de la Station. Il s'avance, marche et ne s'arrête qu'au faible bruit du panneau qui s'est remis en place. Il est pris au piège. Au piège ? Mais personne n'en veut à sa vie.

— « Calme-toi, » dit Patricia. Il s'est éveillé d'un cauchemar vertigineux où il était agrippé à un tuyau au bord d'un infini bleuté, une sorte de rivage très lointain. A présent, sa blessure le fait de nouveau souffrir et Patricia se penche pour refaire son pansement. Il a le visage dans ses cheveux et il lui suffirait d'incliner la tête pour toucher sa nuque de ses lèvres. Les nattes ont ménagé un sillon blanc au-dessus de son cou et il sent son désir affluer à nouveau.

En même temps, un souvenir de la bataille se représente : un char virginien qui s'est avancé sur lui alors qu'il croyait ne plus pouvoir se servir de ses jambes. La machine s'est approchée à moins de trois mètres, trop près pour pouvoir utiliser ses armes. Il s'est mis à ramper à la dernière seconde, s'est laissé tomber dans le trou le plus proche. L'artillerie gouvernementale s'est remise à tirer. Les traces de lance-lumière passent à quelques centimètres de lui et il essaie désespérément de s'enfoncer dans la terre. Au-dessus de lui, le char virginien vole en éclats dans la nuit et il reste étourdi par l'explosion, environné de débris rougeoyants, dans l'odeur âcre de la peinture calcinée.

... Mais il s'est réfugié dans le tuyau et il guette la lueur bleutée, maintenant.

La lueur bleutée qui baigne l'extrémité du couloir où il s'est arrêté. Elle provient d'un hublot. Il s'avance lentement, croyant découvrir les étoiles. Mais il voit une sorte de fond sous-marin. Pendant un instant, il pense que le hublot ouvre sur le grand aquarium qui se trouve à côté de la serre aux hydroponiques. Mais au premier plan, d'épaisses racines écailleuses évoquent des tentacules figés dans l'attaque et agrippés au sol couvert de mousse.

Plus loin, de grandes fleurs se balancent doucement, comme sous l'influence d'un courant sous-marin. Leurs pétales sont longs et pointus et il s'aperçoit qu'à intervalles réguliers, l'un d'eux se rétracte brusquement pour éjecter un grain noir qui flotte jusqu'au sol moussu. Il se rend compte qu'il ne contemple pas le fond du grand aquarium ni aucun paysage sous-marin. Ce bleu n'est pas celui de l'eau près de la surface.

Et Hyéronimus découvre en fait que le paysage lui paraît moins bleu tandis que sa vue s'accoutume. Et à la seconde précise où il comprend ce qu'il voit vraiment, il se rejette en arrière, effrayé. Il se plaque contre la paroi, haletant, et le paysage disparaît. Le hublot reste obscur.

Un peu étourdi, il continue son chemin. Un bruit nouveau lui arrive. Une pulsation régulière, assourdie. Il comprend que Frère Laizier avait raison en répétant que la chapelle devait se trouver au cœur même de la Sainte Station, là où les grandes piles se relaient pour fournir l'énergie...

Il atteint un couloir latéral et se retourne instinctivement. Mais le reflet bleu n'est pas revenu. Et il n'y a plus de hublot. Il voit une porte entrouverte qui laisse filtrer la douce clarté d'un intérieur. Et le couloir est maintenant revêtu de lattes de bois clair. Il rebrousse chemin et il entend une voix de femme qui chantonne. En atteignant le seuil, il n'est pas étonné de voir Patricia. Elle est agenouillée devant son lit et, en la regardant, il sent s'éveiller un très ancien désir. Mais comme il s'avance, la scène change un peu et Patricia n'est plus en pyjama translucide mais en robe noire. Et quand elle se retourne vers lui, il voit qu'elle a pleuré.

— « Ma mère est morte, Hyéronimus, » dit-elle. « Comme ton père. »

Et il s'arrête parce qu'il sait tout à coup que son père a été arrêté par la police de Mahler, mais il ne se rappelle pas avoir appris sa mort.

— « Je ne comprends pas, » dit-il en secouant la tête.

— « Elle a été déportée sur Mars, Hyéronimus... »

— « Cela ne veut pas dire qu'elle soit morte. » Il s'assied près du lit et tend la main vers ses cheveux. Mais elle recule et il en éprouve de la colère.

« Il y a des mois que j'attends, » dit-il. « Tu te sers de tous les prétextes. »

— « Tu ne devrais pas parler ainsi. »

...Mais il ne l'entend plus. En fait, il est entré dans le tuyau car il craint que les hélicoptères ne reviennent. Il attend un moment, pelotonné contre la paroi, dans l'odeur de poussière tiède. Quand il retrouve un peu de courage, il veut regarder au-dehors mais il ne distingue qu'une sorte de rivage où oscillent des formes plus sombres pareilles à de grandes fleurs.

Il secoue la tête et reprend sa marche. Au bout du couloir, il aperçoit alors la chapelle. Ce ne peut être qu'elle car le couloir s'achève là. Il presse le pas et atteint le seuil. La pièce ressemble à sa cellule. Mais le lit se trouve au centre et, dans le lit, il y a un homme. Il voit son visage de profil et s'approche lentement.

L'homme a le souffle rapide et, dans cette petite pièce, cela fait un bruit terrifiant. Son visage est étrange. Ses pommettes aiguës et ses lèvres légèrement retroussées lui donnent un air de jeunesse. Mais sa peau est creusée de centaines de rides très fines. Elle est d'une couleur brune inhabituelle et très luisante, comme si l'homme était couvert d'huile. Il se penche sur lui.

— « Mon Frère, » souffle-t-il.

— « Ne l'éveillez pas, » dit une voix. « Il vaut mieux qu'il continue de dormir. »

Il se retourne. Le Père Dorphus vient d'apparaître dans la petite chambre. Derrière lui, il peut apercevoir un escalier dont les marches semblent illuminées par une clarté plus intense que celle qui règne dans la pièce.

— « Qui est-ce, mon Père ? »

— « Un homme d'Aphrodite... Il a franchi huit années-lumière. »

— « Il va mourir ? »

— « Pourquoi dites-vous cela, Frère Hyéronimus ? » Le supérieur s'avance, touche le visage flétri de l'homme qui dort. « Nous attendons qu'il se réveille. Simplement. »

Mais Hyéronimus vient de découvrir les minuscules électrodes sur le crâne de l'homme endormi.

— « Que lui est-il arrivé ? »

Il veut se retourner pour regarder le Père bien en face, mais un coup violent dans les côtes lui coupe la respiration. Sa vue se trouble tandis qu'il tombe à genoux et lutte pour reprendre son souffle.

— « Debout ! » dit une voix rauque. « Marche ! »

Il se relève en se tenant à la paroi de ciment humide. L'officier est en tenue violet sombre de la garde personnelle de Hundt. Sur son col est agrafé le Dragon percé d'une flèche des Anciens de Corfou. Cela signifie qu'il a pris part à la plus courte et à la plus dure bataille de l'histoire, vingt ans auparavant. Ou vingt-cinq... Hyéronimus ne se souvient plus. Il sait seulement qu'il ne devrait pas être là. Il n'a jamais adhéré à aucun mouvement politique et il n'était encore qu'un adolescent pendant les trois folles années de royauté.

Mais il doit y avoir une raison pour qu'un officier de la garde de Hundt s'occupe personnellement de lui. Cela veut dire qu'il ne sortira pas d'ici... A moins de s'enfuir... Alors, il s'enfuit. Il suit un couloir qui devient de plus en plus étroit et le bruit de sa course se multiplie en un écho affolant.

...Mais il débouche à l'extérieur et il aperçoit une route qui s'en va vers un horizon assombri. Il court un peu plus vite et il découvre une tranchée ouverte dans la terre noire. Au bord de la tranchée est posé un tuyau et il s'y glisse. Il rampe pendant trois ou quatre mètres avant de s'immobiliser, le souffle court, le cœur battant...

...Mais aucun danger ne le menace.

— « Hello ! » fait la voix de son père, à l'autre extrémité.

Et il répond en faisant un bruit de gong avec ses pieds. Et il rampe un peu plus vite vers la sortie. Et Patricia est assise dans l'herbe avec sa mère et elles se moquent de lui en riant aux éclats comme il sort du tuyau. Il veut leur demander où est son père mais il se rappelle maintenant qu'il est resté à la maison. Il s'aperçoit alors que la lumière d'après-midi est d'un bleu étrange, tel qu'il n'en a jamais vu.

— « Ce n'est pas la lumière du soleil, » dit-il en levant la tête.

— « Non, certainement pas, » dit le Père Dorphus. « Aphrodite est sous les soleils de Sirius, vous le savez bien. »

— « Pourquoi ne se réveille-t-il pas ? » demande Hyéronimus en touchant la main de l'homme endormi.

— « Il est nécessaire qu'il retrouve d'abord certains... certains passages de son esprit. »

— « Il a oublié ? »

— « Pas exactement, Frère Hyéronimus. Mais disons que son esprit est pris dans une sorte de piège. C'est là l'effet néfaste de la Transmission. L'Effet de Labyrinthe... »

— « Tout est donc vrai ? »

— « Quoi, Frère Hyéronimus ? »

— « Ce que l'on dit de l'Enfer. »

— « Vous le savez bien, Frère Hyéronimus. Mais venez... »

Ils quittent la chambre où résonne le souffle de l'homme endormi, descendent l'escalier, et Hyéronimus perçoit maintenant la pulsation beaucoup plus forte des machines, des grandes piles cachées. Ils sont au cœur de la Station, entourés d'énergie. Dans la salle en rotonde, il n'y a qu'une chose : le Transmetteur. Hyéronimus s'arrête, fasciné. Le Transmetteur est *vraiment* comme un portique ouvert sur un invisible passage. Il est fait de métal et de cristal et, en cet instant, il brille doucement en vibrant légèrement. A chaque seconde, il consomme l'énergie d'une ville terrestre.

« Regardez, Frère Hyéronimus. »

Il se retourne. Le Père Dorphus lui désigne le paysage qu'il a vu dans le couloir et qui vient d'apparaître à trois mètres du Transmetteur. Dans la lumière bleue, les grandes fleurs qui n'en sont peut-être pas laissent tomber leurs graines comme des gouttes de pluie noire. Plus loin, les silhouettes ébouriffées sont peut-être des arbres très hauts. En cet instant, il ne peut se rappeler vraiment ce qu'il sait de ce monde.

« Ce que vous voyez, Frère Hyéronimus, est une sorte de reflet, une image permanente transmise comme un objet. C'est un coin de la Vallée du Phénix, au sud de la péninsule de Gianotti. Là se trouve le Récepteur où vous vous matérialiserez, Frère Hyéronimus. »

— « Je suis prêt, mon Père. »

— « Alors, saute ! » dit son père.

Et comme la trappe s'ouvre, ils tombent ensemble vers la surface bleue et ocre de la Lune et tous les passagers tombent avec eux, autour d'eux. C'est une averse de jouets colorés, de marionnettes.

Quelles vacances formidables ! se dit Hyéronimus.

Il appuie sur la poignée de commande des gaz et, en pirouettant, il découvre l'énorme moitié de Terre suspendue au-dessus de la Lune. Un grand serpent de nuages oblitère l'océan Pacifique. Et ils continuent de descendre lentement vers la Lune comme s'ils allaient participer à une fête extraordinaire, et Hyéronimus regrette de ne pas avoir emporté un grand manteau rouge et un sac plein de jouets.

Ils touchent la surface et s'amusent à rebondir en soulevant de grandes traînées de poussière qui brillent dans les jets de gaz des stabilisateurs.

— « Frère Hyéronimus ! »

Il a un geste pour baisser l'intensité de la réception radio, mais le Père Dorphus n'est qu'à un mètre de lui, devant le pupitre de commande du Transmetteur. Il vient de couper le contact et le grand paysage bleu, à l'autre bout de la pièce, s'est effacé.

— « Vous allez être le vingtième à faire le bond. Mais pour vous, pas plus que pour les autres, nous ne pouvons rien faire. L'obstacle demeure le même. »

— « Je ne le crains pas, mon Père. »

— « Vous êtes digne de notre Ordre, Hyéronimus, et c'est une grande qualité. Vous croyez en l'Homme, en ses pouvoirs. Mais il se peut que, lors de cette expérience... »

— « Je suis prêt à mourir, mon Père, si vous songez à cela. »

Le supérieur secoue la tête.

— « Jusqu'à présent, Frère Hyéronimus, la mort n'est pas tellement à craindre. Non... il ne s'agit pas de cela, mais de ce que nous appelons tous l'Enfer. L'Effet de Labyrinthe. »

— « Je ne crains rien, mon Père. »

— « Vous avez entendu parler des lésions possibles en cours de Transmission ? Celles de type organique sont relativement rares. Elles n'apparaissent pratiquement pas. Mais l'esprit humain semble se comporter de façon étrange. *Comme s'il ne reconnaissait pas à la Transmission le droit de triompher de la distance.* Alors que le corps se retrouve intact à des années-lumière de là, en une fraction de seconde, l'esprit, lui, n'atteint le but qu'après un détour qu'il engendre lui-même. C'est là un phénomène qui rappelle celui des anticorps qui ont rendu les greffes difficiles pendant longtemps. Encore une fois, la fameuse « nature » suit difficilement l'avance accélérée de l'Homme. L'esprit, pendant l'infime fraction de temps que dure la Transmission, crée un songe qui semble

plus réel que tous les songes. Pour cela, il utilise les données de la vie passée, les moments fixés dans la mémoire et certaines images du subconscient. Nul ne peut savoir *combien de temps* cela paraît durer à l'homme transmis. Il est vraisemblable que cette durée varie. Mais comprenez-vous pourquoi nous ne prenons jamais de Volontaires ayant eu une existence difficile, dramatique ? Il serait trop cruel de leur demander de revivre cela pendant... qui sait : des mois, des années subjectives ? »

— « Mais comment pouvez-vous être certain de cela, mon Père ? Je veux dire qu'il n'est pas possible de juger de telles choses. L'homme lui-même ne peut se prononcer *vraiment* sur son existence. Il ne peut dire nettement s'il a connu une vie agréable Et ce que notre subconscient enregistre est totalement différent de ce que nous croyons percevoir. Il n'y a pas de... »

Mais le Père Dorphus n'est plus là. A sa place, il y a Patricia qui rit. Il vient de sortir du tuyau et il voit la route lisse qui s'en va vers l'horizon crénelé de bâtiments sombres et de tours. Dans l'ombre, la bande de transport fait un sifflement aigu.

— « Viens ici, » dit Patricia, « j'ai quelque chose à te dire. »

Elle n'est plus qu'une simple silhouette sur le fond du ciel, mais sa peau brille de façon insupportable et il reste immobile, agenouillé près du tuyau, à se demander pourquoi il ne fuit pas en courant. Tous ses muscles sont roidis et sa gorge brûlante. Après un moment, pourtant, il s'approche. Et Patricia ne rit plus. Elle ne fait plus attention à lui. Elle a un livre ouvert sur les genoux et sa robe très courte est retroussée et...

Le dur chemin des étoiles, dit le titre en haut de la page et, au-dessous, il y a la photo de débris éparpillés sur un désert craquelé qui ressemble à une immense plaque de verre. Le ciel paraît noir et les ombres sont doubles. Il se penche par-dessus l'épaule de Patricia et lit ce qui est écrit en caractères plus réduits sous la photo : *Les restes de la première expédition centaurienne, tels qu'ils ont été retrouvés par la valeureuse équipe européenne...*

— « Je veux t'embrasser, » dit-il.

Mais il fait de plus en plus sombre et il sait tout à coup que Patricia n'est plus là. Il ne garde en lui que cette crispation douloureuse qui doit s'appeler le désir et il se lève et se met en marche sur la route. Après quelque temps, il entend un bruit de moteur et voit les deux hélicoptères qui arrivent en frôlant les buissons.

— « Stop ! » dit l'officier de la garde de Hundt. « Maintenant, nous allons t'empoisonner l'esprit. Comprends-tu ? Nous allons te préparer une seconde vie particulièrement heureuse. »

...Mais il a plongé dans le tuyau et nul ne peut plus rien contre lui. Il ferme les yeux, les rouvre et essaie de se souvenir des derniers mots du Père Dorphus.

— « Le temps passe, dans le Labyrinthe, Frère Hyéronimus. Et l'homme transmis s'éveille toujours. Il n'est pas fou mais vieilli, d'une certaine façon. Vous comprenez cela, Hyéronimus ? C'est pour cette raison que les Frères eux-mêmes ont appelé la Transmission l'Enfer. En un sens, on y paie ses péchés. Mais nous ne sommes pas une religion comme les autres et nous luttons contre cela car nul, hormis l'Homme, n'a le droit de punir l'Homme. »

— « Il y a pire que la souffrance, » dit Hyéronimus. « C'est le désir insatisfait. »

Il est seul avec Patricia dans la grande maison déserte.

— « Tu ne comprends donc pas ? » dit-elle, et son visage est plus blanc que le mur, tout à coup. « C'est eux qui ont voulu cela. C'est eux qui veulent que ton esprit soit... qu'il soit « empoisonné ». Oui, c'est ce qu'ils disent : empoisonné. »

Il fait un pas en arrière et des mots innombrables se pressent dans sa tête.

— « Qui ? » demande-t-il. Mais il croit entrevoir des images vagues et, comme il ferme les yeux, l'officier sourit d'un air las.

— « Je ne vous déteste pas, » dit-il. « Mais je dois faire cela. Des gens très importants le veulent et, en un sens, je les comprends. Et comme il faut toujours des bourreaux, ils m'ont pris, moi. Votre Eglise n'est pas si religieuse, mon Frère, et elle s'occupe beaucoup trop de politique. Et elle dispose de la Transmission, mon Frère. C'est un pouvoir colossal que la Transmission, mon Frère. Avant un siècle, elle donnera une centaine de systèmes solaires aux hommes et si nous autres, pauvres terrestres, nous ne luttons pas, nous serons un peu comme les Indiens d'Amérique... »

— « La Transmission est pour tous les hommes, » dit Hyéronimus.

Mais l'officier a de nouveau le même sourire las. Son visage est gris sous la lampe de bureau. La pièce plongée dans la pénombre paraît très ancienne.

— « Alors, nous luttons, » reprend l'officier. « Avec les armes

que nous donnent les ennuis de Mars et de votre Sainte Eglise. Vous avez entendu parler de l'Effet de Labyrinthe, je suppose ? Vous savez qu'il se passe de bien étranges et bien pénibles phénomènes dans l'esprit des hommes courageux qui acceptent de faire le bond. Vous savez — à moins que l'on ne vous ait encore rien dit — que ces... Volontaires doivent avoir une conscience assez sereine... Mais vous ignorez peut-être encore tout, mon Frère ? »

A ce moment la porte s'ouvre et, bien qu'il n'ait pas tourné la tête, il reconnaît Patricia à son pas et à son souffle.

— « Il y a pire que la souffrance, » dit l'officier. « C'est le désir insatisfait. »

— « Je ne comprends pas, » dit Hyéronimus.

Il se tasse dans son siège, il se pelotonne dans le tuyau et le Père Dorphus lui met la main sur l'épaule.

— « Notre Ordre a des ennemis, Frère Hyéronimus. Et ces ennemis tirent parti de nos propres obstacles. Contre cela non plus, nous ne pouvons pas grand-chose... Il peut se faire qu'en dépit de notre vigilance, des forces hostiles se soient livrées sur vous à des manœuvres dont le sens n'apparaîtra que lors de votre arrivée. »

— « Ce qui compte, mon Père, c'est d'atteindre les étoiles. Même... » Mais il se tait. Il allait dire : même s'il faut traverser l'Enfer.

— « ...patiemment, » dit l'officier au regard las. « Patiemment, nous cherchons à regagner un peu de notre retard. Il suffit que quelques hommes transmis dans une station stellaire ne soient plus, psychiquement, que des vieillards, pour que quelque chose, un jour, se dérègle. Pour que l'implantation de votre Ordre et de Mars ne soit pas aussi rapide... Nous nous battons, mon Frère. Nous nous battons pour Aphrodite et pour le Centaure, pour les mondes d'Eridan et ceux de 70 Ophiuchus. Et vous êtes une de nos armes, mon Frère... Du moins, vous allez le devenir. Nous allons vous aider à engendrer votre propre Enfer pour que votre Labyrinthe, le moment venu, soit long, long... »

... Mais Patricia éclate de rire et il s'enfonce un peu plus dans le tuyau. Après quelques instants, il ferme les yeux et se pelotonne contre la paroi. Et il se souvient de l'histoire que raconte son père, dans laquelle il est question d'un rivage que l'on atteint en traversant un tunnel à travers la Terre. Alors, il se remet à avan-

cer, mais le tuyau devient de plus en plus long et il sent qu'il commence à manquer d'air.

— « Intéressante expérience, n'est-ce pas ? » dit la voix de l'officier.

— « Ho ! Hello ! » appelle son père.

Il avance de plus en plus vite et ses pieds font un véritable roulement de tambour dans le tuyau. Quand il arrive au bout, il voit le char de combat virginien qui n'est plus qu'à trois mètres et il sait que l'engin va l'écraser s'il ne bouge pas immédiatement. Mais il ne peut pas courir à cause de sa blessure et il est obligé de ramper.

— « Viens vite ! » dit Patricia. Elle est assise sur la première marche de l'escalier de la maison. Elle est pieds nus et sa robe courte révèle ses jambes lisses, un bout de sa culotte blanche. Comme il s'approche, elle se lève en riant et s'enfuit, abandonnant le livre qu'elle lisait. *Le dur chemin des étoiles*, dit le titre. Et, au-dessous, il y a une grande photo de Patricia.

— « Bonne chance, mon Fils, » dit le Père Dorphus en appuyant sur le contact. « Restez fort. Vous êtes le messager de l'Homme... Et rappelez-vous : on traverse l'Enfer et l'on en sort, si long soit le trajet... »

— « Tu es blessé ? » dit sa mère.

— « J'ai perdu papa, » dit-il.

— « Viens, nous allons le chercher, » fait Patricia en revenant.

Ils traversent ensemble la cour mais, en s'approchant du tuyau, il s'aperçoit que la nuit tombe et que Patricia n'est plus là. Il se penche et, à l'autre extrémité du tuyau, il la voit qui sourit. Alors, il se met à ramper, de plus en plus vite.

On met longtemps, longtemps à traverser un tuyau, mais parfois on trouve le rivage bleu de l'autre côté.

Ou Patricia.

Il suffit d'avancer, de sortir du tuyau.

Et il y aura une fois où il en sortira vraiment, où il arrivera. Même dans des années, même s'il est très vieux.

Dans une fraction de seconde...

PHILIP K. DICK

De mémoire d'homme

Philip K. Dick apparaît souvent dans les pages de **Galaxie** — où d'ailleurs aurait pu figurer cette histoire typique de sa manière. Dans beaucoup de ses nouvelles récentes, Dick s'attache à dépeindre les incertitudes de la mémoire et les altérations de la personnalité. Sur le thème des « mémoires interchangeables », il a brodé ici une brillante variation, qui s'ouvre en conclusion sur des perspectives imprévisibles.

IL s'éveilla — et il avait besoin de Mars. Les vallées, songea-t-il. Comment était-ce, lorsqu'on les parcourait ? De plus en plus vaste, le rêve croissait comme il devenait pleinement conscient, le rêve et le désir. Il pouvait presque sentir l'enveloppante présence de l'autre monde que seuls de hauts fonctionnaires et des agents du gouvernement avaient contemplé. Un employé comme lui avait peu de chance d'y parvenir.

— « Est-ce que tu es levé, oui ou non ? » demanda sèchement Kirsten, sa femme, avec son habituelle intonation de colère. « Si tu es levé, appuie sur le bouton du café. »

— « D'accord, » dit Douglas Quail, et il marcha pieds nus de la chambre à la cuisine. Quand il eut docilement appuyé sur le bouton du café, il s'assit devant la table et prit une petite boîte jaune de *Dean Swift* à priser. Il respira profondément et le mélange lui irrita le nez, lui brûlant le palais. Mais il continua d'inhaler. Cela l'éveillait et condensait ses souvenirs, ses désirs nocturnes et ses aspirations diverses en un semblant de réalité.

J'irai, se dit-il. Avant de mourir, j'irai sur Mars.

C'était impossible, bien sûr ; il le savait même tandis qu'il rêvait. Mais, dans la journée, les bruits prosaïques qui environnaient sa femme — elle se brossait à présent les cheveux devant son miroir — contribuaient davantage à lui rappeler sa condition. Il n'était qu'un petit employé au salaire misérable, se dit-il avec amertume. Kirsten le lui rappelait au moins une fois par jour et il ne pouvait l'en blâmer. C'était le devoir d'une femme de

ramener son mari sur Terre. Redescendre sur Terre, songea-t-il, amusé. L'expression convenait si bien.

— « A quoi rêvasses-tu ? » lui demanda sa femme tout en balayant la cuisine, sa robe de chambre rose flottant derrière elle. « Tu es toujours perdu dans tes songes. »

— « Oui, » dit-il, et il regarda par la fenêtre les flotteurs et les trottoirs roulants, tout le petit monde laborieux qui se hâtait vers le travail. D'ici un instant, il serait parmi eux. Comme toujours.

— « Je suis sûre que c'est à cause d'une femme, » dit Kirsten d'un ton revêche.

— « Non. A cause d'un dieu. Le dieu de la guerre. Il possède de merveilleux cratères avec toutes sortes de formes de vie végétale qui poussent au fond. »

— « Ecoute, » dit Kirsten. Elle s'agenouilla à côté de lui et se mit à lui parler d'un ton persuasif. Toute dureté avait momentanément disparu de sa voix. « Le fond de l'océan — de *notre* océan — est plus beau, infiniment plus beau. Tu sais cela. Tout le monde le sait. Loue des branchies artificielles pour nous deux, prends une semaine de vacances et nous pourrons aller vivre dans un de ces hôtels aquatiques. Et aussi... » Elle s'interrompit. « Tu ne m'écoutes pas. Tu devrais, pourtant. C'est un peu mieux que cette obsession de Mars ! Mais tu ne m'écoutes pas ! » Sa voix devint perçante. « Dieu du ciel, tu es fini, Doug ! Que vas-tu devenir ? »

— « Je vais aller travailler, » dit-il en se levant et en abandonnant son breakfast. « Voilà ce que je vais devenir. »

Elle le fixa. « Tu deviens pire chaque jour. De plus en plus obsédé. Où cela va-t-il te conduire ? »

— « Sur Mars, » dit-il, et il ouvrit la porte de l'armoire pour y prendre une chemise propre.

Douglas Quail descendit du taxi et traversa lentement trois trottoirs encombrés en direction de l'entrée moderne et attirante. Là, il s'arrêta dans la foule matinale et contempla l'enseigne au néon qui clignotait. Il s'était déjà arrêté pour regarder cette enseigne auparavant... mais jamais d'aussi près. Cette fois, c'était différent. Ce qu'il faisait était tout à fait autre chose. Quelque chose qui devait arriver, tôt ou tard.

SOUVENIR & Cie.

Etait-ce la réponse ? Après tout, une illusion, si convaincante soit-elle, n'est rien de plus qu'une illusion. Objectivement, du moins. Mais subjectivement... c'est tout à fait différent.

Et, de toute façon, il avait rendez-vous dans cinq minutes.

Aspirant une bouffée de l'air infesté de brouillard de Chicago, il franchit le seuil polychrome et étincelant et se dirigea vers le comptoir de réception.

La jolie blonde qui s'y tenait, la poitrine opulente et nue, lui lança un aimable : « Bonjour, Mr. Quail ! »

— « Bonjour, » répondit-il. « Je viens pour un souvenir. Je pense que vous êtes au courant. »

Elle prit le récepteur du vidphone et dit : « Mr. Douglas Quail vient d'arriver, Mr. McClane. Peut-il entrer maintenant ou est-ce encore trop tôt ? »

— « ... tec-mmm-quès-mmm... » marmonna le vidphone.

— « Oui, Mr. Quail, » dit-elle, « vous pouvez entrer. Mr. McClane vous attend. » Comme il s'éloignait d'un air hésitant, elle ajouta : « Bureau D, Mr. Quail. Sur votre droite. »

Après un bref instant d'affolement, il finit par trouver le bureau D. La porte s'ouvrit devant lui et à l'intérieur, assis derrière un bureau massif, se tenait un homme affable, d'âge moyen, vêtu d'un costume gris peau de grenouille à la dernière mode martienne. Son attitude même eût indiqué à Quail qu'il se trouvait en présence de la personne indiquée.

— « Asseyez-vous, Mr. Quail, » dit McClane en désignant d'une main grassouillette la chaise qui se trouvait en face de lui. « Ainsi, vous voudriez avoir été sur Mars. C'est très bien. »

Quail s'assit. Il se sentait tendu. « Je ne suis pas certain que cela vaille le prix, » dit-il. « C'est cher et, pour autant que je sache, je n'en retirerai rien. » Et il songea : « Cela coûte presque aussi cher que de faire le voyage. »

— « Vous aurez des preuves tangibles de votre voyage, » protesta McClane. « Toutes les preuves désirables. Regardez. Je vais vous montrer. » Il ouvrit un tiroir de l'imposant bureau. « Ticket. » Il retira d'une enveloppe en manille un carton troué. « Cela prouve que vous avez fait l'aller-retour. Des cartes postales. » Il sortit quatre cartes 3D en couleurs et les disposa soigneusement devant Quail. « Un film. Des vues de Mars prises par vous avec une caméra louée. » Il disposa ces nouveaux éléments devant Quail.

« Plus les noms de personnes que vous avez rencontrées, deux cent crédits de souvenirs qui arriveront de Mars durant le mois à venir. Et des passeports, des certificats de vaccination, et surtout... » (il regarda aimablement Quail), « vous vous *rappellerez,* » dit-il, « vous ne vous souviendrez pas de nous, ni de moi, ni même d'être venu ici. Dans votre esprit, ce sera un voyage bien réel, nous vous le garantissons. Deux semaines complètes de souvenirs avec les moindres détails. Rappelez-vous cela : si à n'importe quel moment vous venez à douter de ce voyage, vous pouvez revenir ici et vous faire rembourser en totalité. Vous comprenez ? »

— « Mais je n'y serai pas allé, » dit Quail. « Je ne serai pas parti, quelles que soient les preuves que vous me fournirez. » Il aspira profondément, mal à l'aise. « Et je n'ai jamais été agent secret de l'Interplanet. » Il lui semblait impossible que la mémoire extra-objective de *Souvenir & Cie* pût être efficace, en dépit de tout ce qu'il avait entendu dire.

— « Mr. Quail, » reprit patiemment McClane. « Comme vous nous l'avez déclaré dans votre lettre, vous n'avez pas la plus infime chance d'aller vraiment sur Mars un jour. Vous ne pouvez vous le permettre et, ce qui est plus important, vous ne pourrez jamais devenir un agent secret de l'Interplanet. Nous vous offrons la seule chance possible de satisfaire le rêve de... hum, toute une vie. N'ai-je pas raison ? Vous ne pouvez vraiment faire ni être tout cela. » Il sourit. « Mais vous pouvez *avoir été* et *avoir fait.* Nous y veillerons. Et nos prix sont raisonnables. Aucuns frais supplémentaires. » Son sourire était engageant.

— « Une mémoire extra-objective est-elle à ce point efficace ? » demanda Quail.

— « Plus encore que la réalité, cher monsieur. Si vous étiez vraiment allé sur Mars en tant qu'agent secret de l'Interplanet, vous auriez maintenant oublié nombre de choses. Notre analyse de mémoires authentiques, comportant le souvenir de faits réels, nous a démontré que de nombreux détails disparaissent rapidement. Et à jamais. Une part de ce que nous vous proposons consiste en une implantation profonde de souvenirs que vous ne pourrez oublier. Ce que nous insérons dans votre mémoire pendant votre sommeil est le résultat du travail d'experts confirmés, d'hommes qui ont passé des années sur Mars. Dans tous les cas, nous vérifions les détails jusqu'au dernier iota. Et vous avez choisi un système extra-objectif plutôt facile. Si vous aviez pris Pluton

ou manifesté le désir d'être Empereur de l'Alliance des Planètes Intérieures, nous aurions eu plus de difficultés... et le prix aurait été considérablement plus élevé. »

En prenant son portefeuille, Quail déclara : « D'accord. C'est l'ambition de ma vie et je sais que je ne pourrai jamais la réaliser. Je crois donc que je dois me contenter de cela. »

— « Ne le considérez pas ainsi, » dit sévèrement McClane. « Il ne s'agit pas d'un pis-aller. C'est la mémoire véritable, avec son aspect flou, ses omissions et ses ellipses, pour ne pas dire ses déformations, qui est un pis-aller. » Il prit l'argent et appuya sur un bouton. « Très bien, Mr. Quail, » dit-il comme la porte s'ouvrait sur deux hommes vigoureux. « Vous êtes en route pour Mars en tant qu'agent secret. » Il se leva et vint serrer la main moite et tremblante de Quail. « Ou plutôt, vous êtes parti. Et cet après-midi, à quatre heures trente, vous... hmm... vous serez de retour sur Terre. Un taxi vous déposera à votre appartement et, ainsi que je vous l'ai dit, vous ne vous rappellerez pas m'avoir vu ou être venu ici. En fait, vous ne vous souviendrez même pas de notre existence. »

La bouche sèche, Quail suivit les deux techniciens. Ce qui se passerait ensuite dépendait d'eux.

Croirai-je vraiment avoir été sur Mars ? se demanda-t-il. Croirai-je vraiment avoir satisfait l'ambition de ma vie ? Il avait l'intuition étrange et vague que quelque chose n'irait pas. Mais quoi... il n'aurait pu le dire.

Il lui fallait attendre.

L'intercom de McClane, qui le reliait aux services techniques, bourdonna et une voix dit : « Mr. Quail est sous l'effet du sédatif, maintenant, monsieur. Voulez-vous venir superviser, ou pouvons-nous continuer ? »

— « C'est de la routine, » dit McClane. « Vous pouvez y aller, Lowe. Je ne pense pas que nous ayons des ennuis. » Programmer une mémoire artificielle pour un voyage sur une autre planète — avec ou sans l'addition du rôle d'agent secret — était un travail qui se présentait avec une régularité monotone. En un mois, calcula-t-il, nous devons en faire vingt ou trente... le faux voyage interplanétaire est devenu notre pain quotidien.

— « Comme vous voulez, Mr. McClane, » dit Lowe. Et il coupa la communication.

McClane se rendit dans le coffre, derrière le bureau, pour prendre la trousse numéro trois — voyage sur Mars — et la soixante-deux — espion de l'Interplanet — puis il revint à son bureau, s'installa confortablement et sortit le contenu des trousses, autant d'objets qui seraient placés dans l'appartement de Quail pendant que les techniciens du labo s'activeraient sur sa fausse mémoire.

Une arme portative à un crédit, se dit McClane. C'est la meilleure pièce. Celle qui nous rapporte le plus. Un émetteur-pilule que l'agent peut avaler s'il est fait prisonnier. Un carnet de code qui ressemble étonnamment à l'original... le modèle de la compagnie étant plus détaillé et basé dans la mesure du possible sur l'édition véritable. Plus des éléments disparates qui ne possédaient aucune signification intrinsèque mais qui avaient une place dans la trame du voyage imaginaire de Quail et coïncideraient avec ses souvenirs. Une moitié de pièce ancienne de cinquante *cents* en argent, quelques notes des sermons de John Donne reproduites incorrectement sur des fragments de tissu-papier transparent, plusieurs pochettes d'allumettes de bars martiens, une cuiller en acier inoxydable sur laquelle était gravé PETITE PROPRIÉTÉ DU KIBBOUTZ DU DÔME NATIONAL DE MARS, une bobine de ruban qui...

L'intercom bourdonna. « McClane, je suis désolé de vous déranger, mais il s'est produit quelque chose d'assez inquiétant. Il vaudrait mieux que vous veniez voir. Quail est déjà sous l'effet du sédatif et il réagit bien à la narkidrine. Il est totalement inconscient et réceptif, mais... »

— « J'arrive. » Pressentant des ennuis, McClane quitta son bureau. Un instant plus tard, il émergait dans le service technique.

Douglas Quail était étendu sur une table d'examen. Il respirait lentement et régulièrement, les yeux presque fermés. Il semblait à peine conscient — à peine — de la présence des deux techniciens et de celle de McClane.

— « Aucune place pour l'insertion de faux souvenirs ? » McClane se sentit irrité. « Il n'y a qu'à effacer une période de deux semaines de son travail. Il est employé au Bureau d'Emigration de la côte ouest. C'est une agence gouvernementale et il a eu droit sans doute à deux semaines de vacances. L'un dans l'autre, cela devrait suffire. » Les détails mesquins l'ennuyaient.

— « Notre problème est assez différent, » dit Lowe sur un

ton plutôt sec. Il se pencha et dit à Quail : « Répétez à Mr. Mc Clane ce que vous nous avez dit. » Puis, se tournant vers McClane : « Ecoutez attentivement. »

Les yeux gris-vert de l'homme étendu sur la table d'examen se portèrent sur le visage de McClane. Ces yeux, remarqua-t-il, étaient durs, à présent. Ils avaient un éclat minéral, comme des gemmes. Il n'était pas très certain d'aimer ce regard qui était bien trop froid.

— « Que voulez-vous encore ? » demanda Quail d'un ton sec. « Vous avez brisé ma carapace. Sortez d'ici avant que je vous détruise tous. » Il examina McClane. « Et surtout vous. Vous êtes coupable de cette contre-opération. »

— « Combien de temps êtes-vous resté sur Mars ? » demanda Lowe.

— « Un mois, » dit Quail.

— « Et quelle était votre mission ? »

Les lèvres minces se plissèrent en un rictus. Quail fixait Lowe sans rien dire. Finalement, faisant traîner les mots avec hostilité, il dit : « J'étais agent de l'Interplanet. Je vous l'ai dit. N'enregistrez-vous pas ce qu'on vous dit ? Mettez donc l'enregistrement pour votre patron et laissez-moi tranquille. » Il ferma les yeux et l'éclat minéral disparut. McClane se sentit aussitôt soulagé.

— « L'homme est un dur-à-cuire, Mr. McClane, » dit calmement Lowe.

— « Il ne le sera plus quand nous lui aurons fait perdre ses souvenirs. Il sera aussi humble qu'avant. » Et, s'adressant à Quail, il ajouta : « C'est donc pour cela que vous aviez tellement envie d'aller sur Mars. »

Sans ouvrir les yeux, Quail répondit : « Je n'ai jamais voulu aller sur Mars. On m'y a envoyé. Ils me tenaient. Oh ! bien sûr, je reconnais que j'étais assez curieux, mais qui ne le serait pas ? » Puis il rouvrit les yeux et observa les trois hommes et surtout McClane. « Cette drogue de vérité est vraiment efficace. Elle ramène des choses que j'avais complètement oubliées. » Il s'interrompit. « Kirsten m'intrigue, » dit-il surtout pour lui-même. « Est-elle mêlée à tout ça ? Est-elle un agent de l'Interplanet chargé de ne pas me perdre de vue, de s'assurer que je ne recouvre pas la mémoire ? Pas étonnant qu'elle m'ait incité à ne pas venir ici. »

Il eut un léger sourire — un sourire de compréhension — qui disparut presque immédiatement.

— « Croyez-moi, Mr. Quail, » dit McClane, « c'est tout à fait par accident que ceci s'est produit. Dans notre travail, nous... »

— « Je vous crois, » dit Quail. Il semblait las, maintenant. La drogue faisait son effet, de plus en plus intensément. « Où ai-je dit que j'avais été ? » murmura-t-il. « Sur Mars ? Il est difficile de m'en souvenir... je sais que j'aurais aimé y aller. Qui ne le voudrait pas. Mais moi... » Sa voix devint traînante. « Je ne suis qu'un employé, rien qu'un employé. »

Lowe se redressa et regarda son supérieur. « La fausse mémoire qu'il veut que nous lui implantions correspond à un voyage qu'il a réellement fait ! Et la fausse raison qu'il se donne est en fait réelle. Il dit la vérité. Il est complètement sous l'emprise de la narkidrine. Le voyage est très net dans son esprit, tant qu'il est sous l'effet du sédatif. Mais, apparemment, il ne se le rappelle pas en état normal. Quelqu'un a effacé sa mémoire consciente. Sans doute un laboratoire militaire. Tout ce qu'il sait, c'est que le voyage sur Mars représente pour lui quelque chose de spécial, ainsi que le fait d'être agent secret. Ils n'ont pu effacer cela : ce n'est plus un souvenir mais un désir, celui-là même qui l'a poussé à venir nous voir. »

Keeler, l'autre technicien, dit à McClane : « Qu'allons-nous faire ? Greffer une fausse mémoire sur la vraie ? Il est impossible de prévoir les résultats. Il se pourrait qu'il se souvienne d'une partie du voyage réel et la confusion pourrait en ce cas préluder à un état psychotique. Deux souvenirs opposés se partageraient son esprit : il aurait été et n'aurait pas été sur Mars. Il serait et ne serait pas un authentique agent de l'Interplanet, ce qui est déroutant. Je pense que nous devrions l'éveiller sans implantation de mémoire et le renvoyer d'où il vient. Il est dangereux. »

— « D'accord, » dit McClane. Il lui vint une idée. « Pouvez-vous prévoir ce dont il se souviendra quand il ne sera plus sous l'effet du sédatif ? »

— « Il est impossible de le dire, » répondit Lowe. « Il conservera peut-être quelques souvenirs lointains, diffus, de son vrai voyage. Et probablement doutera-t-il de sa réalité. Il décidera sans doute que nous avons rencontré quelque obstacle. Et il se rappellera sa visite ici. Elle ne sera pas effacée. A moins que vous ne le désiriez... »

— « Moins nous touchons à cet homme, mieux cela vaut, » dit McClane. « Nous n'avons pas à nous mêler de cette histoire. Nous avons été assez idiots — ou malchanceux — pour tomber sur un agent de l'Interplanet qui avait une couverture si parfaite qu'il ne se rappelait même pas qui il était. Le mieux serait de se débarrasser au plus tôt de Douglas Quail. »

— « Allez-vous disposer les trousses trois et soixante-deux dans son appartement ? » demanda Lowe.

— « Non. Et nous allons lui rendre la moitié de son argent. »

— « La moitié ! Pourquoi la moitié ? »

— « Cela semble un compromis raisonnable, » dit faiblement McClane.

Tandis que le taxi le ramenait vers son appartement, dans le quartier résidentiel, Douglas Quail se dit qu'il était certainement très agréable de se retrouver sur Terre.

Déjà le séjour d'un mois sur Mars commençait à s'estomper dans sa mémoire. Il ne gardait que l'image de cratères profonds et béants, de collines érodées. Un monde de poussière où peu de choses arrivaient, où une bonne partie de la journée se passait à vérifier et revérifier les réserves d'oxygène. Et il y avait les formes de vie, les cactées gris-brun fragiles et les vers.

En fait, il avait ramené plusieurs exemplaires moribonds de la faune martienne qu'il avait passés en fraude. Après tout, ils ne représentaient aucune menace. Ils ne pouvaient survivre dans l'atmosphère lourde de la Terre.

Il mit la main dans sa poche pour y prendre la boîte de vers martiens...

Et il y trouva une enveloppe.

Il fut perplexe en découvrant qu'elle contenait cinq cent soixante-dix crédits en petites coupures.

Où ai-je pris cela ? se demanda-t-il. N'ai-je pas dépensé jusqu'à mon dernier crédit pour le voyage ?

Avec l'argent se trouvait un billet qui disait : *Une moitié du prix a été retenue par McClane.* Et il y avait la date. La date du jour.

— « Souvenir, » dit-il à haute voix.

— « Souvenir de quoi, monsieur ou madame ? » demanda respectueusement le conducteur-robot.

— « Avez-vous un annuaire téléphonique ? » dit Quail.

— « Certainement, monsieur ou madame. » Une fente s'ouvrit et un micro-film de l'annuaire téléphonique du Comté de Cook apparut.

Quail parcourut les pages. Il éprouvait de la peur. « C'est là, » dit-il enfin. « Conduisez-moi. *Souvenir & Cie.* J'ai changé d'idée. Je ne veux plus rentrer chez moi. »

— « Oui, monsieur ou madame, comme vous voudrez, » dit le conducteur. L'instant d'après, le taxi repartait dans la direction inverse.

— « Puis-je me servir de votre téléphone ? » demanda Quail.

— « Je vous en prie, » dit le robot. Il lui présenta un étincelant combiné 3-D. Il forma le numéro de son appartement. Quelques secondes après, il eut devant lui l'image miniature de Kirsten. « J'ai été sur Mars, » lui dit-il.

— « Tu es saoul. » Ses lèvres eurent un rictus de mépris. « Complètement saoul. »

— « C'est la vérité. »

— « Quand y es-tu allé ? » demanda-t-elle.

— « Je l'ignore. » Il se sentait troublé. « C'était un voyage artificiel, je crois. Avec des souvenirs extra-objectifs ou je ne sais quoi, que l'on insère dans la mémoire. Ça n'a pas marché. »

— « Tu as bu, » dit-elle sèchement. Et elle coupa la communication. Il raccrocha, le visage empourpré. Toujours ce même ton, songea-t-il avec colère. Toujours ce mépris, comme si elle savait tout et que je ne sache rien. Quel mariage !

Un instant plus tard, le taxi stoppa au virage devant une petite construction rose, plaisante et moderne. Une enseigne au néon polychrome clignotait sur la façade : SOUVENIR & Cie.

La réceptionniste, très jolie et nue jusqu'à la taille, sursauta de surprise, puis reprit très vite son contrôle. « Oh ! bonjour, Mr. Quail, » dit-elle nerveusement. « Com... comment allez-vous ? Auriez-vous oublié quelque chose ? »

— « Le reste de mon argent, » dit-il.

Plus calme, maintenant, elle s'étonna : « Votre argent ? Je crois que vous vous trompez, Mr. Quail. Vous étiez venu discuter la possibilité d'un voyage extra-objectif, mais... » Elle haussa ses épaules blanches et lisses. « Je crois comprendre que rien n'a été fait. »

— « Je me souviens de tout, mademoiselle, » dit Quail. « De ma lettre à *Souvenir & Cie* par quoi tout a commencé. Je me

souviens de mon arrivée, de mon entrevue avec Mr. McClane. Et des deux techniciens du labo qui m'ont administré la drogue. » Il n'y avait rien d'étonnant à ce que la compagnie lui ait restitué la moitié de son argent. Ses faux souvenirs d'un voyage sur Mars n'avaient pas pris. Pas complètement, du moins, contrairement à ce qu'on lui avait promis.

— « Mr. Quail, » dit la fille, « bien que vous ne soyez qu'un employé, vous êtes un homme d'aspect agréable et la colère vous déforme les traits. Si cela pouvait vous faire quelque bien, je pourrais... hmm... sortir avec vous... »

Il se sentit furieux. « Je me souviens de vous, » dit-il avec véhémence. « Je sais par exemple que vos seins sont teints en bleu. C'est resté dans mon esprit. Et je me souviens de la promesse de Mr. McClane : si je me souvenais de ma visite à *Souvenir & Cie*, je serais entièrement remboursé. Où est-il ? »

Après un certain délai — le maximum qu'ils pouvaient sans doute se permettre — il se retrouva une fois de plus devant l'imposant bureau, tout comme auparavant.

— « Félicitations pour votre technique, » dit-il d'un ton sardonique. Il éprouvait une déception et une fureur intenses. « Mes soi-disants « souvenirs » d'un voyage sur Mars en tant qu'agent secret de l'Interplanet sont vagues, flous et pleins de contradictions. Et je me souviens nettement de nos discussions. Je vais en référer au Contrôle de la Qualité. » Il bouillait de rage. Le fait d'avoir été trompé lui faisait oublier sa crainte habituelle des disputes.

McClane semblait aussi prudent que morose. « Nous renonçons, Mr. Quail, » dit-il. « Nous vous rembourserons l'autre moitié du prix. Je reconnais que nous n'avons rien fait. » Il parlait d'un ton résigné.

— « Vous ne m'avez même pas donné les objets qui auraient, selon vous, constitué des « preuves » de mon séjour sur Mars. Tout ce battage que vous m'avez fait... pour n'arriver à rien. Je n'ai même pas un ticket. Pas une carte postale. Pas même un passeport. Aucun certificat de vaccination. Aucun... »

— « Ecoutez, Mr. Quail, » dit McClane. « Supposons que je vous dise... » Il s'interrompit. « Laissons cela. » Il pressa le bouton de l'intercom. « Shirley, voulez-vous prélever cinq cent soixante-dix crédits de plus sous forme de chèque à l'ordre de Mr. Douglas Quail ? Merci. » Il libéra le bouton et fixa Quail.

La réceptionniste arriva alors avec le chèque qu'elle plaça

devant McClane avant de disparaître à nouveau, laissant les deux hommes seuls, face à face de part et d'autre du bureau massif.

— « Laissez-moi vous donner un conseil, » dit McClane en signant le chèque et en le tendant à Quail. « Ne parlez pas de votre... euh... récent voyage sur Mars à quiconque. »

— « Quel voyage ? »

— « C'est justement là le problème. » McClane avait pris un ton bourru. « Je parle du voyage dont vous vous souvenez en partie. Faites comme si vous ne vous rappeliez plus rien. Dites qu'il n'a jamais eu lieu. Ne me demandez pas pourquoi : ce n'est qu'un conseil. Ce sera meilleur pour nous deux. » Il commençait à transpirer abondamment. « A présent, Mr. Quail, j'ai du travail, d'autres clients à voir. » Il se leva et accompagna Quail jusqu'à la porte.

— « Une maison qui fait un si mauvais travail ne devrait avoir aucun client, » dit Quail sur le seuil. Puis il ferma la porte sur lui.

Sur le chemin du retour, il réfléchit aux termes de sa lettre au Contrôle de la Qualité, Bureau Terre. Il la commencerait dès qu'il serait devant sa machine. Il était de son devoir d'avertir les gens à propos de *Souvenir & Cie.*

En arrivant à son appartement, il s'assit devant son Hermès Rocket portative, ouvrit les tiroirs et se mit en quête de carbones. Il découvrit alors une petite boîte à l'aspect familier. Une boîte qu'il avait consciencieusement remplie d'exemplaires de la faune martienne et qu'il avait ramenée en fraude.

En l'ouvrant, il vit avec incrédulité six vers morts et plusieurs exemplaires de vie monocellulaires dont se nourrissaient les vers. Les protozoaires étaient desséchés, poussiéreux, mais il les reconnut : il lui avait fallu une journée complète pour les trouver entre les gros rochers. Ç'avait été un périple exaltant et merveilleux.

Mais il se rappelait qu'il n'était jamais allé sur Mars.

Pourtant d'un autre côté...

Kirsten apparut sur le seuil. Elle était chargée de provisions.

— « Que fais-tu à la maison à cette heure ? » Sa voix recelait toujours le même ton d'accusation.

— « *Ai-je été sur Mars ?* » lui demanda-t-il. « Tu devrais le savoir. »

— « Non. Bien sûr que tu n'as jamais été sur Mars. Autrement, tu le *saurais*. N'as-tu pas constamment envie d'y aller ? »

— « Je te jure que je suis sûr d'y être allé, » dit-il. Et, après une pause, il ajouta : « Mais en même temps, je ne le crois pas. »

— « Décide-toi. »

— « Comment ? » Il leva les mains. « Deux mémoires sont gravées dans ma tête : l'une est réelle et l'autre non, mais je ne peux dire laquelle. Pourquoi ne peux-tu m'aider ? Ils ne t'ont rien fait, à toi. » Elle pouvait au moins lui rendre ce service, se dit-il, même si elle n'avait jamais rien fait d'autre.

D'une voix égale, contrôlée, Kirsten lui dit : « Doug, si tu ne te reprends pas, c'est fini. Je vais te quitter. »

— « Je suis en danger. » Sa voix était rauque. Elle devint tremblante. « Je vais peut-être devenir fou. J'espère que non, mais... c'est peut-être vrai. Cela expliquerait tout. »

Kirsten posa son sac à provisions et se dirigea vers l'armoire. « Je ne plaisantais pas, » lui dit-elle calmement. Elle sortit un manteau qu'elle mit et marcha jusqu'à la porte. « Je te téléphonerai un de ces jours. Au revoir, Doug. J'espère que tu finiras par t'en remettre. Je l'espère vraiment. Pour toi. »

— « Attends, » dit-il désespérément. « Dis-moi seulement si je suis allé ou non sur Mars. Il faut que j'en sois certain. » Mais il réalisa qu'ils avaient pu tout aussi bien altérer également sa mémoire à elle.

La porte se referma. Sa femme était partie. Pour toujours !

— « C'est ça, » dit une voix derrière lui. « Maintenant, levez les mains, Quail. Et faites-moi le plaisir de vous retourner. »

Il obéit par instinct, sans lever les mains.

L'homme qui se trouvait devant lui portait l'uniforme prune du Bureau de l'Interplanet et son arme était du modèle gouvernemental. Il lui parut étrangement familier. Il éveilla en lui un souvenir diffus, déformé, qu'il ne pouvait préciser. Finalement, il leva les mains.

— « Vous vous souvenez de votre voyage sur Mars, » dit le policier. « Nous connaissons vos faits et gestes ainsi que chacune de vos pensées — en particulier celles que vous avez eues en revenant de *Souvenir & Cie.* » Il expliqua : « Un émetteur a été greffé dans votre crâne et nous sommes constamment informés. »

Un émetteur télépathique formé d'un plasma vivant découvert sur la Lune : Quail frissonna de dégoût. La chose vivait en lui, dans son propre cerveau. Elle se nourrissait, écoutait... Mais l'In-

terplanet s'en servait. Ce qu'avait dit l'homme était sans doute vrai.

— « Pourquoi moi ? » demanda Quail. Qu'avait-il pu faire ou penser ? Et quel rapport cela pouvait-il avoir avec *Souvenir & Cie ?*

— « Fondamentalement, » dit l'agent de l'Interplanet, « cela n'a rien à voir avec *Souvenir.* C'est uniquement entre vous et nous. » Il tapota son oreille droite. « Je perçois encore vos processus mentaux par l'émetteur encéphalique. » Quail aperçut un petit écouteur de plastique blanc dans l'oreille de l'homme. « Il faut donc que vous soyez averti : tout ce que vous pourrez penser sera retenu contre vous. » Il sourit. « Quoique cela n'ait plus guère d'importance, maintenant. Vous vous êtes déjà condamné en parole et en pensée. Ce qui est ennuyeux, c'est que vous ayez raconté votre voyage au directeur et aux techniciens de *Souvenir* sous l'influence de la narkidrine. Vous leur avez dit où vous étiez allé, et pourquoi. Ils sont très effrayés. Ils souhaiteraient ne vous avoir jamais rencontré. » Il ajouta pensivement : « Ils ont raison. »

— « Je n'ai jamais fait ce voyage, » dit Quail. « C'est une fausse mémoire qui m'a été implantée par les techniciens de McClane. » Mais il pensa alors à la boîte dans son bureau, qui contenait des exemplaires de formes de vie martienne. Et au mal qu'il avait eu à les rassembler. Le souvenir semblait très réel. Et la boîte l'était certainement. A moins que McClane ne l'eût introduite chez lui. Peut-être était-ce seulement une des fausses « preuves » promises.

Ces souvenirs de Mars ne sont pas convaincants, songea-t-il. Malheureusement, la Police de l'Interplanet est convaincue. Ils pensent que j'ai réellement été sur Mars et que j'en ai conscience au moins en partie.

— « Non seulement nous savons que vous êtes allé sur Mars, » dit l'agent de l'Interplanet en réponse à ses pensées, « mais nous savons aussi que vous possédez actuellement assez de souvenirs pour nous causer des ennuis. Et il est inutile d'effacer votre mémoire, car vous retourneriez encore une fois chez *Souvenir & Cie.* Et nous ne pouvons rien faire contre McClane et son opération car nous n'avons aucun pouvoir sur lui. De toute façon, il n'a commis aucun délit. » Il fixa Quail. « Pas plus que vous, d'ailleurs. Vous n'êtes pas allé trouver *Souvenir & Cie* avec l'intention de

réveiller votre mémoire. Vous ne l'avez fait, ainsi que vous le pensiez, que pour des raisons ordinaires : le désir d'aventure qu'éprouvent les gens ordinaires. Malheureusement, vous n'êtes pas ordinaire et vous avez déjà eu largement votre part d'aventure. L'opération *Souvenir & Cie* était bien la dernière chose dont vous pouviez avoir besoin. Rien n'aurait pu être plus dangereux pour vous. Et pour McClane, par la même occasion. »

— « Pourquoi le fait que je me souvienne de mon voyage et des raisons de ce voyage peut-il vous causer des ennuis ? »

— « Parce que, » dit le gorille de l'Interplanet, « ce que vous avez fait ne correspond pas à l'image rassurante et protectrice qui est répandue de nous dans le public. Vous avez fait pour nous ce que nous ne faisons jamais. Vous vous en souvenez, maintenant, grâce à la narkidrine. Cette boîte de vers morts et d'algues est dans votre bureau depuis six mois, depuis votre retour. Et vous n'avez jamais montré la moindre curiosité à son égard. Nous ignorions même que vous la possédiez avant que vous vous rappeliez sa présence en revenant de *Souvenir*. Nous sommes alors venus jeter un coup d'œil ici. » Et il ajouta : « Sans aucune chance, d'ailleurs. Nous n'avions pas le temps. »

Un second agent de l'Interplanet apparut. Les deux hommes discutèrent alors ensemble. Pendant ce temps, Quail réfléchit rapidement. Il avait d'autres souvenirs, maintenant. Le flic avait raison à propos de la narkidrine. Ils — c'est-à-dire l'Interplanet — s'en servaient sans doute eux-mêmes. Sans doute ? Il savait parfaitement qu'ils l'utilisaient. Il avait vu un prisonnier interrogé de cette façon. Mais où était-ce ? Quelque part sur Terre ? Plutôt sur la Lune, décida-t-il, comme l'image surgissait brièvement de sa mémoire.

Et il se souvint d'autre chose. De la raison pour laquelle ils l'avaient envoyé sur Mars. Le travail qu'il avait accompli.

Pas étonnant qu'ils aient effacé sa mémoire.

— « Grand Dieu, » s'écria l'un des agents de l'Interplanet en interrompant la conversation. Il avait perçu les pensées de Quail. « Le problème est encore pire, a présent. » Il s'avança vers Quail sans baisser son arme. « Nous devons vous tuer, maintenant, » dit-il. « Et rapidement. »

— « Pourquoi tout de suite ? » demanda nerveusement son compagnon. « Ne pourrions-nous l'emmener au bureau de New York et les laisser faire... »

— « Il sait, *lui*, pourquoi il faut agir tout de suite, » dit le premier agent. Lui aussi semblait nerveux, mais Quail se rendit compte que c'était pour une tout autre raison. Ses souvenirs étaient revenus presque complètement, maintenant, et il comprenait la nervosité de l'homme.

— « Sur Mars, » dit-il d'une voix rauque, « j'ai tué un homme. Après avoir abattu quinze gardes du corps. Certains avaient les mêmes armes que vous. » Il avait été entraîné pendant cinq ans par l'Interplanet pour devenir assassin. Tueur professionnel. Il savait comment se débarrasser d'adversaires armés... tels que ces deux agents. Et celui qui avait le récepteur dans l'oreille le savait aussi.

S'il agissait assez rapidement...

L'arme entra en action. Mais il avait déjà sauté sur le côté et, dans le même instant, il abattait son adversaire d'un revers. Il s'empara de l'arme et menaça l'autre.

— « Il a perçu mes pensées, » dit-il, haletant. « Il savait ce que j'allais faire, mais j'ai quand même réussi. »

Accroupi, l'homme qu'il avait frappé intervint : « Il ne tirera pas sur toi, Sam. Je viens de lire aussi cela dans son esprit. Il sait qu'il est coincé et nous le savons aussi. Venez, Quail. » Il se redressa péniblement et tendit la main. « Votre arme, » dit-il. Vous ne pouvez pas vous en servir et je vous jure de ne pas l'utiliser contre vous. Vous serez jugé et ce sera quelqu'un de haut placé dans l'Interplanet qui décidera. Pas moi. Peut-être vous effaceront-ils encore une fois la mémoire. Je l'ignore. Mais vous savez pourquoi j'allais vous tuer, maintenant. Je n'ai pas pu vous empêcher de vous souvenir. Je n'ai plus aucune raison de vous supprimer, à présent. »

Quail s'élança hors de l'appartement sans lâcher l'arme et bondit vers l'ascenseur. Si vous me suivez, pensa-t-il, je vous tue. Il appuya sur le bouton et, un instant après, les portes se refermèrent.

Ils ne l'avaient pas suivi. Ils avaient sans nul doute perçu son message, la tension de ses pensées, et avaient décidé de ne pas courir le risque.

L'ascenseur descendait. Il avait réussi... pour l'instant. Mais ensuite ? Où irait-il ?

L'ascenseur atteignit le rez-de-chaussée. Quelques secondes après, Quail se mêlait à la foule des piétons qui se hâtaient sur les trottoirs roulants. Il avait mal à la tête et se sentait malade.

Mais il avait au moins échappé à la mort. Ils avaient été bien près de l'avoir, dans l'appartement.

Et ils essaieront encore, se dit-il. Lorsqu'ils me retrouveront. Et ce ne sera pas long, avec cet émetteur dans ma tête.

Assez ironiquement, il avait obtenu exactement ce qu'il avait demandé à *Souvenir & Cie.* L'aventure, le danger, l'Interplanet, un voyage pour une dangereuse mission secrète sur Mars où il avait risqué sa vie. Tous les faux souvenirs qu'il avait souhaités.

Il comprenait maintenant l'avantage qu'il aurait eu à ne posséder que de faux souvenirs, et rien de plus.

Seul, assis sur un banc, il suivait d'un regard morose un vol de perts. Les perts étaient des oiseaux hybrides qui vivaient sur les deux lunes de Mars et qui étaient capables de vol vertical, même sous la pesanteur terrestre.

Peut-être pourrais-je retourner sur Mars ? songea-t-il. Mais pourquoi ? Ce serait pire, là-bas. L'organisation politique dont il avait assassiné le leader le repérerait dès qu'il débarquerait et il aurait alors deux adversaires à ses trousses.

Pouvez-vous m'entendre ? pensa-t-il. Il allait droit à la paranoïa, assis là tandis que les autres l'écoutaient, enregistraient, discutaient...

Il frissonna, bondit sur ses pieds et se mit en marche au hasard, les mains dans les poches. Peu importe où je vais, se dit-il. Vous serez toujours avec moi. Tant que j'aurai ce truc dans ma tête.

Je vais faire un marché avec vous, pensa-t-il pour lui-même et pour eux. Pouvez-vous m'imprimer à nouveau une fausse mémoire, comme vous l'avez déjà fait, pour que je n'aie jamais été sur Mars ? Pour que je n'aie jamais vu de près un uniforme de l'Interplanet ni touché un revolver ?

— « Comme nous vous l'avons déjà expliqué, ce ne serait pas suffisant, » dit une voix dans son cerveau.

Etonné, il s'arrêta.

« Nous avons déjà correspondu de cette façon, » reprit la voix. « Lorsque vous opériez sur Mars. Il y a des mois de cela. Nous ne pensions pas avoir à recommencer. Où êtes-vous ? »

— « Je marche, » dit-il. « Je marche à la mort. » Et il ajouta intérieurement : sous les armes de vos agents... « Comment savez-

vous que ce ne serait pas suffisant ? Les techniques de *Souvenir* ne réussissent-elles pas ? »

— « Comme nous vous l'avons dit, si nous vous donnons des souvenirs communs, ordinaires, vous serez... insatisfait. Inévitablement, vous retournerez vers *Souvenir & Cie* ou l'un de ses concurrents. Nous ne nous en tirerions pas une seconde fois. »

— « Mais supposez, » dit Quail, « que quelque chose de plus marquant que des souvenirs ordinaires me soit implanté après l'effacement de ma mémoire ? Quelque chose qui me donnerait satisfaction. J'étais l'homme le plus riche de la Terre mais j'ai finalement donné tout mon argent pour des œuvres. Ou bien j'étais un grand explorateur spatial. N'importe quoi de ce genre pourrait réussir. »

Silence.

« Essayez, » dit-il désespérément. « Prenez un de vos meilleurs psychiatres militaires ; explorez mon esprit. Trouvez quel peut-être mon rêve le plus profond. » Il essaya de réfléchir. « Les femmes, » dit-il. « Des milliers de femmes, comme Don Juan. Playboy interplanétaire : une maîtresse dans chaque ville de la Terre, de la Lune et de Mars. Mais j'ai abandonné, épuisé. Je vous en prie. Essayez. »

— « Vous vous rendrez ? » demanda la voix dans sa tête. « Si nous nous mettons d'accord pour une telle solution ? Si c'est possible ? »

Après un instant d'hésitation, il répondit : « Oui. » Et il pensa : « Je cours le risque d'être abattu, tout simplement. »

— « Rendez-vous d'abord, » reprit la voix. « Et nous examinerons ensuite cette possibilité. Si nous ne pouvons rien, malgré tout, si vos souvenirs authentiques réapparaissent, alors... » Il y eut un silence, puis la voix acheva : « Nous devrons vous détruire. Vous le comprenez. Eh bien, Quail, vous êtes toujours décidé à essayer ? »

— « Oui. Car la seule autre solution est une mort certaine, maintenant. De cette façon, au moins, il me reste une chance, si mince soit-elle. »

— « Présentez-vous au siège principal de New York, » reprit la voix. « 580 Cinquième Avenue, douzième étage. Lorsque vous vous serez rendu, nos psychiatres commenceront à sonder votre personnalité. Nous essaierons de déterminer votre désir le plus absolu, le plus profond, et nous vous remmènerons ensuite auprès

de *Souvenir & Cie.* Ils vous inséreront de faux souvenirs basés sur ce désir... Bonne chance. Nous vous devons cela. Vous avez agi pour nous comme un outil efficace. » La voix était dépourvue d'ironie. En fait, l'organisation devait ressentir une certaine sympathie à son égard.

— « Merci, » dit Quail. Et il se mit en quête d'un robot-taxi.

Le psychiatre de l'Interplanet était âgé, le visage sévère. « Mr. Quail, » dit-il, « vous possédez un désir imaginaire très intéressant. Quelque chose que vous ne percevez ni ne supposez consciemment. C'est en général le cas. J'espère que le fait de vous l'expliquer ne vous dérangera pas trop. »

L'officier de l'Interplanet qui était présent intervint d'une voix sèche : « Il ferait mieux de n'être pas trop dérangé, s'il ne veut pas être exécuté. »

— « A la différence du désir d'être un agent secret de l'Interplanet, » reprit le psychiatre, « désir qui, relativement, provient d'une certaine maturité, ce désir est un rêve d'enfance extravagant. Il n'est pas étonnant que vous n'ayez pu le deviner. Votre rêve est le suivant : vous avez neuf ans et vous marchez au long d'un sentier de campagne. Un étrange vaisseau venant d'un autre système solaire se pose devant vous. Aucune autre personne sur Terre à part vous, Mr. Quail, ne le voit. Les êtres qui sont à bord sont petits et faibles, un peu comme des mulots. Mais ils essayent d'envahir la Terre. Des dizaines de milliers de vaisseaux arriveront bientôt, lorsque cette avant-garde aura donné le signal d'attaque. »

— « Et je suppose que je les arrête, » dit Quail avec un sentiment d'amusement mêlé de dégoût. « Je les repousse seul. Peut-être en les écrasant avec les pieds. »

— « Non, » dit patiemment le psychiatre. « Vous arrêtez l'invasion, mais pas en détruisant. Vous faites au contraire preuve de bonté et de pitié, bien que vous sachiez par télépathie — leur mode de communication — la raison de leur présence. Ils n'ont jamais rencontré un tel comportement chez un organisme supérieur et, pour prouver leur satisfaction, ils concluent un accord avec vous. »

— « Ils n'envahiront pas la Terre tant que je serai vivant, » dit Quail.

— « Exactement. » Et le psychiatre ajouta à l'adresse de l'officier : « Vous voyez que, malgré le mépris qu'il en éprouve, cela convient à sa personnalité. »

— « Ainsi, par ma simple existence, » dit Quail avec une satisfaction grandissante, « simplement en demeurant en vie, je protège la Terre contre l'invasion. En fait, je suis l'être le plus important sur Terre. Et sans avoir bougé le petit doigt. »

— « Exactement, » dit le psychiatre. « Et ceci est le fondement de votre psychisme. C'èst le rêve de toute votre existence. Sans ce traitement, vous n'auriez pu vous le rappeler. Mais il a toujours été là. Il est profondément enfoui mais n'a jamais cessé. »

L'officier s'adressa à McClane, qui écoutait avec attention : « Pouvez-vous implanter une mémoire extra-objective aussi extrême ? »

— « Nous disposons de tous les rêves possibles, » dit McClane. « Et franchement, j'ai entendu pire que cela. Oui, certainement, nous pouvons réussir. Dans vingt-quatre heures, il ne souhaitera plus seulement avoir sauvé la Terre, il croira fermement l'avoir fait. »

— « Vous pouvez commencer, en ce cas, » dit l'officier. « Nous avons déjà effacé les souvenirs de sa véritable mission sur Mars. »

— « Quelle mission sur Mars ? » demanda Quail.

Personne ne répondit et il n'insista pas. Un appareil de la police venait d'apparaître. Il monta à bord avec McClane et l'officier et ils filèrent en direction de Chicago, vers *Souvenir & Cie.*

— « Vous feriez bien de ne commettre aucune erreur, cette fois, » dit l'officier à McClane qui semblait nerveux.

— « Je ne vois pas ce qui pourrait flancher, » grommela McClane. « Cela n'a rien à voir avec Mars ou l'Interplanet. Stopper seul une invasion interstellaire ! » Il hocha la tête. « Pff ! à quoi rêvent les gosses. Et tout cela par la vertu et non par la force. C'est assez pittoresque. » Il s'épongea le front avec son mouchoir.

Nul ne dit rien.

« En fait, » acheva-t-il, « c'est touchant. »

— « Mais menaçant, » dit sombrement l'officier. « Car s'il meurt, l'invasion reprend. Il n'est pas étonnant qu'il ne s'en souvienne pas. C'est le rêve le plus grandiose que j'aie rencontré. » Il jeta un regard désapprobateur à Quail. « Et dire que nous avons engagé cet homme. »

Ils firent leur entrée dans l'immeuble de *Souvenir & Cie* et

Shirley, la réceptionniste, se précipita à leur rencontre, haletante.

— « Bienvenue, Mr. Quail, » minauda-t-elle tandis que ses seins — peints cette fois d'un orange incandescent — tressautaient dans son agitation. « Je suis désolée que tout se soit si mal passé la dernière fois. Je suis sûre que cela ira mieux cette fois. »

McClane qui s'épongeait toujours le front avec son mouchoir intervint : « Bien mieux. » Et, agissant avec rapidité, il alla chercher Lowe et Keeler et les accompagna avec Quail vers ses services techniques. Il revint ensuite à son bureau en compagnie de Shirley et de l'officier pour attendre.

— « Avons-nous une trousse pour cela, Mr. McClane ? » demanda Shirley en se pressant contre lui dans son agitation avant de rougir modestement.

— « Je crois. » Il essaya de se souvenir, puis abandonna et consulta le registre. « Une combinaison, » dit-il à haute voix. « Les trousses quatre-vingt-un, vingt et six. » Il alla prendre les trousses appropriées dans le coffre et les ramena sur le bureau. « Dans la trousse quatre-vingt-un, » expliqua-t-il, « nous avons une baguette magique qu'une race d'êtres d'un autre système a donnée au client — en l'occurrence Mr. Quail. C'est une marque de reconnaissance. »

— « Elle marche ? » demanda l'officier avec curiosité.

— « Elle a marché, » expliqua McClane. « Mais... euh... vous comprenez, elle s'est usée avec les années, et les services rendus. Maintenant, ce n'est plus qu'un souvenir. Mais il se souviendra de l'avoir vue agir. » Il rit, puis ouvrit la trousse numéro vingt. « Un document du secrétaire général des Nations-Unies le remerciant d'avoir sauvé la Terre. Ce n'est pas exactement approprié, car, selon le rêve de Quail, nul ne sait rien de l'invasion à part lui. Mais nous mettrons quand même ce document. » Il examina la trousse six. Que contenait-elle ? Il ne se le rappelait plus du tout. Il fronça les sourcils en ouvrant le sac de plastique, tandis que Shirley et l'officier le fixaient avec attention.

— « Une lettre écrite dans une langue bizarre, » dit Shirley.

— « Cela dit qui ils étaient et d'où ils venaient, » expliqua McClane. « Il y a aussi une carte stellaire détaillée montrant le tracé de leur voyage et leur système d'origine. Bien sûr, tout cela est écrit dans leur langue et il ne peut la comprendre. Mais il se souviendra qu'ils le lui ont lu une fois. » Il plaça les objets au centre du bureau. « Il faudra mettre cela dans l'appartement de

Quail, » dit-il à l'officier. « Il les trouvera en rentrant. Et ils confirmeront ses souvenirs. » Il eut un rire tendu, tout en se demandant comment se passaient les choses pour Lowe et Keeler.

L'intercom bourdonna. « Mr. McClane. Je suis navré de vous déranger. » C'était la voix de Lowe et, en la reconnaissant, McClane se figea et demeura muet. « Il se passe quelque chose. Peut-être vaudrait-il mieux que vous veniez voir. C'est comme l'autre fois. Quail réagit à la narkidrine. Il est inconscient, détendu et réceptif, mais... »

McClane se rua au-dehors.

Douglas Quail était étendu sur la table d'examen. Il respirait lentement et régulièrement, les yeux mi-clos, à peine conscient de ce qui se passait autour de lui.

— « Nous avons commencé à l'interroger, » dit Lowe, le visage blême. « Pour découvrir exactement où nous pourrions placer ce souvenir du sauvetage de la Terre. Et, c'est assez bizarre... »

— « Ils m'avaient dit de ne rien révéler, » murmura Douglas Quail. « C'était un accord. J'étais censé ne me souvenir de rien. Mais comment aurais-je pu oublier un tel événement ? »

Je savais que ce serait dur, se dit McClane. Mais jusqu'à présent...

« Ils m'ont donné un document, » continua Quail. « Une preuve de gratitude. Je l'ai caché dans mon appartement. Je vous le montrerai. »

McClane se tourna vers l'officier qui l'avait suivi. « Eh bien, je vous conseillerai de ne pas le tuer. Si vous le faites, ils reviendront. »

— « Ils m'ont aussi donné une baguette magique invisible, » reprit Quail qui avait complètement fermé les yeux, maintenant. « C'est comme cela que j'ai tué cet homme, sur Mars. La baguette est dans un tiroir avec la boîte de vers morts et les plantes sèches. »

Sans un mot, l'officier fit demi-tour et sortit.

Je ferais aussi bien de jeter ces trousses, se dit McClane avec résignation. Et il retourna lentement vers son bureau.

Il jetterait aussi la citation du secrétaire général des Nations-Unies. Après tout... la vraie ne tarderait sans doute pas à venir.

Traduit par Michel Demuth.

Titre original : We can remember it for you wholesale.

HENRY SLESAR

Je me souviens...

Comme **De mémoire d'homme** de Philip K. Dick dans ce même numéro, la présente nouvelle d'Henry Slesar roule sur l'« effacement » de la mémoire et l'inoculation de souvenirs inventés. Il est intéressant de comparer les deux textes pour voir comment, à partir de sujets voisins, deux auteurs différents peuvent obtenir des effets opposés. Se basant sur la technique du lavage de cerveau, Slesar imagine qu'elle peut être utilisée pour le bien, afin de « purifier » l'esprit d'un criminel en changeant la trame de ses souvenirs aussi facilement qu'un disque de phonographe. Mais les résultats de l'expérience s'avèrent propres à faire frémir...

JE me souviens de toi, petit canard, et de papa qui riait tandis que je courais derrière toi sur la pelouse. De maman qui sortait de la maison avec un plateau chargé de limonade, de petits gâteaux sucrés et craquants et de cinabre en poudre. Du tiède soleil et des roses éparses. J'étais assis sur les genoux de papa et il m'ébouriffait les cheveux de sa grande main tandis que maman chantonnait et que dansaient les abeilles autour des bégonias. Je m'endormais contre papa et les doigts frais de maman venaient me caresser. Petit canard, petit canard, je me souviens...

— « Nous considérons cette méthode, » dit le Dr. Newkirk, « comme une nouvelle porte refermée sur l'âge de la barbarie. Il y a des siècles, l'Homme a abjuré la vieille règle du talion, mais son code pénal reste fondé sur le principe de la vengeance. »

— « Ah... » dit le Dr Kidder. La cendre de sa cigarette s'était allongée puis recourbée avant qu'il s'aperçoive que le bureau du Dr Newkirk ne comportait aucun cendrier. Subrepticement, il fit tomber la cendre dans la paume de sa main et la glissa dans sa poche. Newkirk ne remarqua rien. Newkirk n'était pas observateur. Kidder décida qu'il ne l'aimait pas en tant qu'homme, bien qu'il appréciât l'auteur qui écrivait dans le *Journal de Psychiatrie.*

Il souhaitait maintenant avoir refréné l'enthousiasme qui l'avait fait écrire au docteur. Il eût ainsi évité cette visite à la Clinique de Réhabilitation Criminelle de Newkirk.

— « La suppression de la peine capitale, » reprit Newkirk du même ton dogmatique et irritant, « n'a été que le début de notre maturité sociale. Tant que l'Homme se livrera à des représailles de quelque sorte sur ceux qui transgressent les lois de la société, nous ne pourrons nous dire civilisés. La hache du bourreau comme la cellule nous condamnent comme étant immoraux. »

— « C'est vrai, c'est vrai, » murmura Kidder d'un ton inaudible. Il avait décidé qu'il n'aimait pas Newkirk et il lui était pénible d'être d'accord avec lui.

— « En ne reconnaissant pas le crime comme une maladie, nous avons trahi notre culture scientifique. En refusant de pardonner, nous avons trahi notre devoir de chrétiens. Hésitant, cherchant, luttant contre l'ignorance et le besoin infantile de vengeance de l'Homme, nous avons rampé hors des âges obscurs pour atteindre la lumière. » Newkirk gratta sa mâchoire prognathe. Il était laid, mais ses yeux avaient une expression de douceur. Pourquoi Kidder n'aimait-il pas cette expression de douceur ?

« Nous nous sommes excusés de nos fautes, » reprit Newkirk. « Nous avons déclaré que notre système d'emprisonnement était une contrainte et non une punition. Nous avons atténué notre sentiment de culpabilité par de vagues tentatives de réhabilitation psychiatrique dans l'enceinte des prisons. Nous avons obtenu un nombre pitoyable de succès, mais cela nous a permis de continuer à traiter les criminels comme des bêtes sauvages tout en gardant la conscience nette.

» Nous avons appris à utiliser la chimiothérapie, la narcoanalyse et la chirurgie. La lobotomie préfrontale dans les cas de folie criminelle, les dérivés de l'amphétamine, les tranquillisants et tous les autres moyens scientifiques destinés à « guérir » l'esprit criminel. Avons-nous fait un grand pas en avant ? Oui, mais avec quels résultats ? Nos criminels ont-ils été réintégrés dans la société avec tous leurs moyens ? Rarement, docteur, très rarement, si grande est notre peur de la récidive. Ceux dont les crimes étaient « socialement admissibles » étaient libérés très vite. Mais ceux dont les crimes excitaient le goût du sang, ceux qui avaient tué et violé et dont les crimes n'étaient jamais oubliés par le peuple

— ni même par les scientifiques — ceux-là restaient des criminels à jamais. »

— « Les gens ont peur, » murmura Kidder. « Un homme comme Milo, par exemple... »

— « Oui, un homme comme Milo, » dit Newkirk. « Dans votre lettre, vous dites l'avoir rencontré, Dr Kidder. »

— « Oui, c'est exact. Très brièvement. A la suite de son premier crime, il s'est trouvé que je faisais partie de l'équipe du Dr Bradmore, l'expert médical, lorsqu'il fut appelé. En fait, Bradmore me demanda de pratiquer un premier examen psychiatrique. Mais l'ordre de transfert à votre clinique arriva avant que j'aie pu commencer. »

— « Eh bien, c'est à moi qu'est revenue cette chance, docteur, la chance d'examiner un esprit criminel dans sa forme la plus virulente, un esprit dépravé, perverti, vicieux, irrécupérable. J'aurais aimé que vous l'exploriez ainsi que je l'ai fait, pour voir quel enfer étouffant c'était. »

Je me souviens de toi, gentil ruisseau, de tes eaux argentées qui couraient entre les berges vertes, du petit bateau que tu emportais. Regarde, maman, regarde ! C'est le Petit Navire-Sucette. Ah ! ah ! ah ! Ecoute comme Rover aboie ! Rover est un chien fou ! Tu vois comme je monte bien à bicyclette, papa ? Tu vois comme je deviens grand ? Je deviens grand, maman. Je vais être un grand garçon, bientôt. Oui, Milo ; oui. Un grand garçon, bientôt.

— « Un homme est le produit de ses souvenirs, » dit Newkirk. « La moindre exploration psychologique, de Freud à aujourd'hui, confirme cette vérité évidente. Les souvenirs emmagasinés dans nos neurones dictent les réponses à tous les stimuli. Si les souvenirs sont mauvais, les réponses le seront également. Dans le cas de Milo, que pourrait-on attendre d'un cerveau imprégné d'horreur jusqu'au dernier neurone ? »

— « C'est à ce point ? » dit Kidder en jetant sa cigarette dans la corbeille à papier.

— « A ce point, » dit gravement Newkirk. « Milo est né au service des drogués d'un hôpital de charité. Sa mère est morte de ses excès avant qu'il ait deux ans. Son frère a adopté l'enfant

et lui a infligé de tels sévices qu'il boita jusqu'à l'âge de cinq ans. Un jugement « indulgent » fit de Milo un pupille de l'Etat et il grandit dans l'ambiance traumatisante d'une institution sévère. Il s'enfuit à l'âge de dix ans et gagna sa vie dans la rue. Il fut victime de voleurs, de sadiques, de dégénérés, et commit son premier crime à l'âge de quatorze ans. Il n'évita la peine capitale qu'à cause de sa jeunesse et fut emprisonné jusqu'à vingt et un ans. On le relâcha et son dossier criminel fut ensuite assez honorable, si l'on considère le manque de pitié qu'on lui témoigna. Il encourut trois nouvelles sentences de prison et la dernière, par le jeu sévère d'une loi mathématique, fut à vie. Lors d'une révolte à Atlanta, il réussit à prendre le large et ne fut repris qu'après... ce dernier crime. »

Le Dr Kidder frissonna. « Oui, » dit-il. « Une chose terrible. Cette malheureuse famille Gilbert... ces trois enfants... »

— « Je ne réagis pas comme vous, » dit froidement Newkirk. « La nature du crime n'a rien à voir avec le principe. Si Milo avait tué une centaine d'enfants... »

— « Il est difficile d'être aussi objectif, » dit Kidder sur un ton d'excuse. « Si vous aviez été le mari, peut-être... et si vous étiez rentré chez vous pour trouver votre femme et vos enfants... »

— « Je vous en prie, » dit Newkirk en se raidissant. « C'est là exactement l'attitude contre laquelle je lutte, docteur, cette émotion animale et simpliste qui a si longtemps retardé la réhabilitation criminelle. Pour le monde, le crime de Milo est impardonnable. Mais pour la science, il n'a rien fait de plus qu'obéir aux impulsions des souvenirs criminels imprimés en lui dès son premier jour d'existence. C'est là toute ma méthode. Il ne s'agit pas d'éliminer Milo, mais de détruire le véritable coupable : la mémoire. De la détruire complètement, totalement, d'effacer jusqu'à la moindre trace de souvenir des neurones de son cerveau, de le purger, de le laver de tous les vestiges du passé pour faire une table rase et nette où s'inscrira une nouvelle personnalité humaine. »

— « Un lavage de cerveau ? » dit doucement Kidder.

— « Rien d'aussi brutal, rien d'aussi dangereux que ce procédé désuet. Grâce à une combinaison de choc électrique, de drogue et de narco-hypnose, il nous est possible de provoquer l'amnésie totale dans le cerveau humain sans détruire la volonté ni créer des réflexes automatiques et sans altérer le potentiel d'intelligence. »

— « Mais vous effacez *toute* la mémoire ? Vous ne laissez rien ? »

— « Ah ! » dit Newkirk. « Mais ceci n'est que la moitié de notre méthode. Un homme dont les souvenirs sont mauvais est un criminel. Un homme sans aucun souvenir n'est qu'une larve. Nous avons donc dû remplacer ce que nous avions fait disparaître, docteur. Il nous fallait remplir ce récipient vide, bien sûr, et avec des souvenirs qui en feraient un homme bon, utile, moral et heureux au sein de la société humaine. »

— « Une mémoire artificielle ? » dit Kidder. Sans y prendre garde, il alluma une autre cigarette.

— « Oui, » déclara Newkirk.

Je me souviens de toi, petite école rouge. Rouge pomme ronde dans ma main. Lecture, écriture et rythme du bâton de l'instituteur sur le tableau. Rangées de petits visages ronds, rangées de petits chiffres dans le livret. Regarde, maman, regarde : rien que des I - O ! Ecoute, papa, écoute-moi lire ! Regarde les jolies lettres rondes que j'écris ! La douce odeur de l'encre d'imprimerie dans les pages de mes livres de classe. Les retours à la maison avec mes petits camarades dans l'air frais de l'automne et le bruissement des feuilles. Ohé, les gars ! Ohé, les gars ! Ohé !

« C'était la seule solution possible, » dit Newkirk. « Nous avons déjà vu combien il est difficile, sinon impossible, de purger l'esprit des *seuls* souvenirs mauvais. Prendre un esprit souillé par la violence, empoisonné par la négligence, déformé par des habitudes criminelles, prendre un tel esprit et tenter de le rendre pur et blanc — cela dépasse nos moyens. Mais remplacer *tous* les souvenirs par un passé artificiel qui, nous le *savons*, donnera un homme heureux, stable et utile... que pourrions-nous désirer de mieux ?

» Le problème était de créer ce passé artificiel et de l'implanter solidement dans l'esprit du sujet, sans qu'il soit possible de l'effacer. La création de ce passé est elle-même un travail unique combinant l'art et la science. Une équipe de psychologues, en collaboration avec une équipe de romanciers, nous donne un « film de mémoire » détaillé qui représentera les « souvenirs » que le patient conservera de son enfance jusqu'à maintenant. Ce film de

mémoire est ensuite directement transféré dans le subconscient du sujet, où il est « greffé » sur les neurones du cerveau. Lorsque l'opération est achevée, le contenu fictif de ses souvenirs est aussi permanent et réel pour le patient que celui qui a été effacé de son esprit. »

— « Bien, » dit Kidder. « C'est certainement une idée intéressante. Mais il me semble que... »

— « Je sais exactement ce que vous pensez. Vous vous inquiétez de l'aspect pratique de notre méthode. Après tout, le passé que nous créons pour le patient est fictif. Que pourrait-il arriver s'il essayait de remonter vers lui ? S'il voulait retourner voir les lieux et les gens de son enfance ? C'est là une bonne question, docteur. »

Kidder eut un sourire reconnaissant.

« Naturellement, nous avons soigneusement examiné ce problème. La solution en est très simple. Nous fixons dans le patient l'ordre post-hypnotique de laisser le passé derrière lui et de ne s'occuper que de l'avenir. Cet ordre est renforcé par certaines données de ces souvenirs, des choses telles que la mort de ses parents — qui doit avoir été paisible, bien sûr, pour ne laisser qu'une vague tristesse. Vous voyez, docteur ? Nous avons pensé à tout. »

Je me souviens de vous, petites croix blanches.

Pourquoi cela devait-il arriver, tante Martha ? Ils étaient tellement merveilleux. Pourquoi cela ? Chut, mon enfant, chut, c'est la volonté de Dieu et il faut être courageux par amour pour eux. Je suis courageux, tante Martha, tu ne le vois pas ? Ecoute, tante Martha, écoute ce que dit la lettre ! Je vais faire un voyage scolaire. N'est-ce pas merveilleux ? L'Europe ! La Suisse ! La vallée du Lauterbrunnen. Les alpages couverts de fleurs. Les edelweiss sur les hautes pentes. Les descentes en luge avec le vent sur mon visage...

« Cela est efficace, bien sûr, » dit Newkirk tandis qu'ils suivaient le couloir. « Dans le cas de Milo, le traitement n'est pas encore achevé, mais nous savons déjà que l'implantation des souvenirs a réussi. Nous lui avons créé une nouvelle personnalité, docteur, nous avons fait de lui un être humain doux et aimable. Vous comprendrez mieux cela en le voyant. »

— « Voulez-vous dire que je vais pouvoir lui parler ? »

— « Bien sûr. Milo est tout à fait conscient entre les diverses phases du traitement. En tant que psychiatre, vous devriez pouvoir vous rendre compte de ce qu'est devenue sa personnalité. Lorsque nous aurons terminé, nous n'hésiterons pas à le renvoyer dans le monde. »

Kidder ne put dissimuler sa surprise.

— « Vous voulez dire que vous allez le laisser partir ? Libre ? »

— « Bien sûr. Il ne sera plus ni prisonnier ni malade lorsque le traitement sera achevé. Nous l'aurons guéri de la maladie qui a provoqué ce terrible crime. Et l' « assassin » qui en était coupable n'existera plus. Pourquoi ne devrait-il pas alors être libéré ? »

— « Mais c'est toujours Milo, non ? Je veux dire : quoi que vous ayez pu faire à son esprit, il reste le même homme. »

Newkirk eut un sourire sardonique. « Qu'entendez-vous par « homme », docteur ? »

— « Vous le savez très bien ! Même si vous avez nettoyé son esprit, il reste l'homme qui a étranglé la femme de Gilbert, qui a égorgé ses enfants... »

— « Bien, bien, » dit Newkirk d'un ton glacé. « Je vois que nous ne sommes pas tous encore très éloignés des âges obscurs, n'est-ce pas, docteur ? »

— « J'apprécie votre travail, Newkirk, comprenez-moi. J'admets qu'il est utile. J'accepte même sa morale, mais... »

— « Mais vous ne pouvez vraiment le tolérer, n'est-ce pas ? Vous continuez à juger ce crime si atroce que vos instincts sauvages crient vengeance. »

Kidder rougit en entendant ces mots. Il était d'un naturel timide. « Je n'ai pas dit cela, docteur. Mais c'est humain de... Je veux dire que la philosophie de l'Ancien Testament a encore sur les hommes un pouvoir... »

— « Œil pour œil, dent pour dent. Je suis la vengeance, a dit le Seigneur. Vraiment, Kidder, vous me surprenez... » Newkirk s'efforça de retrouver son affabilité et tapota l'épaule du docteur. « Venez, mon ami, vous changerez d'idée rien qu'en voyant notre clinique et notre patient. »

Je me souviens de toi, Jennifer...

Tu marchais sur le pont et la lune faisait un diadème dans tes

cheveux d'or. Tes yeux pleins d'étoiles étaient tristes, tes lèvres entrouvertes pour parler, la rondeur de ta joue douce contre la mienne et tendre le contact de tes doigts. Je me souviens de toi, des mots que tu murmurais à mon oreille, de tes bras autour de moi. De ton rire qui me suivait. De ton sourire. De tes larmes. De tes promesses et des miennes... Jennifer, je t'aime, je t'aime, je t'aime...

— « Et ceci, » dit Newkirk en désignant la vaste salle blanche d'un geste de la main, « est notre atelier psychiatrique. »

L'endroit était découpé comme un bureau. Dans les boxes, des hommes travaillaient sur d'épaisses piles de papier. Il y avait de nombreux bureaux d'acier où des jeunes filles tapaient sur des machines silencieuses. Un computeur cliquetait dans un coin. Des bureaux privés apparaissaient de part et d'autre de la salle. Leurs portes de bois brun étaient closes.

— « La méthode requiert une équipe importante d'employés médicaux et techniques, » dit Newkirk. « Nous avons notre propre organisation de recherche, nos psychologues, nos écrivains, nos propres rédacteurs, et, bien sûr, nos lecteurs. »

— « Vos lecteurs ? » dit Kidder.

— « Evidemment. Voyez-vous, docteur, le film de mémoire que nous créons pour nos patients est souvent long de douze mille pages et comporte près de trois millions de mots. Il faut introduire cette « histoire » d'un passé imaginaire dans l'esprit du sujet, et la méthode la plus efficace s'est avérée être celle des lecteurs. Ils travaillent à tour de rôle et ne font rien d'autre que lire, avec lenteur et précision, les pages écrites par nos équipes de psychologues-écrivains, tandis que le patient demeure en état de réceptivité totale sous la narco-hypnose. Tout ce qu'on lui lit devient une partie ineffaçable de son esprit. Nos procédés peuvent encore paraître grossiers. Mais j'espère que d'autres chercheurs nous suivrons sur cette voie et affineront notre travail, comme cela fut le cas pour Freud. »

Kidder savait maintenant pourquoi il n'aimait pas Newkirk. Newkirk cherchait la gloire. Freud, rien que ça !

— « Est-ce que ce sont les lecteurs ? » demanda-t-il en désignant les boxes.

— « Oui. Chacun prend son tour de lecture. » Ils déambulèrent

devant les divers bureaux et Newkirk désigna avec désinvolture les étiquettes où chaque nom était tapé à la machine : « Felman, Marquandt, Begley, Scarpone, Brice, Anderson... Ce n'est pas encore une équipe très importante pour l'instant, mais quand le nombre de nos patients croîtra... »

— « Et dans ce dernier bureau ? » demanda Kidder. « Ce jeune homme brun ? Ne m'avez-vous pas dit qu'il s'appelait Anderson ? »

— « C'est exact. Philip Anderson. Mr Eastman, le chef du personnel non technicien, l'a engagé récemment. C'est lui qui a fait à Milo les dernières lectures le concernant. Voulez-vous voir Mr Eastman ? »

— « Ne pourrais-je pas voir le patient, plutôt ? »

Newkirk sourit. « Bien sûr. Je comprends votre impatience, docteur. »

Ils avaient fait la moitié du chemin quand Kidder s'arrêta et regarda par-dessus son épaule.

— « Je savais que ce visage m'était familier. Je savais que c'était... »

— « Quelque chose ne va pas, docteur ? »

Kidder écarquillait les yeux devant le visage laid, aux larges mâchoires et au doux regard.

— « Je l'ai rencontré en même temps que Milo, la première fois. Je lui ai même donné un sédatif sur la demande du Dr Bradmore : il était tellement bouleversé. Comment aurais-je pu oublier ce visage ? Même pour un instant ? »

— « Qu'est-ce qui vous tracasse, Kidder ? »

— « Cet homme qui dit s'appeler Anderson ! Mon Dieu, ne faites-vous pas une enquête sur votre personnel, Newkirk ? Ne vous êtes-vous donc rendu compte de rien ? Il ne s'appelle pas Anderson, mais Gilbert. C'est lui... le mari... celui dont la femme et les trois enfants... »

Je me souviens de toi, Jennifer.

Nous marchions ensemble dans l'allée baignée de lune. La nuit d'août avait le parfum des arbres et de tes cheveux. La caresse de l'herbe, nos visages qui se touchent, tes doux murmures. Tes lèvres sur les miennes, la tendresse de ton baiser. La fièvre de mon sang, la pulsation dans mon corps. Le désir plus grand que

ma tendresse, Jennifer. Ce soudain assaut de violence, la force de mes mains qui t'étreignent. Jennifer, Jennifer, comprends-moi... ton cri de terreur et ma colère. Tes yeux pleins d'étoiles et de peur, à présent. Tes cheveux d'or en désordre. Tes blanches mains qui luttent, qui griffent... Jennifer, arrête, arrête! Mes doigts sur ta gorge blanche. Ne me laisse pas faire ça, Jennifer, ne me laisse pas faire ça! Oh! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! Il faut étouffer ce cri dans le noir, ce hurlement d'horreur. Il faut l'arrêter, il faut serrer jusqu'au silence, serrer, serrer...

Oh! mon Dieu, je me souviens! Je me souviens! Je me souviens de toi, mon crime!

La pénombre de la chambre aux lourds rideaux tirés. Newkirk est entré le premier, suivi par Kidder. Et les yeux de Newkirk se sont fermés pour rejeter la vision et l'échec de son œuvre. Pour ne pas voir le corps qui tourne et se balance, la cravate serrée sur le cou, les joues violettes et la langue noire, le visage de Milo convulsé non par la seule souffrance mais par un souvenir torturant.

Traduit par Michel Demuth.
Titre original: I remember oblivion.

DANIEL WALTHER

Les gants d'écailles

Daniel Walther est un jeune auteur français dont nous pensons grand bien et dont nous avons déjà publié deux nouvelles. La dernière en date, **Retour dans l'île,** aura pu apparaître un peu « ésotérique » à certains. Il n'en sera rien avec celle que voici, qui est au contraire un bon exemple de fantastique de terreur à la Lovecraft ou à la Jean Ray. Les histoires de Daniel Walther se suivent et ne se ressemblent pas : c'est un bon signe de vitalité.

QUAND le train entra en gare de P***, j'étais déjà mort de fatigue. La seule chose qui me tenait à cœur c'était de me glisser sans plus tarder entre des draps propres. La veille, j'avais passé une nuit exécrable dans une petite ville près de la frontière et il me restait le désagréable souvenir des punaises qui tapissaient la chambre du minable hôtel où j'étais descendu.

En sautant du wagon, je fus surpris de trouver le quai complètement désert et je me rendis compte que j'étais le seul voyageur à descendre en gare de P***. A peine avais-je arraché mes valises du marche-pied que le train repartait. Cela me surprit un peu. C'était bien imprudent de la part du personnel du train. Je haussai les épaules et me dirigeai vers le passage souterrain.

Ce fut alors, seulement, que je vis qu'un autre voyageur venait de descendre du train en même temps que moi. D'abord cela me procura une certaine sensation de soulagement. Comme je me sentais bien seul dans cette ville étrangère, je restai figé sur le quai et attendis qu'il arrivât à ma hauteur. C'était un homme de bonne taille, plutôt maigre, avec des épaules étroites. Un grand manteau de voyage bleuâtre lui tombait presque jusqu'aux chevilles et un chapeau tout à fait insolite projetait sur son visage une ombre qui m'empêchait de distinguer ses traits. Son chapeau était un compromis entre un gibus et un feutre à l'italienne, quelque chose de haut et de large dont les bords retombaient avec une singulière mollesse. Sa couleur surtout me sembla remar-

quable ; ce n'était ni du vert, ni du brun, ni même du jaune... mais un mélange de tout cela avec en plus quelque chose de différent et d'indéfinissable.

Il tenait à la main une longue canne blanche, ce qui me fit d'abord croire qu'il était aveugle. Ses mains étaient recouvertes en même temps que par les extrémités de ses manches interminables par des gants d'une apparence particulièrement extraordinaire. Quand il ne fut plus qu'à quelques pas de moi, je vis qu'ils étaient faits d'écailles très serrées, d'une teinte à peu près semblable à celle de son manteau. Vainement, je tentai de distinguer son visage mais, pour l'instant, il n'était qu'une flaque d'ombre plus obscure encore que la nuit environnante, que la lumière des lampes et des quinquets ne parvenait pas à éclairer convenablement.

Quand il arriva à ma hauteur, je soulevai poliment mon chapeau et l'abordai en ces termes :

— « Veuillez excuser ma hardiesse, monsieur, mais je suis étranger dans cette ville et je voudrais savoir si vous ne connaissez pas un bon hôtel qui ne soit pas trop éloigné de la gare. »

Il s'arrêta et garda le silence. Un instant, je crus qu'il était froissé par la manière dont je l'avais entrepris. Mais, au bout de quelques instants de réflexion, il voulut bien parler. Il avait une voix rauque qui m'étonna car jamais je n'en avais entendu de semblable :

— « Je suis moi-même étranger dans cette ville, » dit-il, « pourtant si vous voulez bien m'honorer de votre confiance, je vous indiquerai un gîte tout à fait convenable. »

Je m'empressai de l'assurer de ma confiance totale en son jugement et il me demanda de le suivre.

Bien que je l'eusse regardé avec toute mon attention, je ne réussis pas à discerner ses traits. Il me parut seulement d'une extrême pâleur avec un nez bizarrement atrophié. Je lui emboîtai le pas et, quand nous passâmes devant le guichet, un poinçonneur avachi daigna nous débarrasser de nos billets. Dans le hall, la lumière plus intense me montra enfin le visage de mon compagnon. Je ne pus me garder d'un léger mouvement de répulsion qui, fort heureusement, échappa à l'inconnu. Mon guide était incroyablement laid. A la place de son nez, il n'y avait plus qu'un morceau de chair repoussant et ses longs cheveux d'un noir profond couvraient ses oreilles. Sa bouche, pratiquement dénuée de lèvres, me sembla excessivement large et pourvue de dents petites

et aiguës, toutes pareilles et interrompues par d'étroits gouffres obscurs. Ses yeux ternes, couleur d'eau, sans cils ni sourcils, ressemblaient à ceux des portraits défraîchis par le temps, et son menton à peine esquissé ne montrait aucune pilosité.

Malgré mon malaise à l'aperçu de ce grotesque visage, je réussis à reprendre le contrôle de moi-même et ce fut d'une voix très polie et bien timbrée que je déclinai mon identité.

— « Très honoré, » dit-il de sa vilaine voix, « de faire votre connaissance, Mr. Rethlaw. Mon nom est Kornderbinck. »

Le nom était aussi étrange que le personnage !

Devant la gare, il appela un fiacre et comme il y montait, un coup de vent fit voler ses cheveux et je vis que son oreille droite manquait. A sa place se trouvait un creux à moitié recouvert par deux bourrelets de chair.

*

Assis côte à côte dans le fiacre, nous voyageâmes durant une dizaine de minutes. Nous ne parlâmes guère que pour énoncer des banalités sur un ton poli. Puis la voiture s'arrêta. Nous en descendîmes dans une rue étroite et je vis briller une enseigne sous une grande lanterne carrée. L'auberge se nommait *L'Hippogriffe*, ce qui me parut assez singulier sur le moment. Je mis la main à ma poche mais Mr. Kornderbinck m'arrêta d'un geste et insista pour payer. Au moment de repartir, le cocher nous jeta un regard que je jugeai soupçonneux et qui me mit un instant mal à l'aise... puis nous pénétrâmes dans la salle de l'auberge.

Ses dimensions étaient vastes, et j'avoue qu'elle me fit une excellente impression. Les meubles me parurent précieux et confortables ; le feu dans la cheminée, extrêmement aguichant, flambait avec hauteur et clarté. Du plafond relativement bas, pendaient de larges lustres en forme de roue, piqués d'élégantes lampes à pétrole. Dans le fond de la salle, un escalier en spirale traversait le plafond. Je vis que sur le mur on avait accroché un nombre impressionnant de tableaux et d'images symboliques ainsi que des écussons finement peints des couleurs les plus délicates. Tous, plus ou moins, concernaient la mer.

Quand nous entrâmes, il n'y avait personne, mais Mr. Kornderbinck frappa dans les mains par trois fois et une petite porte s'ouvrit derrière le large comptoir laqué. Un jeune homme livide

fit son entrée, tout compliment, tout courbette, et s'empressa autour de nous.

Débarrassé de son manteau et de son chapeau, Mr. Kornderbinck me sembla encore plus extraordinaire qu'auparavant : ses longs cheveux accentuaient encore la forme conique de son crâne et ses épaules étaient si étroites qu'elles paraissaient presque inexistantes. Il portait un costume de drap noir, fort simple, un col très haut avec une cravate bleu-nuit. Il avait gardé ses gants d'écailles tellement ajustés qu'ils ne faisaient aucun pli sur la chair de ses mains.

Le jeune homme livide nous installa à une belle table ornée d'une nappe immaculée et nous demanda si nous voulions dîner tout de suite. Mon compagnon, ayant demandé mon avis, répondit par l'affirmative et commanda une bouteille de très bon vin pour nous ouvrir l'appétit.

Au contact de Mr. Kornderbinck, ma fatigue s'était envolée et quand le vin arriva sur la table, je me sentis d'une humeur plutôt guillerette.

Tout me semblait tellement soigné et cossu à l'auberge de *L'Hippogriffe* que l'étrangeté de mon compagnon me sortit complètement de l'esprit. La seule chose qui me paraissait surprenante c'était qu'un si bon gîte fût aussi dépourvu de clients. J'en touchai deux mots à Mr. Kornderbinck. Il sourit ; si on pouvait nommer sourire son effrayante grimace :

— « Vous savez, ici c'est plutôt une sorte de club privé, » déclara-t-il. « N'y viennent que les habitués de longue date. »

L'excellence du vin chassa mes dernières fatigues et bientôt nous parlâmes à bâtons rompus. Je dis à mon compagnon que j'étais à P*** pour étudier certaines découvertes archéologiques récentes et que je ne savais pas du tout combien de temps pourrait durer mon séjour. Il se montra plus discret sur ses activités mais il avoua volontiers que l'archéologie était une science des plus passionnantes. Puis le dîner fut servi. Tout fut extrêmement savoureux bien que j'eusse beaucoup de peine à mettre des noms sur les mets qu'on nous présenta. De peur de sembler des plus ignares ou peu délicat, je ne posai aucune question à mon compagnon. Durant le repas, il ne parla guère et mangea de bon appétit comme moi-même.

Les agapes terminées, je lui offris un cigare qu'il refusa et le

jeune homme livide nous apporta des liqueurs de prix que nous dégustâmes à petites gorgées.

De derrière le large comptoir laqué, le jeune homme livide, de temps en temps, nous regardait d'une manière vague. Il demeurait parfaitement immobile et s'il lui arrivait de faire un geste, c'était un geste lent et médité. S'il suivait notre conversation, il n'en laissait rien paraître.

Mr. Kornderbinck me dit que si je voulais bien l'accompagner le lendemain, il me montrerait des vestiges architecturaux tels que je n'en avais jamais vus. Je le remerciai avec beaucoup de chaleur et, sur quelques bonnes paroles, nous montâmes nous coucher.

Le jeune homme livide nous laissa sur le seuil de deux chambres contiguës. Une rapide poignée de mains et nous nous séparâmes. Je me réjouissais à l'idée que, dans quelques instants, je serais allongé entre des draps frais et confortables avec le seul souci de dormir tout mon soûl. La chambre qui m'était échue me parut en tous points conforme à l'idée que je me faisais d'une pièce agréable où passer une nuit de repos sans cauchemars. Je posai ma lampe à pétrole sur la commode et j'allumai un dernier cigare, heureux comme celui qui passe sa dernière nuit de garçon...

La chambre s'ornait des mêmes meubles précieux que la salle d'auberge et le lit me sembla un gouffre de confort coquet. Sur les murs de bizarres gravures se succédaient, quasi pareilles à celles que j'avais vues en bas. Je demeurai quelques minutes à rêver et à fumer puis, ayant écrasé avec soin mon cigare dans un épais cendrier de faïence, je me dévêtis et me fourrai sans plus attendre entre mes draps. Presque aussitôt, je m'endormis.

Un bruit insolite me réveilla. Ce fut aux environs de minuit comme en attestait ma montre. Je me dressai sur mes coussins et tendis l'oreille. Ce bruit qui m'avait tiré du sommeil s'égrenait toujours sur une note très haute et, bien que longtemps je cherchasse quelque chose à quoi le comparer, je ne trouvai aucune commune mesure entre ce que j'entendais et ce que j'aurais pu avoir l'habitude d'entendre. Vaguement inquiet, je restai assis parmi les oreillers défaits, guettant ces crissements nocturnes que je ne pouvais définir. J'avais l'impression que ces sons venaient de la chambre voisine : de celle de Mr. Kornderbinck.

Tout d'abord, je me demandai si quelque malaise n'accablait

pas mon compagnon et je prêtai toute mon attention au vacarme qui me parvenait de l'autre côté de la cloison. Pendant quelques minutes, je ne bougeai pas, guettant, sur le qui-vive, le bruit qui n'en finissait pas. Vraiment, je cherchais à quoi je pouvais comparer ce que j'entendais !... De guerre lasse, je me levai, enfilai ma robe de chambre et ouvris doucement la porte du couloir. J'attendis un instant, les yeux rivés aux ténèbres, l'oreille dressée. Le bruit ne cessa pas pour autant.

Mon inquiétude, peu à peu, se mua en une peur que je jugeai ridicule mais qui n'en était pas moins réelle. Pourtant, ce fut ma curiosité qui l'emporta. Je fis quelques pas dans l'obscurité, les mains tendues, les pieds cherchant avec lenteur l'endroit où se poser, crispé tout entier par la crainte de buter sur un obstacle, de tomber dans un grand tintamarre qui donnerait l'éveil. En tâtonnant, je trouvai le chambranle de la porte de Mr. Kornderbinck et, un peu haletant, j'écoutai.

J'eus alors l'impression très nette que mon compagnon n'était pas seul et qu'à l'intérieur « on » sciait quelque chose. Le crissement monta d'un ton, devint chant de métal puis chuintement prolongé. Comme si on s'ingéniait à scier une chaîne très épaisse, ou peut-être un très gros cadenas. Mais je n'aurais su affirmer que c'était cela que j'entendais. J'étais trempé de sueur et je tremblais violemment. Puis je me souvins que Mr. Kornderbinck avait parlé de vestiges très anciens et que, lors de notre conversation, j'avais pu me rendre compte de ses vastes connaissances archéologiques. Peut-être était-il en train de travailler sur un objet qu'il avait découvert au hasard de ses recherches.

Ce fut alors que se produisit un incident très pénible et, somme toute, assez effrayant. Comme je me tenais près de la porte sous laquelle filtrait un peu de lumière, il me sembla qu'à l'intérieur, on s'approchait du battant. Dans le même instant, le bruit s'arrêta dans la chambre de Mr. Kornderbinck. J'entendis alors très nettement des pas venir vers la porte et, tout à fait incroyablement, je demeurai là dans l'obscurité, incapable de bouger. C'étaient des pieds nus qui, dans une marche glissée, avançaient dans ma direction.

Les pas atteignirent la porte et l'horreur de ma situation me fit frissonner. Maintenant, « on » allait ouvrir, me découvrir là, en train d'espionner ! Mais alors se produisit la chose incroyable : bien qu'ils fussent tout proches de moi, les pas ne s'arrêtèrent

point mais continuèrent d'avancer non de l'autre côté de la porte mais à « travers » moi, derrière moi, le long du couloir. A grand-peine, je réprimai un cri de terreur et retournai en tremblant et en tâtonnant dans ma chambre. Je me jetai sur mon lit, cherchai le sommeil. A présent, la maison tout entière n'était que ténèbre et silence. Enfin, épuisé, terrorisé, je m'endormis.

Trois coups brefs frappés sur ma porte me tirèrent du sommeil. J'ouvris lentement les yeux et je vis qu'il faisait grand jour. Je criai : « Entrez, » d'une voix mal assurée. Mr. Kornderbinck parut.

— « Cher Mr. Rethlaw, » dit-il, « il est près de dix heures et si nous voulons visiter les ruines, il serait temps que nous nous mettions en route. »

Je lui promis d'être prêt dans un quart d'heure et il hocha la tête d'un air satisfait.

— « Je vous attends en bas, » dit-il de sa voix rauque.

Dans une calèche, louée grâce aux soins du jeune homme livide, nous traversâmes la ville qui me sembla posséder quelques très beaux monuments et quelques bâtiments dignes d'intérêt, et nous atteignîmes la côte. La mer était grise et assez furieuse. Elle explosait bruyamment contre les rochers escarpés. Des vols d'oiseaux marins croisaient entre le large et les falaises.

— « Mr. Rethlaw, » dit mon compagnon sans me regarder, les rênes bien maintenues dans ses phalanges toujours gantées d'écailles, « ce que je vais vous montrer maintenant, peu de personnes l'ont vu. Vous comprendrez donc que je vous demande de garder le secret le plus absolu sur les aîtres que nous allons visiter aujourd'hui. »

Je jurai et il parut satisfait de moi. Je me demandais avec un peu d'angoisse s'il était au courant de mon espionnage de la nuit. S'il l'était, il n'en laissa rien paraître.

La calèche s'engagea dans un chemin étroit qui suivait le bord d'une haute falaise et je ne pus m'empêcher de trouver quelque chose d'affreusement sinistre et désolé à ce paysage de grisaille. Puis, devant une large masse rocheuse, Mr. Kornderbinck arrêta les chevaux. Il me demanda de lui donner un coup de main pour les dételer. Nos bêtes une fois attachées à des anneaux que nous découvrîmes encastrés dans la roche, Mr. Kornderbinck me fit signe de le suivre. Il m'entraîna dans un dédale de hautes pierres dressées (un peu comme celles que l'on nomme dolmens, menhirs,

ou que l'on trouve disposées en cercle à Stonehenge) et je ne pus m'empêcher de l'interroger sur leur origine.

— « Leur origine ? Ancienne, Mr. Rethlaw, tellement ancienne qu'il vous serait difficile de vous faire une idée de leur âge. »

Cette réponse sybilline me laissa une sensation pénible. Je me rendis compte, soudain, que je me trouvais au seuil d'un monde de secrets sans doute trop formidables pour moi mais que je ne pouvais plus revenir en arrière à présent.

Un rocher lisse, d'une hauteur hallucinante, nous ferma le passage. Mr. Kornderbinck enfonça le poing dans une anfractuosité de la pierre que je n'avais point remarquée tout d'abord et la roche bascula comme une porte. Cela ne me surprit pas outre mesure. Déjà je m'habituais à l'insolite de ma situation. Un escalier de pierre menait vers les ténèbres souterraines. Mon compagnon prit deux torches de résine sous son manteau, battit le briquet. Derrière nous, la roche se referma. Je dus avoir un mouvement de recul car Mr. Kornderbinck me dit :

— « N'ayez crainte, Mr. Rethlaw, je connais très bien ces lieux et nous ne risquons pas d'y demeurer prisonniers. »

Il me tendit une des torches et la descente commença. L'escalier se déroulait en spirale le long d'un puits interminable aux profondeurs vraiment terrifiantes. Les murs étaient tapissés d'herbes grasses et à de nombreuses reprises je fus saisi de frissons à cause du froid mordant qui nous enveloppait.

Puis il n'y eut plus de marches : nous nous trouvions dans une chambre circulaire de dimensions moyennes sur laquelle s'ouvrait un tunnel obscur. Mon compagnon se tourna vers moi :

— « Mr. Rethlaw, ce couloir conduit sous la mer, vers des ruines plus vieilles que le monde. Je tiens à vous prévenir que, dès maintenant, votre vie est en danger. Sous aucun prétexte, ne vous éloignez de moi ! »

Puis sa voix rauque se fit dure : « Et à l'avenir, la nuit, restez dans votre chambre. Il y va de votre salut éternel ! Le Destin vous a placé sur ma route et je ne puis refuser d'être son instrument, mais à une prochaine imprudence, je pourrais devenir votre plus mortel ennemi ! »

Ses paroles m'ébranlèrent jusqu'au plus profond de moi-même et je lui jurai sur ma tête de lui être obéissant en toutes choses.

— « Très bien, » dit-il, « suivez-moi. »

L'heure qui suivit fut pour moi si fertile en étrangeté que maintenant, quand j'essaye de m'en souvenir, il me semble que je ne l'ai jamais vécue mais rêvée.

Mr. Kornderbinck pénétra dans le tunnel obscur. La lueur de sa torche tira de l'ombre d'extraordinaires sculptures comme je n'en avais encore vues nulle part ailleurs. L'abstraction et le réalisme, le baroque et la simplicité classique s'y mêlaient de la plus étonnante manière. J'évitai de poser des questions à mon guide, mais à penser qu'au-dessus de nos têtes des milliers de tonnes d'eau se heurtaient furieusement, une incoercible sensation d'étouffement me tenait à la gorge. Les sculptures qui ponctuaient notre progression dans le couloir de pierre retraçaient les faits ou les légendes d'une mythologie sans aucun doute incroyablement ancienne. Somme toute assez proche des imaginations germaniques. Pourtant, il n'y avait aucune commune mesure entre ceci et cela, seulement quelques rapports de culture et certains souvenirs archéologiques...

Ensuite nous débouchâmes dans une vaste caverne et je contemplai à la fois l'horreur et la merveille.

Une luminosité dont je n'aurais su définir la provenance éclairait doucement la grotte sous-marine. Là, sur un immense socle de pierre, flanqué d'un perron gigantesque, se dressait un édifice aux dimensions effarantes. Les bas-reliefs qui en ornaient la façade, en torsades compliquées, en anneaux ophidiens, ne me laissèrent aucun doute : je me trouvais au seuil d'un temple que seules des intelligences géniales avaient pu concevoir et bâtir. Mr. Kornderbinck éteignit sa torche et me demanda d'en faire autant.

J'ai dit que ce que je voyais tenait à la fois de l'horreur et de la merveille. Je m'explique :

La merveille, c'était l'architecture de ce temple sous la mer, la perfection de ses formes ; c'était la beauté radieuse des colonnes, leur inégalable sveltesse... la merveille, c'était l'image immédiate de ce temple sous la mer. L'horreur ne se précisait que plus tard... avec la perfidie insinuante d'un cauchemar ! Une auréole de terreur entourait cet édifice. Cette impression pénible était sans doute due, au moins en partie, aux sculptures hideuses dont les murailles étaient recouvertes.

— « Voici ce que je voulais vous montrer, » dit Mr. Kornderbinck. « Cela ne valait-il pas la peine que l'on se déplaçât ? »

Je hochai la tête affirmativement et il me prit par le bras, m'entraîna vers l'escalier monumental qui menait à l'entrée du temple.

Me souvenant des paroles de mon compagnon (« ... dès maintenant, votre vie est en danger »), je me demandai d'où venait la menace car jusqu'à présent, si j'avais pu contempler des choses stupéfiantes voire terribles, je n'avais pas encore eu l'impression d'un danger véritable. Pourtant, je demeurai près de Mr. Kornderbinck et me gardai bien de lui donner des motifs de se mettre en colère.

A l'entrée du temple veillaient deux statues colossales dont la hideur n'avait d'égale que la perfection des formes. L'adresse inouïe du sculpteur dépassait de loin celle des artistes de la Grèce ou de l'Egypte antiques. Je n'osai pas interroger mon guide mais, au moment de pénétrer dans le sanctuaire, il me fit signe de m'arrêter.

— « Quand nous aurons franchi cette porte, » dit-il, « ne prononcez plus la moindre parole, et que votre esprit soit respect et recueillement. »

Je l'assurai de mon dévouement et nous entrâmes. La même lumière étrange qui baignait la caverne éclairait le lieu saint. Tout d'abord, je fus déçu de ne rien voir de bien extraordinaire dans la salle où nous venions de pénétrer. Une colonnade titanesque nous entourait ; mais ici, nulle sculpture, pas le moindre bas-relief, rien qu'une nudité lumineuse.

Ensuite, je découvris au beau milieu de la salle une rangée de coffres métalliques d'une belle teinte dorée. C'étaient des boîtes oblongues sans aucun ornement, très exactement parallélépipédiques de forme et un peu plus grandes que les cercueils ordinaires. J'eus beau chercher dans le métal un semblant de serrure, de charnière ou une fente qui permît l'ouverture des sarcophages, je ne vis que la matière lisse, brillante, unie. Dans le même instant, je me souvins du grincement que j'avais entendu la nuit précédente. J'avais même songé qu'on « sciait » quelque chose. Et je me demandai si par hasard...

Mr. Kornderbinck s'agenouilla entre deux sarcophages, souleva prestement une dalle et fourra vivement quelque chose de brillant dans sa poche. Je n'aurais su dire avec certitude ce que c'était mais il me sembla qu'il s'agissait d'un objet de forme allongée, d'une sorte de lame d'une extrême finesse. Vivement, il se releva

et me fit signe de le suivre. Obéissant, peu soucieux de le contrarier, je lui emboîtai le pas et nous quittâmes le mystérieux sanctuaire.

Au seuil du tunnel, il sortit deux autres torches de sous son manteau et les alluma. Il m'en tendit une et, fixant sur moi son regard d'onde morte, il murmura :

— « Toutes les légions célestes ne pourraient rien pour vous si vous vous avisiez de dire à qui que ce soit ce que vous avez vu aujourd'hui. »

Une fois de plus, je lui jurai le silence et nous refîmes, sans prononcer un mot, le chemin qui nous avait conduits à la grotte sous la mer.

Tandis que je me préparais pour le déjeuner, je me posai une foule de questions sur mon aventure du matin. Je n'arrivai pourtant à aucune conclusion véritable et il ne me resta plus qu'à capituler devant l'Inconnu. Ce que j'avais vu était certes sans terme de comparaison. J'avais plongé à des profondeurs que personne ne peut ni ne doit soupçonner, et, malgré ma peur, je savais que ma curiosité était loin d'être satisfaite.

J'entendais marcher Mr. Kornderbinck dans la chambre attenante et je me demandai à quelles expériences il s'y livrait après la tombée de la nuit. Un rapprochement singulier s'était fait dans mon esprit entre les grincements et les crissements que j'avais perçus durant la nuit passée et les coffres dorés que je venais de voir dans le temple sous-marin.

Mr. Kornderbinck sortit de sa chambre et vint frapper à ma porte :

— « Etes-vous prêt ? »

— « Un instant encore, je vous prie, j'achève ma toilette. »

— « C'est bien, » dit-il. « Je vous attends en bas. »

Dès que ses pas eurent cessé de résonner sur l'escalier, je sortis, sans faire de bruit, et me dirigeai avec beaucoup de précautions vers la chambre de mon compagnon. Avec un mélange de soulagement et de terreur, je constatai que la porte n'était pas fermée. La pièce qu'occupait Mr. Kornderbinck ressemblait en tous points à celle qu'on m'avait attribuée. A un détail près : sous la fenêtre, juste en face de moi, se trouvait un bahut, un bahut très long et très bas, entièrement recouvert d'une grande nappe rouge

et blanche. Vivement, je m'en approchai, soulevai le tissu : un reflet doré scintilla et je fus saisi de frissons violents.

Dans le couloir, je me forçai à reprendre une contenance et je descendis lentement l'escalier vers Mr. Kornderbinck le voleur de sarcophages.

Pendant tout le déjeuner, Mr. Kornderbinck me jeta d'étranges regards et je craignis que mon visage révélât mes indiscrétions de tout à l'heure. Jamais il ne m'avait semblé aussi repoussant que durant ce pénible tête-à-tête. Nous n'échangeâmes que de rares paroles. Cet homme était-il mon ami ou mon ennemi ? Je n'aurais su le dire. Le fait qu'il m'avait emmené visiter le temple de la grotte me paraissait un témoignage de confiance mais certaines de ses attitudes étaient nettement équivoques, voire hostiles. Ce fut à la fin du déjeuner que Mr. Kornderbinck lança sa bombe.

Je venais de porter à mes lèvres un verre de vin généreux et sanglant, lorsqu'il me dit dans sa manière rude et directe :

— « Puisque les sarcophages vous intéressent tant, vous viendrez dans ma chambre cette nuit. »

Je crus que le vin allait m'étouffer et ce fut en tremblant que je reposai mon verre.

— « Je ne comprends pas... » voulus-je commencer.

Un geste rapide de la main gantée d'écailles me dissuada de continuer. Et pour la première fois, en voyant la façon dont cette main s'était détendue vers moi, je me demandai si Mr. Kornderbinck *portait vraiment des gants !*

Une terreur abjecte m'envahit. Il m'eût été nécessaire de pouvoir dire : « Si je veux, maintenant, je peux me lever, faire ma valise, quitter cet hôtel où se déroulent des événements tellement inhabituels... » Mais je savais que c'était impossible.

— « M. Kornderbinck, je vous implore, dites-moi ce que vous me voulez ! »

Alors dans ses yeux s'alluma une flamme marine et, quand il répondit, sa voix était moins rude :

— « Je ne vous veux rien. C'est vous qui avez décidé de votre destin, Mr. Rethlaw. »

Vers trois heures de l'après-midi, mon compagnon m'annonça qu'il quittait *L'Hippogriffe*. Il me demanda d'être de retour à six heures si par hasard la fantaisie me prenait de visiter la ville. Je l'assurai de ma ponctualité.

Quand il eut fermé sur lui la porte de la rue, je demeurai à

« méditer sur mes infortunes » devant la table encombrée de cruches vides. Le jeune homme livide, derrière le comptoir, ne semblait guère se soucier de moi et le silence entre nous devint de plus en plus pénible. Alors je me levai, pris mon manteau et quittai l'auberge.

Rien ne me passionna en ville au point de me faire oublier mes préoccupations. Quelques antiquaires essayèrent en vain de m'attirer au fond de leur boutique.

Vers cinq heures et demie, j'étais de retour à *L'Hippogriffe.*

Au repas, je ne cessai pas d'observer les mains de mon compagnon. Sans doute s'en aperçut-il mais il ne jugea pas utile de me faire de remarque. Vraiment, il m'aurait été impossible de dire si ces phalanges aux articulations noueuses étaient vêtues de gants ou si la peau qui les recouvrait se hérissait d'écailles d'apparence froide mais vivantes.

A huit heures, Mr. Kornderbinck me demanda si j'avais peur. Je lui répondis oui. Il eut un rire bizarre qui m'écorcha les oreilles.

— « Vous n'avez pas tort, » dit-il.

Puis il parla d'autre chose. Il voulut savoir si je trouvais la ville à mon goût. La conversation se mit à languir.

A neuf heures, il se leva. Je compris que l'instant était venu de monter dans sa chambre. Un instant que je redoutais de toute mon âme et qui pourtant me semblait devoir préluder à l'expérience la plus fantastique de mon existence.

Le jeune homme livide nous suivit et nous montâmes l'escalier en silence.

Ensemble, nous venions de pousser le sarcophage au centre de la pièce. J'avais l'impression atroce qu'une chaleur d'enfer régnait dans la pièce et que j'allais défaillir avant le moment où la caisse s'ouvrirait.

— « Mr. Rethlaw, vous avez choisi de vous joindre à nous et je pense que cela peut signifier deux choses bien différentes en ce qui vous concerne : si vous obéissez en tous points à nos ordres, vous serez un homme comblé ; dans le cas contraire, personne ne pourra plus rien pour vous, jamais ! Nous allons ouvrir ce sarcophage pour libérer *Celui* qui s'y trouve enfermé. A l'instant même où le couvercle se soulèvera, retournez-vous car *nul être né de*

la chair ne saurait contempler en face *Celui* que les yeux *ne doivent point voir !*

Je jurai mille fois d'obéir comme un esclave au moindre de ses ordres, puis je reportai mes regards sur le sarcophage. Sur un des côtés de la boîte oblongue, je découvris une serrure habilement camouflée et je remarquai qu'on avait effectivement scié un anneau qui en dépassait.

Mr. Kornderbinck tira de sa poche un objet brillant et effilé. Je reconnus celui qu'il avait ramassé le matin même dans le sanctuaire sous-marin. C'était une sorte de barre dorée, munie à son extrémité de petits crampons, donc une clé comme je l'avais supposé tout d'abord.

Mon compagnon s'agenouilla et introduisit avec précaution la clé dans la serrure. L'anneau jaillit de son renfoncement et, au même instant, Mr. Kornderbinck s'écria :

« Retournez-vous ! »

Sans hésiter, j'obéis, à moitié mort de terreur. Non seulement je me retournai mais encore je fermai les yeux. J'entendis un grincement qui me perça le cœur d'une horrible manière. Et je me rendis compte que le couvercle de la caisse dorée se soulevait avec lenteur.

Un silence poignant régnait dans la chambre puis — Dieu, comment décrire *cela !* — je perçus comme un râclement, comme si quelqu'un bougeait dans le sarcophage, comme si quelqu'un s'y dressait sans hâte.

Suivit un bruissement que je jugeai digne d'inspirer de telles hideurs que je fus tout près de m'évanouir. Quelque chose prenait forme, se mettait debout de toute sa hauteur, enjambait le rebord de la boîte oblongue et se mouvait derrière moi, au centre de la pièce. Et des pas martelèrent pesamment le sol de la chambre !

Alors, malgré mon désir d'obéissance, malgré ma terreur qui oscillait aux bords imprécis de la folie, je sentis mes yeux s'ouvrir et je me rendis compte que je devais regarder, *qu'il me fallait regarder qui marchait dans le silence de la pièce.*

Ma tête, contre mon gré, tournait à petits coups ; mes yeux, peu à peu, découvraient de nouveaux espaces de mur nu ; et la *présence était là* qui marchait vers la porte. Puis j'entendis que l'*on* s'arrêtait un instant, comme hier. Pas longtemps. Tout de suite, les pas résonnèrent plus fort et je me retournai complè-

tement. Je ne vis rien, rien que mes compagnons. Je m'écroulai sans connaissance, vaincu par ma peur.

Quand je revins à moi, Mr. Kornderbinck était à côté de moi et je reposais dans mon lit.

— « Vous avez eu de la chance, » me dit-il. « Quand vous vous êtes retourné, *Il* était déjà *parti.* »

Il me tendit un verre de liqueur blanche que j'avalai d'un trait. La brûlure me fit monter les larmes aux yeux. Je regardai à nouveau les « gants » d'écailles.

« Maintenant, c'est fini, » dit Mr. Kornerbinck, « vous avez passé l'épreuve. Mais jamais plus vous ne pourrez retourner parmi les vôtres. Vous êtes à présent au service de maîtres sans indulgence. »

Je savais qu'il était inutile de protester. J'avais choisi mon destin en demandant à Mr. Kornderbinck de m'indiquer un hôtel à P***. J'avais ouvert moi-même les mâchoires du piège qui allait servir à me capturer.

Jadis, *Ils* vivaient sur la Terre et régnaient sur un vaste empire. Leur royauté ne se bornait pas à la terre mais s'étendait sur les océans et sous la surface de la mer. Puis vint le temps où ils durent mourir. Ils moururent mais leur esprit demeura. Majestueux et divin. Immortel. Subsistèrent les temples des Cavernes Qui Sont Plus Basses Que La Mer. Là se perpétua la Tradition. Autour d'*Eux*, les légendes naquirent. A la mesure de leur démesure. Et dans leurs sarcophages d'or, *Ils* restèrent vivants et intacts, âmes innommables à jamais incapables de mourir. Leur malheur était interminable comme leur vie. Ils gisaient dans les sanctuaires marins. Pareils à la Gorgone, leur aspect seul donnait la mort, peut-être parce que Quelqu'un ne voulait pas que leur règne reprît comme par le passé.

Nous sommes de bons serviteurs dévoués à leur cause.

Chaque nuit, nous libérons un de *Ceux* qui dorment dans les sarcophages.

Malheur à ceux qui s'égarent dans la rue, après la tombée de la nuit, et qui croisent l'Innommable. Leur mort est certaine.

Mais nous, tous les serviteurs des fantômes marins, nous savons

ce qu'il convient de faire, et tant que nous ne contemplerons pas *leur visage,* notre continuité sera assurée.

Tout bon compagnon est riche à jamais de gloire et d'enseignement.

A jamais, je leur suis *tout* dévoué.

Ce matin, j'ai vu nager Mr. Kornderbinck et j'ai compris pourquoi il n'enlevait jamais ses gants d'écailles.

La peau de mes mains commence à se faire rugueuse.

Voir en page 160 le tarif abonnements couplés

La science-fiction à son sommet

Le genre qu'il est convenu d'appeler science-fiction connaît aujourd'hui une vogue sans pareille. Mais ses origines sont lointaine, et son « Age d'Or » remonte à une vingtaine d'années.

De cet Age d'Or, une première physionomie fut offerte en décembre 1965 par notre précédente anthologie (**Fiction Spécial 8**), qui rassemblait huit récits recensant la période 1940-1947.

Tous ces récits provenaient de la célèbre revue américaine **Astounding**, la plus prestigieuse revue de science-fiction des années quarante.

Avant **Astounding** et son rédacteur en chef John W. Campbell, il n'existait pas de magazine de science-fiction sérieux digne de ce nom. Après lui, le nom même d'**Astounding** devint le symbole d'une science-fiction adulte, cohérente, scientifiquement vraisemblable, empreinte d'un souci de réalisme : caractéristiques qui firent prendre au genre un tournant décisif et le marquèrent durablement.

Dans le premier tome de cette série, nous avons assisté à l'éclosion et l'élaboration de la science-fiction moderne, à travers quelques textes mémorables. Aujourd'hui, un second tome s'imposait. La période qu'il embrasse est celle de l'épanouissement, et dès le premier texte présenté, cette science-fiction moderne apparaît déjà à son point culminant.

Cette nouvelle anthologie s'achève en 1951. Par la suite, c'est le boom que l'on connaît, l'expansion de la science-fiction et son développement, sa diffusion dans les principaux pays d'Europe, mais son cheminement antérieur restait encore mal connu, surtout dans le domaine de la nouvelle. D'où l'intérêt historique de ce recueil et de celui qui l'a précédé, et l'importance qu'ils garderont aux yeux des amateurs.

Chronique scientifique

Sommes-nous seuls dans l'univers ?

par Gérard Klein

Quel que soit l'intérêt du sujet dont il traite, je me dois de déconseiller formellement aux lecteurs de **Fiction** l'acquisition de l'ouvrage de Walter Sullivan **Nous ne sommes pas seuls dans l'univers,** au moins dans son édition française, parue chez Robert Laffont. Elle constitue en effet un véritable scandale par l'incroyable médiocrité de sa traduction truffée d'erreurs grossières, de contresens et de barbarismes. Certaines phrases, pourtant essentielles à la compréhension du texte, sont si obscures qu'on en vient à douter que le traducteur en ait jamais saisi le sens. Il en résulte qu'un lecteur même familiarisé avec le sujet éprouve la plus grande difficulté à suivre le fil de la pensée et qu'un profane doit probablement renoncer à déchiffrer ce cryptogramme.

Cet invraisemblable mépris du public, surprenant de la part d'une maison qui jouit d'une bonne réputation, s'étend à la typographie, bien souvent fantaisiste. Page 55, le diagramme classique de Hertzsprung-Russel est attribué à un certain « Herzspeung ». Page 77, on relève sous un autre diagramme cette splendeur : « **L'échelle est logarithmique en puissances de 10. Par exemple, 10° représente 10 fois 10, c'est-à-dire 10 milliards** », qui est immédiatement surpassée par cette notation admirable, juste à côté : « **...le zéro absolu (absence totale de chaleur), température à laquelle l'eau gèle, est 273,15°, elle bout à 373,15°** ». Page 200, il est question d'une nouvelle invention appelée Naser, qui est probablement le Maser. Page 207, on nous apprend que la supernova de la Nébuleuse du Crabe fut aperçue pour la première fois en 1950, alors que la plupart des gens savent qu'elle fut repérée vers 1054 par des astronomes chinois et que c'est justement cette observation ancienne qui a permis de se faire une idée de ce qui se passe aujourd'hui dans cette région du ciel.

Je n'ai cité ici que quelques erreurs particulièrement flagrantes En fait, j'en ai relevé plusieurs dizaines, toutes plus graves les unes que les autres Il est clair que le livre devrait porter en sous-titre : « **Le jeu des 30 000 erreurs** » et qu'il pourrait faire l'objet d'un intéressant concours.

Une telle coalition d'incompétence et de négligences de la part du traducteur, des correcteurs et de l'éditeur suppose presque une malhonnêteté délibérée à l'endroit de l'auteur américain et du public. Après tout, on achète presque toujours un livre avant de le lire, et si un libraire vous l'échange dans le cas d'une erreur de fabrication, je n'en sais aucun qui vous le rembourse dans celui d'une malfaçon du texte. Cela pose un intéressant problème juridique. Un fabricant de moulinettes qui mettrait sur le marché des ustensiles inutilisables pourrait être et serait très probablement traîné devant les tri-

bunaux. Un épicier qui mouille son lait ou qui coupe son vin est condamné, s'il est pris. Mais un éditeur peut parfaitement altérer, tronquer, déformer, contredire, estropier un texte en le traduisant, sans que le public soit défendu ou puisse même porter plainte. Je conseille en l'occurrence aux lecteurs de **Fiction** qui auraient déjà acheté le livre de Walter Sullivan de l'adresser par la poste aux Editions Robert Laffont, 6 place Saint-Sulpice, et d'en exiger le remboursement en termes énergiques, puis de se mettre à l'étude de l'anglais s'ils ne le connaissent déjà, pour prendre un contact plus sérieux avec le texte original.

L'intention de Sullivan, qui est un assez bon journaliste scientifique, a été de faire le point, à l'intention du grand public, des connaissances et des suppositions concernant un problème passionnant, celui de la pluralité des mondes habités. Comme il le relève lui-même, jamais on n'a sans doute construit autant de théories dans un domaine où l'on dispose d'aussi peu de connaissances positives, si ce n'est, ajouterai-je, en matières de théologie, l'Invertébré Gazeux pouvant être considéré après tout comme un extra-terrestre. Nous ne savons ni comment s'est formé notre système solaire, ni encore moins comment la vie est apparue sur notre globe. Il est néanmoins possible, moyennant ce que les milieux scientifiques appellent pudiquement des « hypothèses complémentaires », de dégrossir le problème, et c'est à quoi se sont appliqués ces dernières années nombre d'esprits remarquables.

Ils ont avancé des chiffres quant au nombre de planètes « habitables » et « habitées » de notre galaxie, qui sont beaucoup trop fréquemment et beaucoup trop complaisamment cités en dehors de tout contexte par la presse à sensation, et qui ne sont que très faiblement fondés. L'ouvrage de Sullivan a le mérite d'être très sensiblement le premier à présenter un panorama à peu près complet de ces démarches intellectuelles, de montrer sur quoi elles s'appuient et de ne rien celer de leur fragilité.

On me permettra ici une incidente. En tant que journaliste scientifique ou qu'écrivain de science-fiction, je me suis vu souvent poser la question : « Croyez-vous qu'il y ait des extra-terrestres ? », qui a le don de m'irriter légèrement. Formulée dans ces termes, elle n'a aucun sens. La seule chose qu'on puisse y répondre, c'est que l'existence des extra-terrestres n'est pas une affaire de foi et que l'on ne sait absolument pas s'il en existe. Mais à mesure que les connaissances s'accroissent et qu'il est possible de formuler des déductions mieux fondées, on progresse **a contrario** : les arguments que l'on opposait classiquement à la pluralité des mondes habités s'amenuisent progressivement.

C'est ainsi par exemple que l'apparition d'un système planétaire autour d'une étoile apparaît aujourd'hui comme un phénomène beaucoup moins exceptionnel qu'on ne le pensait au début du siècle. On a même pu proposer, sinon établir, une liaison entre certaines caractéristiques physiques de certaines étoiles et l'existence d'un système solaire. Si cette liaison est vérifiée, l'existence de nombreux systèmes planétaires dans notre galaxie deviendra chose certaine et un dénombrement statistique pourra être entrepris. De même, on a constaté indirectement la présence, autour d'étoiles proches, de « planètes » toutefois nettement plus grosses que Jupiter, la plus importante du système solaire. Si cela ne fournit aucune preuve positive de l'existence de planètes semblables à la Terre, cela fait du moins reculer les sceptiques absolus. En bref, il ne faut rien croire ; on ne sait pas encore grand-chose ; la réponse se trouve encore dans la zone d'ignorance absolue, mais l'étendue de cette

zone se rétrécit sans cesse et d'une manière plutôt favorable à une réponse positive.

Court-circuitant les difficultés, certains ont espéré trouver les éléments de cette réponse tant attendue sur la Terre et dans le ciel. Pour les premiers, les aérolithes dont notre planète est constamment bombardée sont peut-être porteurs de germes de vie, sinon de messages, dont l'étrangeté à notre monde pourrait être établie. On sait qu'une importante controverse a eu lieu ces dernières années à propos de la météorite d'Orgueil. Certains chercheurs, de bonne réputation, ont estimé avoir trouvé dans quelques fragments de cette météorite, tombée en 1864 près de Montauban, des substances organiques, puis même des formes organisées de vie. Des chercheurs non moins estimables ont conclu par la suite que, bien loin d'être d'origine extra-terrestre, les traces organiques pouvaient résulter de la contamination des fragments de la météorite par des composés bien terrestres et que les formes organisées pouvaient résulter soit du cheminement de grains de pollen dans ces chondrites poreuses, soit encore de cristallisations, soit même de transformations dues aux techniques de laboratoire utilisées. Il ne saurait être question de trancher ici. Il semble toutefois que la démarche **a contrario** joue ici contre les tenants de l'origine extra-terrestre et que les effets et les structures constatées puissent être expliqués sans recourir à une telle hypothèse.

Il est d'ailleurs piquant de constater que la météorite d'Orgueil a été l'objet d'une tentative de mystification ancienne, puisque l'on a récemment retrouvé dans l'un de ses fragments une tige de « Juncus Conglomeratus », plante résolument terrestre, qui semble y avoir été sciemment placée par un farceur anonyme et habile du Second Empire. Si l'on se souvient de la mystification retentissante du crâne de Piltdown, la manœuvre n'a rien pour étonner, surtout si on la replace, comme le fait Sullivan, dans le contexte de la controverse pasteurienne sur la génération spontanée, alors acharnée.

D'autres chercheurs ont voulu trouver une preuve positive dans le ciel. Ils ne l'ont pas trouvée dans l'examen systématique des planètes de notre système solaire. Les tenants d'une vie martienne et vénusienne en particulier ont perdu beaucoup de terrain à la suite des récents exploits spatiaux, sans qu'il soit encore possible de se prononcer formellement. Aussi certains, se montrant beaucoup plus ambitieux, ont-ils voulu se mettre à l'écoute des étoiles. Presque tout le monde connaît le projet OZMA qui consista à écouter, à l'aide de radiotélescopes, les émissions d'étoiles proches dans la longueur d'ondes d'émission spontanée de l'hydrogène. Dans l'état présent des choses, aucun signal caractéristique d'un message n'a été positivement reconnu pour tel. Ce qui ne signifie pas qu'il ne soit pas intéressant de renouveler le projet OZMA, surtout lorsque nous pourrons établir des radiotélescopes sur l'autre face de la Lune, à l'abri des perturbations terrestres.

La controverse est d'ailleurs aujourd'hui vigoureuse quant à la longueur d'ondes sur laquelle il convient de se mettre à l'écoute, et à l'incertitude sur la direction des émetteurs potentiels est venue s'en ajouter une autre, sur la gamme d'ondes utilisée. Nous sommes un peu à cet égard, il faut bien le dire, dans la situation de sauvages vivant sur une île et qui, parce que communiquant d'un village à l'autre à l'aide de tambours, écouteraient avec attention le ressac de la mer dans l'espoir d'y déceler le rythme de tambours lointains et particulièrement puissants.

Quelle que soit la date à laquelle nous capterons de tels messages, si nous en recevons jamais, il n'est pas inutile de se demander dans quelle

langue nous leur répondrons ou comment nous pourrons déchiffrer les signes qui nous sont peut-être faits. La question a généralement retenu l'attention de mathématiciens. Elle pose un problème philosophique et psychologique à la fois ancien et remarquable qui peut se formuler de la manière suivante : les structures de la raison sont-elles universelles, et, si elles le sont, quelle est la formulation la plus générale d'une proposition qui laisse le moins de champ possible à l'ambiguïté et qui permette l'ouverture d'une conversation ?

Nous avons tendance à penser (peut-être pour des raisons simplement pédagogiques car c'est par là que commence notre apprentissage) que cette formulation relève des égalités numériques élémentaires. Il se peut très bien qu'elle soit, d'un point de vue mathématique plus général, parfaitement folklorique. Je me suis une fois demandé ce qui se passerait si nous rencontrions des êtres à qui la série des nombres transfinis, aleph 0, aleph 1, etc., serait aussi familière que nous l'est la série des nombres cardinaux. Nos mathématiciens et les leurs finiraient probablement par s'entendre, mais les débuts du dialogue n'en seraient pas facilités.

Si l'on songe que les transfinis ont été considérés comme complètement dépourvus de sens par des mathématiciens extrêmement respectables pendant un bon demi-siècle, on frémit en songeant à ce qui pourrait se passer si nos lointains amis avaient seulement exploré une province des mathématiques très éloignée de la nôtre. Cette situation est après tout vraisemblable, si l'on considère certains théorèmes récents selon lesquels il n'y a pas de limites concevables au nombre des propositions et des concepts mathématiques, ou plus exactement selon lesquels il n'est pas possible de poser un postulat, si complexe soit-il, d'où il serait possible de dévider comme d'un écheveau toute la structure de la mathématique. En d'autres termes, la recherche de la proposition la plus générale possible est une quête infinie.

Le livre de Sullivan aborde tour à tour et de façon relativement complète tous ces problèmes. Le principal reproche qu'on puisse lui faire est d'avoir voulu traiter trop de directions, certes connexes à son sujet, mais d'avoir de la sorte dispersé ses efforts. Il n'était pas absolument nécessaire d'entreprendre un panorama des cosmogonies depuis les origines de l'astronomie, qui ne pouvait être que superficiel et par conséquent inutile. De même les recherches et les théories concernant l'origine de la vie sur notre monde sont ici l'objet d'un survol si rapide qu'il ne se justifie guère. Enfin, à l'extrême fin du volume, les réflexions et les positions des théologiens, pour pittoresques et bien propres à alimenter les controverses d'après-dîner qu'elles soient, n'avaient rien à faire dans un ouvrage qui se définit lui-même comme une exposition des approches scientifiques d'un grand problème. Il eût été à notre sens préférable de limiter le nombre des sujets abordés et de les étudier plus à fond.

Tel quel, l'ouvrage, même dans son édition américaine, laisse sur l'impression d'une compilation démesurée, hâtive et plus besogneuse que soigneuse. On ne bâtit pas impunément une œuvre sur des notes glanées en quelques mois au travers de centaines d'ouvrages dont beaucoup sont de lecture difficile. D'où nombre d'erreurs et d'omissions regrettables, qui sont d'ailleurs masquées dans l'édition française par le déplorable état du texte. Cette impression de hâte et de superficialité est renforcée par l'abondance des « précisions » journalistiques à l'américaine qui émaillent le livre. On ne nous laisse jamais ignorer que c'est dans tel

restaurant, tel jour, à telle heure, que tels savants se rencontrèrent il y a deux ou trois ans pour discuter tel point mineur. La répétition de telles banalités, inutiles à l'intelligence du sujet, fatigue le lecteur.

Si l'on ajoute qu'à l'inverse, les responsabilités et les compétences de la multitude des organismes scientifiques évoqués ne sont jamais précisées, on comprendra l'impression de confusion et de bavardage que donnent certains chapitres. Il y avait mieux à faire, même pour le grand public, et il faut espérer que cela sera fait. Un exemple d'omission regrettable est celle qui a conduit Sullivan à passer sous silence l'approche topologique du problème des canaux de Mars, due à l'Américain Webb. Je citerai également un exemple de notation beaucoup trop rapide qui a conduit à une erreur de taille. Il s'agit également de Mars. Après beaucoup d'auteurs, mais sans s'être reporté au texte de Swift, Sullivan s'étonne de voir l'écrivain anglais attribuer, dans son troisième **Voyage de Gulliver**, deux lunes à Mars : « **En particulier, Swift écrivait qu'ils** (les savants de Laputa) **avaient découvert deux satellites tournant autour de Mars et effectuant respectivement leur révolution en 10 heures et 2 heures 5 minutes (alors que les périodes réelles sont respectivement de 7 heures 6 minutes et de 30 heures). D'après eux, les distances des lunes par rapport à la planète Mars étaient de trois fois et de cinq fois le diamètre de la planète, ce qui est considérablement plus que les distances réelles des deux satellites découverts en 1877.** » (page 181 éd. fr.)

C'est chercher une mauvaise querelle à Swift et accumuler beaucoup d'erreurs que des vérifications simples auraient permis d'éviter. L'énigme de la mention par Swift, et plus tard par Voltaire, des deux satellites de Mars est assez frappante pour qu'on s'y arrête un instant. Ne possédant pas l'édition originale des **Voyages**, je me suis reporté à l'édition française Furne qui date de 1838 et dont la traduction ne saurait donc avoir été influencée par la « découverte » des lunes de Mars en 1877 par Asaph Hall. Swift écrit ceci : « **De plus, ils ont découvert deux étoiles inférieures ou satellites, qui tournent autour de Mars, et dont la plus proche de la planète supérieure est à une distance du centre de celle-ci équivalente à trois fois son diamètre ; et la plus éloignée est à une distance de cinq fois le même diamètre** (ce que Sullivan a noté à peu près correctement sans mentionner toutefois le centre de la planète). **La révolution de la première s'accomplit en dix heures et celle de la seconde en vingt et une heures et demie...** » (Ce qui, en ce qui concerne la seconde, est assez loin des 2 heures 5 minutes de Sullivan, peut-être imputables à une erreur, une de plus, de l'édition française de son ouvrage.)

En tout état de cause, les valeurs indiquées par Swift ne sont pas si éloignées des valeurs connues aujourd'hui que ne veut bien le dire Sullivan. Le tableau des satellites du volume de l'Encyclopédie de la Pléiade consacré à l'Astronomie (pages 1152 et 1153) indique pour la révolution de Phobos une durée de sept heures trente-neuf minutes, sensiblement plus importante que celle retenue par Sullivan, et pour Deimos de trente heures dix-huit minutes. La valeur du demi-grand axe de l'ellipse parcourue par Phobos est égale à 2,77 fois le diamètre de Mars, assez proche donc de celle indiquée par Swift, et pour Deimos à 6,92 fois ce même diamètre, ce qui est sensiblement plus que la valeur indiquée par Swift, au contraire de ce que prétend Sullivan.

L'erreur de Swift ou de son informateur en ce qui concerne Deimos peut s'expliquer par le fait que l'orbite de ce satellite, comme celle de tous les corps célestes, n'est pas circulaire mais elliptique, et que la planète occupe un

des foyers de l'ellipse. Une observation isolée faite dans des conditions difficiles peut conduire à adopter pour valeur moyenne de la distance du satellite au centre de la planète la plus faible valeur observable. L'erreur ainsi commise conduit à minorer la durée de la révolution du satellite lorsqu'on admet en première approximation, comme le fait Swift, que le carré de la durée de la révolution est proportionnel au cube du rayon de l'orbite. Toutefois, l'excentricité de l'orbite de Deimos est faible et ne saurait correspondre qu'à une partie de l'écart.

Quoi qu'il en soit, les valeurs indiquées par Swift sont assez remarquablement proches de celles qui ont été déterminées aujourd'hui, et cette similitude ne saurait en aucun cas être attribuée à une coïncidence. J'ai eu voici quelques mois l'occasion d'étudier cette affaire pour le compte d'un mensuel et je suis parvenu, en suivant une démarche **a contrario**, à l'idée suivante : les satellites de Mars pouvaient avoir été observés à l'époque de Swift et l'éventualité d'une telle observation est la seule solution rationnelle à cette vieille énigme.

Lorsqu'en 1877 Asaph Hall découvrit les lunes de Mars, au Naval Observatory de Washington, ce fut à l'aide d'un télescope de dimension très moyenne. Or c'est un peu avant la fin du XVIIe siècle que Gregory et Newton construisent les premiers télescopes, sans doute sur la base d'une invention que l'on attribue généralement au Père Zucchi, vers 1616, et qui fut décrite vers 1640 par le Père Mersenne. On peut raisonnablement admettre que, quelques années par le début du XVIIIe siècle, la possibilité théorique d'observer les lunes de Mars à l'aide d'une lunette ou d'un télescope existait. Je penche personnellement pour la seconde hypothèse, mais seul un spécialiste de l'histoire de ces instruments pourrait en décider.

L'observation des lunes de Mars exigeait également que des circonstances astronomiquement favorables fussent réunies, c'est-à-dire que la planète rouge soit proche de la Terre. L'examen des éphémérides montre qu'en 1719 les deux planètes se trouvaient en opposition et dans une situation sensiblement comparable à celle de 1877, c'est-à-dire très favorable à une bonne observation. Les **Voyages de Gulliver** ont été publiés pour la première fois en 1726. Il y a donc tout lieu de croire que « quelqu'un » observa, probablement en 1719, les satellites de Mars et fit part de sa découverte à Swift. Cela n'a rien de surprenant si l'on sait que l'écrivain connaissait admirablement le milieu scientifique anglais de son temps et qu'il dressa précisément dans son **Voyage à Laputa** un portrait caricatural de Newton lui-même. Selon toutes probabilités, c'est en Angleterre et dans l'environnement de Newton que la découverte fut faite. Une recherche approfondie permettrait peut-être de découvrir son auteur ou du moins l'instrument avec laquelle elle fut faite. Il semble même possible que le nom du savant soit enfoui dans le texte des **Voyages** sous la forme d'un cryptogramme. On sait en effet le goût qu'avait Swift pour cette forme de mystification, et si l'on en croit le Professeur Pierre Henrion, qui en a déchiffré quelques-unes, ses **Voyages** abondent en énigmes de ce genre.

Quant au silence qui a entouré cette prédécouverte, il peut s'expliquer de deux manières. Ou bien une communication a été perdue. Ou bien, ce qui paraît plus vraisemblable, l'astronome anonyme a été incapable de vérifier sa découverte, ce qui ne surprendra guère si l'on considère les conditions météorologiques propres à l'Angleterre, et, dans le doute, il a renoncé à la publier, se contentant d'en faire part à son ami Swift, comme font de nos jours les savants qui confient aux écrivains

de science-fiction les plus audacieuses de leurs conjectures.

Une petite recherche de cette nature aurait évité à Sullivan de mettre inconsidérément en doute la parole de Swift. Elle lui aurait permis de négliger la théorie de Frank Salisbury (1), selon laquelle l'inobservation des lunes de Mars en 1862, lors d'une opposition encore plus favorable que celle de 1877, et malgré une première tentative de Asaph Hall avec un meilleur instrument, pourrait s'expliquer par le « lancement » dans l'intervalle des satellites de Mars par d'hypothétiques Martiens.

On notera que les valeurs rapportées par Swift sont trop imprécises pour permettre d'infirmer ou de confirmer les observations de Sharpless, citées par Shlovsky, selon lesquelles l'orbite de Phobos déclinerait régulièrement. La valeur indiquée* par Swift est certes plus importante que la valeur moderne, mais il convient sans doute de mettre l'écart sur le compte des erreurs d'observation et de l'« arrondissement » du chiffre nécessité par la forme littéraire.

Incidemment, il convient de mettre un terme à la légende complaisamment rapportée ici et là (2) selon laquelle Asaph Hall, saisi de panique en découvrant que les distances et les périodes de révolution des lunes de Mars correspondaient bien aux indications de Swift, les aurait baptisées pour cette raison Phobos et Deimos, en grec la Peur et la Terreur. En réalité, il leur a donné les noms des fils de Mars, qui l'entourent sur les champs de bataille selon la mythologie grecque, suivant en cela un usage constant qui s'était notamment appliqué aux satellites de Jupiter et de Saturne. Il y a gros à parier que si l'on découvre jamais un troisième satellite de Mars, on lui donnera le nom d'Enyo, la déesse du carnage, fille d'Arès, qui, folle et échevelée, répand dans les rues des villes prises les couleurs épouvantables du sang et de l'incendie.

---

(1) F. Salisbury, *Martian biology* (*Science*, avril 1962).

(2) *Le matin des magiciens*, page 255.

La seconde partie de cette chronique paraîtra dans notre prochain numéro.



guide complet des
programmes : cinéma
télévision théâtre
1 franc

tous les mercredis

L'écran à quatre dimensions

Revue des films

Mademoiselle de la nuit

S'il est souvent des critiques de cinéma avec lesquels je ne me trouve pas d'accord, il en reste toujours quelques-uns (des Bory, Cervoni, Benayoun) pour louer les films qui me tiennent à cœur. Dans le cas du dernier film de Tony Richardson, *Mademoiselle*, pourtant, une unanimité massive semble s'être faite dans la presse contre l'œuvre en question, réaction qui me navre autant qu'elle m'étonne.

J'aime la S.F., l'insolite. J'aime le cinéma. J'aime *Mademoiselle*. Il n'est pas de mon propos ici de ramener ce film à l'anticipation, mais plutôt à un insolite de fait, de situation, de décor.

Mademoiselle, œuvre forte comme le soufre, miroir de l'étrange qui se décompose au reflet de la campagne de Corrèze, a, comme on le sait, été tiré d'un argument plutôt qu'un scénario tout fait de Jean Genet. Le mérite de Tony Richardson est d'autant plus grand en la circonstance d'avoir insufflé vie comme il l'a fait à une anecdote diabolique conçue par ce grand prêtre des orties noires qu'est Genet, et d'aller jusqu'à nous faire oublier l'Angleterre, son pays, les verts pâturages de *Tom Jones*, la grisaille tranquille de Londres. En l'occurrence, certains ont cru voir ici une étude sur le terroir paysan français, alors qu'il s'agit véritablement d'une descente aux abîmes, aux Enfers. Et qu'on ne vienne alors pas reprocher la présence ici de paysans caricaturaux ou satiriques, ce sont les diables, voyons !

L'institutrice du village, vierge folle et noire comme le soleil au creux de la nuit, brûle de désir pour le journalier italien Manou, qui travaille là-bas dans la forêt. Pour mieux le voir en action, elle élève des bûchers à sa virilité ; pyromane par amour, elle déchaîne les incendies, offrandes exquises, prétextes pour voir son beau corps à demi-nu qui se dépense et transpire à la lumière de la lune à vouloir les éteindre. Le sujet pourrait être banal, et, méfiez-vous, effectivement il l'est !

Mais, grâce à une Jeanne Moreau en pleine possession de ses moyens d'actrice, de femme, grâce à une photographie splendide en cinémascope noir et blanc de David Watkin (déjà habile opérateur du *Knack* de Dick Lester), grâce au talent parfaitement sûr de lui-même de Richardson, *Mademoiselle* transcende jusqu'à son sujet et devient la première véritable messe noire que nous a offert l'art du cinéma. C'est plus fort que le cinéma-vérité d'une *Sorcellerie à travers les âges* de Christiansen, c'est la vérité simple et écorchée d'un monde en marge où nous avons tous racine, celui des ténèbres.

Qu'importe alors aux critiques que, dans cet Enfer, les paysans français soient des racistes xénophobes, et que tous les arbres de la forêt de ce pays dont le nom est enfer (M. Lowry) soient des phallus droits et puissants plantés dans la terre, lancés triomphants vers le ciel, et autour desquels Jeanne Moreau, possédée, envoûtée, se vautre et s'enroule. J'aime que Watkin surexpose sa pellicule pour évoquer le vertige trouble d'un amour naissant, qu'un serpent

se prélasse dans le pantalon d'Ettore Manni. J'aime que Jeanne, éperdue de désir, se crucifie les seins au sparadrap en guise de mortification (ou serait-ce pour mieux se les mettre en valeur ?), que cette même poitrine s'offre au sein des blés à un homme qui rit, dans une séquence qui rappelle autant qu'elle ridiculise les meilleurs passages érotiques de *Onibaba* de Kaneto Shindo.

Et comment rester insensible au spectacle grandiose de la Moreau en rut, hurlant comme une bête devant un lac paisible qui ne répond pas, comme un chien, comme un loup-garou femelle (ce qui provoque les rires stupides des pitoyables spectateurs d'une séance de minuit du cinéma A.B.C. le 11 juin). Bref, j'aime, me répliquera-t-on, la vulgarité, la parodie de l'amour physique et sacré, réduit à un acte de lutte forcenée et animale dépourvue du moindre fondement spirituel. Serais-je un obsédé réduit à trouver son plaisir dans les symboles phalliques ?

Non, j'aime le cinéma qui est image, c'est-à-dire qui nous montre plutôt qu'il nous parle, j'aime le son du cor au fond du bois, il me plaît d'aimer *Mademoiselle.*

Maxim JAKUBOWSKI

Mademoiselle, film anglo-français de Tony Richardson (1966). **Scénario** : Jean Genet. **Photo** : David Watkin. **Produit** par Oscar Lewenstein pour la Woodfall Films. **Interprétation** : Jeanne Moreau, Ettore Manni, Keith Skinner et Umberto Orsini.

Revue des arts

par Anne Tronche

DOROTHEA TANNING

Un essai sur une œuvre ou la présentation de celle-ci, qu'elle soit d'un écrivain, d'un sculpteur ou d'un peintre, résulte nécessairement de la rencontre privilégiée de deux personnalités. Par-delà la compréhension, le critique — le mot étant pris dans son sens le plus large — se doit de pénétrer émotivement et sensuellement dans l'œuvre pour dépasser ses rapports intellectuels et la percevoir poétiquement. C'est à quoi s'est attaché Alain Bosquet dans son ouvrage consacré à Dorothea Tanning. Cependant il affrontait une personnalité féminine et, bien qu'il note dès les premières pages que l'on ne rencontre pas dans cette expérience picturale les signes un peu mièvres et le « ravissant » de la création féminine, Alain Bosquet nous familiarise avec une expérience picturale dont certaines caractéristiques, sensuellement épidermiques, révèlent le sexe.

Le texte de présentation, tout en clarifiant l'œuvre, préserve ses ombres pudiques et ses élans à peine formulés. Le verbe ici joue en deux tons. Dans un premier temps, l'écrivain établit des parallélismes généraux entre l'œuvre et la réalité intime du peintre ; il éclaire ainsi certains symboles, certaines images obsessionnelles qui opèrent une sorte de relais magique dans l'œuvre de Dorothea Tanning. Dans un second temps, le texte apparaît comme le prolongement littéraire des toiles. C'est une révélation d'un voyage imaginaire fait à l'intérieur de l'image, le voyageur se fait formes, couleurs, il se substitue au créateur et parvient ainsi à nous délivrer le souvenir de l'œuvre.

Ce chant poétique n'est pas une description des sites picturaux, puisqu'il concerne plusieurs œuvres d'une même période, mais bien un contre-chant formulé à voix basse qui exalte l'imagination et le rêve, et trace la trajectoire à notre exploration émotive.

Femme de Max Ernst, Dorothea Tanning poursuit depuis 1940 une œuvre personnelle et forte qui, bien qu'indépendante, peut se rattacher à l'Ecole Surréaliste ou post-Surréaliste. Au hasard d'étranges métamorphoses, Dorothea Tanning ouvre sans cesse des passages entre le réel et l'imaginaire ; dissolvant les limites du vécu et du rêvé, elle force les apparences et crée des fêtes étranges qui n'apparaissent pas comme des simulacres de la réalité, mais bien comme les rites sacramentels d'une expérience onirique concertée.

L'ouvrage distingue trois périodes précises dans l'œuvre de Dorothea Tanning.

Tout d'abord les années 1940, où Alain Bosquet voit « une folle et belle solitude où s'échapper hors de soi-même est comme une ligne de conduite ». Dorothea Tanning vient de découvrir le surréalisme, elle rencontre Max Ernst. Comme la plupart des surréalistes, elle peint avec minutie et précision. La révélation onirique s'impose des règles strictes afin d'étayer ses folles affirmations. La peinture se fait image libératrice de cauchemars et de symboles indéchiffrables. Les êtres, qui se présentent sous l'apparence du quotidien, vivent de terreurs, d'envoûtements, et l'aventure picturale se trouve enrichie par l'attrait du danger.

Ce sont les **Plaisirs angéliques**, où nous découvrons les jeux interdits des fillettes-chevelure accrochées aux arcs en ogive d'une cathédrale ; ou bien **Ine kleine Nachtmusik**, qui mêle la

féerie au quotidien par le choix exemplaire du détail : la robe déboutonnée d'une petite fille haletante qui s'appuie au chambranle d'une porte fermée, la chevelure dressée d'une seconde enfant qui contemple un gigantesque tournesol, déraciné du tapis du corridor, l'enfilade des portes fermées pour la plupart, sauf l'une d'entre elles qui demeure mystérieusement entrouverte sur un flot de lumière.

L'image recèle un secret important qui ne nous sera pas dévoilé, c'est la règle du jeu. L'individu pare son quotidien de ses hantises et de ses rêves et le transforme par des lois strictes et graves en une perpétuelle incantation faite à des puissances impalpables, invisibles mais omniprésentes. L'œuvre de Dorothea Tanning ne paraît devoir se matérialiser que dans les prolongements de l'état de veille. Dans l'attente de l'événement, le peintre n'embarrasse pas son œuvre d'une multitude de signes, d'images ou de symboles ; elle traduit avec une grande économie de moyens la solitude de ses exploits fabulateurs.

La seconde période concerne les toiles des années 50. Dorothea Tanning découvre l'Europe où elle s'installe ; une Europe marquée par la guerre et dont le rôle de victime répond en écho au choc émotif qu'a subi l'artiste au lendemain d'Hiroshima. L'artiste prend conscience des êtres en tant que réalité sociale. Face au réel, il n'y a pas seulement le défi du rêve, mais aussi celui de l'être humain. Dorothea Tanning abandonne le monologue entre son moi et le cadre pictural, pour entreprendre des dialogues monstrueux où les lois biologiques et organiques qui régissent les catégories sont bafouées. Les rapports d'être à être que nous découvrons au long des toiles laissent entrevoir de multiples réalités jamais tout à fait fixées mais en perpétuelle gestation. Dorothea Tanning choisit l'inquiétude des épidermes et des esprits, tente de dissoudre les barrières entre plaisir et supplice, horreur et délices, enfance et luxure.

Les proportions habituelles de **Portrait de famille** ont été faussées, le père sort du cadre de la toile de par sa forte stature, la jeune fille accordée aux dimensions de la table semble seule correspondre aux normes habituelles, tandis que la mère, à peine plus grande que le chien, apporte une soupière incongrue pour cette insolite réunion. **Rencontre** conte l'effusion partielle du monde végétal et de l'humain ; le règne végétal s'empare des corps, les visages sont transformés en fibres lisses et coniques, la métamorphose s'est accomplie sans heurt et n'a pas effarouché la femme qui s'appuie sur le corps nu de son amant. Mais les lois biologiques de ce monde sont étranges ; la femme parvient à peine au coude de l'homme, celui-ci a les mains glissées dans ses poches de chair, les ombres qui se découpent sur le sol n'appartiennent à aucune forme visible. Dans une autre toile, le peintre s'enhardit jusqu'à nous dévoiler des passions hors nature. Telles les étreintes désespérées d'une fillette et d'un gros chien. En agitant notre planète, Dorothea Tanning déplace les limites et opère des glissements qui font surgir des mondes incongrus, cependant régis par des passions reconnaissables.

Enfin la troisième période comprend les toiles des années 60, où le peintre innove dans une technique nouvelle. Elle ne décrit plus avec précision les formes et les êtres ; les contours deviennent imprécis, noyés dans les couleurs. La matière est devenue exigeante, elle mord les lignes, s'empare des courbes ; le monde a brouillé ses contours et nous devons déchiffrer le support anecdotique dans le labyrinthe des masses colorées. La réalité est devenue fuyante, il semble qu'on ne puisse plus la fixer. L'artiste ne nous convie plus à des haltes dans l'espace et dans

le temps, mais à des promenades somnambuliques dans un univers qui se compose et se décompose sous nos yeux. Jeux de nuages où les masses se rencontrent, explosent, se fondent, et où nous découvrons les reflets quelque peu dissous de notre quotidien.

Ce sont les récits chimériques d'une planète gazeuse où nébuleuses et comètes entraînent notre univers effiloché. L'homme accepte un devenir de volumes et de couleurs. Une félicité arachnéenne s'attache à ces contacts, la traversée est légère au sein de l'impalpable et du lumineux, les rapports de l'homme et du monde se sont résolus en étreintes caressantes et sans pesanteur. Dans cette phase de l'œuvre, il semble bien que les problèmes qui lient l'homme à l'univers soit d'ordre purement physique. Ce ne sont qu'étreintes, réactions chimiques qui relèvent d'une alchimie onirique et redessinent une réalité dans le chaos organique.

Si, du point de vue purement technique, ces trois phases apparaissent bien tranchées, les motivations créatrices des toiles appartiennent bien au même processus psychique. L'artiste se livre à une sorte d'occultation. Il apparaît que les liens qui la relient au monde sont puissamment sensuels, d'où cette connaissance épidermique des autres. Son œuvre apparaît comme une suite d'empreintes tactiles de son lyrisme imaginatif sur le quotidien connu. Ainsi naissent ses mirages d'un érotisme fantasque. Dorothea Tanning n'a trouvé aucun prestige au possible, aucune surprise au réel, aussi a-t-elle voulu son univers sans limite, sa réalité sans loi. Remarquable dessinatrice, elle prête à son imagerie des contours dont la grâce et la sensibilité sont déjà une magie naturelle. Son graphisme fin et précis est l'envoûtement où naissent ses recréations imaginaires. Elle accourt ainsi au secours de l'illusion par la science des apparences.

En bref

Un nouveau « Midi-Minuit »

La sympathique revue de cinéma *Midi-Minuit Fantastique*, bien connue des amateurs, se présente depuis son numéro de juin sous une formule nouvelle : plus grand format, présentation plus luxueuse, illustrations plus nombreuses et mieux mises en valeur. Ce changement est une réussite, qui devrait accroître l'audience de la revue. Mais pourquoi diable prétendre dans un éditorial que le prix de vente n'a pas été augmenté, alors qu'il est très exactement passé de 9 à 12 F ?

Le dernier « Mercury »

Au royaume des fanzines, *Mercury* continue de se faire une place importante. Le numéro 10 (120 pages) contient de nombreuses nouvelles, ainsi qu'une étude (savoureusement illustrée) sur diverses bandes dessinées érotiques, sans oublier les habituelles critiques de films et de livres (à signaler une attaque, dont la violence surprend, contre notre ami Gérard Klein ; où allons-nous si les rédacteurs de *Mercury* ont même décidé de n'être pas diplomates ?).

Cthulhu News

Sous ce titre lovecraftien, nous a été présenté un nouveau fanzine, dont la particularité est d'être « de luxe ». Beau papier, illustrations soignées, plaquettes consacrées à divers textes fantastiques. Dans le numéro 1 : *Diane* par Jacqueline Osterrath ; dans le numéro 2 : *Sous le signe de l'eau* par Robert Baru-Fischer. A paraître : Nathalie Henneberg, Michel Demuth, etc. Chaque numéro : 9 F. (Directeur : Robert Baru-Fischer, Bergstrasse 144, 8032 Zurich, C C P 80-65553.)

Fellini et la S.F.

Après *La dixième victime* (film tiré de la nouvelle de Sheckley *La septième victime*), il semble que le cinéma italien s'intéresse de plus en plus à la science-fiction. C'est Fellini lui-même qui annonce comme prochain film : *Assurdo universo*, d'après *L'univers en folie*, le roman fameux de Fredric Brown. Comme dans *La dixième victime*, la vedette masculine sera Marcello Mastroianni.

Un Hoffmann inconnu

Avec *Sœur Monika*, de E.T.A. Hoffmann, Eric Losfeld vient de nous révéler un aspect inconnuu du grand conteur fantastique et romantique allemand. Il s'agit en effet d'un roman érotique, le seul qu'ait écrit Hoffmann. (Le volume relié toile sous jaquette illustrée : 30 F.)

Les Pieds-Nickelés reviennent

Poursuivant leur série de rééditions d'anciennes bandes dessinées en albums de luxe, les éditions Azur ont publié *Les Pieds-Nickelés s'en vont en guerre*, tome 2 des aventures du célèbre trio. Cet ouvrage rassemble les épisodes parus dans *L'Epatant* entre 1913 et 1917, et qui n'avaient jamais été repris en volumes, car leur humour, une fois la paix revenue, paraissait trop « explosif ». (Un volume de 300 pages noir et couleurs, format 25 x 32, prix : 65 F.)

Leiber juge Henneberg

« Des intrigues vives et complexes ; des perspectives clairvoyantes de l'espace et de l'histoire ; une pompe et une grandeur opalescentes dans les grandes scènes, rappelant Clark Ashton Smith » : c'est en ces termes élogieux que Fritz Leiber salue Charles Henneberg, en rendant compte du recueil *13 french science-fiction stories*, où figuraient trois histoires de ce dernier, jadis parues dans *Fiction*. (Rappelons que ce recueil est traduit et présenté par Damon Knight.)

REFERENDUM SUR LE N° 153

1. Ce numéro vous a-t-il plu ?

OUI — NON

2. Avez-vous aimé le dessin de couverture ?

OUI — NON

3. Citez par ordre de préférence les trois récits que vous avez aimés le mieux :

1. . . . .
2. . . . .
3. . . . .

4. Citez celui que vous avez le moins aimé :

. . . .

5. Depuis combien de temps lisez-vous FICTION ?

. . . .

6. Etes-vous également lecteur de GALAXIE ?

OUI — NON

7. Si oui, laquelle des deux revues préférez-vous ?

. . . .

8. Expliquez les raisons de votre préférence.

. . . .

. . . .

NOM : . . . .

ADRESSE : . . . .

Nous vous remercions, en répondant à ce questionnaire, de nous aider à préparer nos futurs numéros.

VIENT DE PARAITRE

UN ALBUM DE LUXE
QUI MARQUE UNE DATE
DANS L'HISTOIRE DE
L'HUMOUR FRANÇAIS

LES PIEDS NICKELES

S'EN VONT EN GUERRE (1913 - 1917)

par **LOUIS FORTON**



- *PREFACE DE BOILEAU NARCEJAC*
- *ILLUSTRATION ORIGINALE DE PAUL COLIN*
- *REPRODUCTION DES EPISODES PARUS DANS « L'EPATANT » DE* 1913 *à* 1917

★ UN MAGNIFIQUE VOLUME EN COULEURS

★ de 320 pages.

★ FORMAT 25 x 32 - DOS CARRE.

Prix en Librairie : 65 F

Par avion. Port en sus.

. . . .

BON DE COMMANDE - Je soussigné déclare acheter au prix de 65 F, (franco de port et d'emballage) un volume des « Pieds Nickelés s'en vont en guerre », livrable sous huitaine, que je règle ci-joint par chèque, mandat, virement postal. (Joindre les 3 volets) à l'ordre des **EDITIONS AZUR**, C.C.P. 2301-58, PARIS.

NOM : ....PRENOM : ....

ADRESSE : ....

DATE : ....SIGNATURE : ....

Ce bon de commande doit être adressé, accompagné de son règlement, aux **EDITIONS AZUR (Service F)**, 27, rue du Faubourg Montmartre - Paris.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

A VENDRE OU ECHANGER une collection *Planète* complète et nombreux volumes « Anticipation » Fleuve Noir. Faire offre (écrire seulement) à VOIRIN c/o REY, 99 boulevard Malesherbes, PARIS (8e).

VENDS les *Aventures de Tintin de Nizeroles : Les Aventuriers du ciel* en 107 fascicules (seul le n° 79 manque) et *Les Robinsons de l'île volante*, complet en 28 fascicules. Faire offre à Z.B. WEHRN, 82 MONTGAILLARD par Lavit.

VENDS *Fiction Collection* n[os] 8-9-10 et 17-18-19 ; *Fiction* n° 53 ; *Planète* n° 9. RECHERCHE : *Je suis d'ailleurs* (Lovecraft), romans de van Vogt et Asimov. G. DERBESSE, 194 avenue du Maine, PARIS (14e).

VENDS au plus offrant collection *Vaillant* (trésor de la bande dessinée) allant du n° 470 (mai 1954) au n° 864 (déc. 1961). Luc TABARE, 190 rue St-Denis, 93 MONTREUIL.

RECHERCHE tous les titres de John Dickson Carr et de Carter Dickson. Ecrire à Alain BILIONIERE, PORT-LOUIS, Guadeloupe (D.O.M.).

RECHERCHE n° 1 de la revue *Plexus*. Ecrire à A. GABRIO, 113 Vallon des Fleurs, 06 NICE.

RECHERCHE n[os] 5, 9, 26, 28, 30 et 38 de l'ancien *Galaxie*. J. RIGOUSTE, 34 ter avenue Michelet, 47 AGEN.

Fiction

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction, administration et abonnements :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente : 24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

Dépôt légal : 3me trimestre 1966 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)